



JEAN-FRANÇOIS MOREAU



MÉMOIRES ÉCLATÉES



...si tu
ne sais pas
où tu vas ...



SCHTRUCK



JEAN-FRANÇOIS MOREAU

Volume 2

MÉMOIRES ÉCLATÉES

SI TU NE SAIS PAS OÙ TU VAS... (2005)

Bonne année, bonne santé et le paradis à la fin de vos jours! Le plus important, c'est la santé.
Souhaits de Nouvel An martignolais.

La bourse ou la vie? La canne ou le parapluie? L'enfer ou le paradis?
To be or not to be? Toubib or not toubib?
Mandrin, Cartouche et Shakespeare revisités par les sacripants J2 du lycée David d'Angers, Angers, Maine&Loire,
France, Europe, Univers, 1950.

A force de vous embrasser sur la bouche dans la glace, vous devez avoir les lèvres gercées...
attribué à une héroïne de Day Keene, auteur de la Série Noire des années 50.

Sans folie il n'y a pas d'esprit créateur.
Pasteur.

Un jour viendra, un jour viendra, couleur d'orange...
Aragon.

... Alors j'ai dit aux autres: ne croyez-vous pas que nous devrions nous arrêter. Le train va trop vite et nous ne savons pas où nous allons. Soudain silencieux les gens m'ont regardé comme si quelque chose n'allait pas bien dans ma tête. Enfin l'un d'eux m'a répondu: « Mais monsieur, vous savez, on n'arrête pas «Le Progrès».
Maxime Laguerre. L'Ordre Naturel. Essai à contre-courant.

LA BIENVEILLANCE SANS L'ÉTUDE PEUT CONDUIRE À L'IGNORANCE;
L'INTELLIGENCE SANS L'ÉTUDE PEUT MENER À UNE CONDUITE ERRONÉE;
L'HONNÊTÉTÉ SANS L'ÉTUDE PEUT ENTRAÎNER LA DURETÉ;
LE COURAGE SANS L'ÉTUDE PEUT PRODUIRE LE MALHEUR, ET FINALEMENT,
LA PUISSANCE SANS LA CONNAISSANCE PEUT FAIRE NAÎTRE L'ARROGANCE.
CONFUCIUS.

TABLE DES MATIÈRES - VOLUME 2 - MÉMOIRES ÉCLATÉES

Avertissement au lecteur	5
I - LA MORT OU LA VIE?	9
I-1 DU SUICIDE VOLONTAIRE	13
Approche personnelle et familiale. Thérèse Planiol. Des couples Quilliot et Mercure, Denise Glaser <i>et al.</i> Du suicide politique.	
I-2 DE LA MORT SUBITE INVOLONTAIRE	25
JFM à CS. Collègues et amis. Rigolonzinbrin et gaffons. La mort militaire.	
I-3 DE LA MORT LENTE ANNONCÉE	33
De mes ancêtres Moreau-Mathieu et Chabiron-Tesson A propos d'une hémoptysie. Moi, mon colon... Des neuropathies sensitivo-motrices. Du diabète sucré. Hommages à plus courageux que moi.	
II - LA VIE	
II-1 LUCIDE?	49
De la mémoire fœtale La guerre de l'air aura bien lieu La guerre de l'eau aura toujours lieu La guerre de la faim n'aura plus lieu La guerre des cultures intellectuelles n'aura jamais lieu La guerre des sens n'a guère de sens De l'olfaction. De la vue. De l'ouïe. Du goût Du toucher. Des Sens et de l'Argent	
II-2 OU DÉMENT?	89
III - PRÉLUDE À L'AURORE D'UN VIEUX FAUVE	111

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

PAR LE POIDS, PAR LA TAILLE, PAR L'ALLURE GÉNÉRALE, MON PHYSIQUE EST BANAL. SEULS LES YEUX MÉRITENT UNE MENTION SOUS LA RUBRIQUE "SIGNES PARTICULIERS" DE MON PASSEPORT. ILS SONT VERTS, AVEC DES PAILLETES DORÉES, VARIABLES SELON QUE MON REGARD EST INTÉRESSÉ, BIEN-VEILLANT, HOSTILE, FATIGUÉ, EN ALERTE OU INDIFFÉRENT. ILS ÉVOQUENT DES GRAINS DE RAISIN...

Je m'appelle Vergeat-Goujut. Paul-Alfred Émile Dragoljub Vergeat-Goujut. Comme mon père et ma mère. Mon vrai père, un homme venu des Balkans au nom illisible et imprononçable, m'avait prénommé Dragoljub comme lui, quand il m'avait déclaré à la mairie de Céret, dans les Pyrénées-Orientales. Ma vraie mère, la fille d'un anarchiste émigré espagnol de l'armée républicaine, que j'avais à peine connue, obtint de Rosa Linda M...y S..., la dernière femme de son premier amour, qu'elle m'élève en cas de malheur, ce qui ne pouvait manquer d'arriver donc arriva. La vie fut dure pour ces familles de la première moitié du siècle, les dettes d'honneur s'apuraient sine die comme on pouvait. Il y en avait une entre les deux femmes, obscure, donc maintenant oubliée, mais suffisante pour être honorée sans palabre. Sans homme à la maison ni enfants à charge, elle accepta de m'élever, sans commentaires, sans enthousiasme, sans déplaisir, sans haine, sans amour. Elle ne fut ni tendre, ni dure, ni douce, ni méchante. Juste et efficace, c'est tout. Je fus bien élevé et allai à l'école publique dès l'âge de six ans. Les enfants des écoles aiment jouer avec les mots. Dragoljub Vergulagontchovoglou fut à la pointe du chant des mots que les enfants aiment à brocarder à la récréation, la semaine où la fable de la Fontaine fut au programme. Ils sont trop verts et bons pour les goujats, les raisins de Dragoljub. Vergoujat... Vergoujut-Dragoljabolchhoff... Trop verts pour les goujats, les roustons de Dragoljub-Vergatchoff... Oglou...oglou...oglou...

L'homme du moment que ma marâtre appelait Raymond travaillait à l'état-civil de Perpignan. Il m'aimait bien, parce que je ne ressemblais qu'à ma mère, et méprisait mon père, un rapin, un mèteque, un moins que rien, qui avait tué sa femme après l'avoir engrossée et abandonnée dans la misère, ma mère qu'il avait courtisée quand elle était vierge et pure, et qu'il prenait pour une gamine naïve et romantique... avec des idées qu'un cheval n'aurait pas! Un Roumain ou un Bosniaque, ce n'était pas un Grec, un fils du peuple qui avait construit le Parthénon, c'était rien moins qu'un Turc raté qui avait perdu la guerre de Troie et celle de 14-18, doublé d'un Bulgare fasciste, valet du roi Siméon. Qui avait commencé à Sarajevo... et fini aux Thermopyles. Je me m'y retrouvais pas, non pas parce que je ne savais pas comment on faisait les enfants ni la difficulté d'être conjoints et parents dans la société catalane de Céret, frayant peu avec les émigrés anti-franquistes, mais par faute de connaître l'histoire de l'Orient. Dans la confusion de la Libération, je devins, juste avant la promotion de Raymond à un poste de chef de bureau à Guéret, par simple jeu d'écriture effectué tard dans le soir d'un vendredi, Paul-Dragoljub Vergeat-Goujut, fils de l'adjudant Paul-Roger Vergeat, fusillé en Extremadura, près de Badajoz, en 1936, et de Marguerite Goujut, sans profession ni famille, morte de tuberculose au sanatorium de Font-Romeu en 1940... Le contrat de mariage exigeait que le premier fils porte le nom des deux parents, eu égard à l'absence d'héritier du nom de Goujut, famille de militaires réduite à ma mère par faits de bataille de Verdun, de trouée de Sedan et de guerre du Rif. Enfant de militaire sans famille connue, y compris du côté de mon père, fils unique de parents eux-mêmes enfants uniques, je fus admis au Prytanée Militaire de la Flèche dès que j'eus onze ans... Ça m'avait été égal qu'on appelle Dragoljub mais je pleurais encore quelquefois de ne pas avoir de papa ni de maman pour m'expliquer pourquoi j'avais ce drôle de prénom et un nom que même le maître d'école n'arrivait pas à écrire et que je devais définitivement oublier... J'aurais bien voulu savoir si c'était vrai que mon père était un salaud et ma mère une pauvre gourde de feuilleton, comme on en lisait dans le salon du coiffeur. Je

ne savais même pas à quoi ils ressemblaient car personne n'avait songé à les photographier... Qu'on s'appelle Paul ou Dragoljub, on ne pleurait pas plus qu'on ne rigolait au Prytanée. On y apprenait que la vie est au moins aussi dure quand on est orphelin en uniforme d'enfant de troupe que quand on est un vieil anarchiste espagnol parqué dans un camp de concentration ariégeois par Léon Blum.. En uniforme ou non, je n'aimais plus les hommes, mais je serais médecin de sanatorium pour guérir les femmes tuberculeuses, comme ma pauvre mère.

NON, RIEN DE TOUT CELA N'EST VRAI, SAUF LA PREMIÈRE PHRASE. J'AI LE PHYSIQUE BANAL ET LES YEUX VERTS COMME DES RAISINS. JE NE SUIS PAS DOUÉ POUR LE ROMAN ET LE SERAIS-JE QUE JE NE VOUDRAIS PAS QUE CE LIVRE SOIT PRIS POUR UN ROMAN AUTOBIOGRAPHIQUE. JE VEUX ÉCRIRE, À VISAGE DÉCOUVERT, UN PAVÉ, DENSE ET PROFOND, POLITIQUEMENT INCORRECT POUR UN PROFESSEUR DE MÉDECINE, DONT LE CONTENU IMPUDENT, IMPUDIQUE ET IMPRUDENT PÉNÈTRE, TÊTE-BÊCHE, L'AUTRE TOME - LA CONVENABLE BIOGRAPHIE LINÉAIREMENT POSITIVE DE MES PREMIÈRES SOIXANTE ANNÉES - COMME LES VRILLES D'UNE VIGNE PERFORANTE. JE CROIS SAVOIR D'OÙ JE VIENS ET AVOIR FAIT LA RÉGRESSION LINÉAIRE DE CES ANNÉES DE VIE INTENSE ET POUSSÉE VERS LE HAUT PAR SUBLIMATION.

PCC: JF MOREAU, MÉMOIRES COURTES, LA FORÊT FOUESNANT, AOÛT 1998

Ce volume 2 de mes Mémoires titré «MÉMOIRES ÉCLATÉES» a été écrit directement sur mon PowerBook de l'été 2004 à la fin de l'hiver 2005, principalement à la Clinique du Bois de l'Ours de Briançon où je soigne mon diabète. Il constitue avec le volume 1 un seul et même livre, contemporains, incomparables et complémentaires qu'ils sont l'un de l'autre, pour cerner ce qu'une autobiographie peut accepter de dévoiler au public. Tous les deux se placent dans la logique d'une maxime de Confucius qui peut se lire dans les deux sens: «SI TU NE SAIS PAS OÙ TU VAS, SACHES AU MOINS D'OÙ TU VIENS». La forme en tête-bêche de la présentation est voulue, pour que le lecteur puisse décider du protocole de lecture qu'il entend suivre, au cas où il préférerait savoir d'où je viens, avant de statuer sur son ignorance de l'avenir qui m'attend.

Si le lecteur décide de commencer par la fin, il s'attaquera en premier à ces «MÉMOIRES ÉCLATÉES», un titre qui veut exprimer les conjectures qu'un individu peut provisoirement se proposer à l'orée du troisième âge. Quand on a eu la chance de couper à une mort prématurée du corps et de l'esprit durant le second âge adulte, les canons de l'époque veulent que, en toutes probabilités, les hommes trépassent avant les femmes. Dans la tranche des sexagénaires, il est difficile de savoir où l'on va, si l'on franchira ingambe et/ou sain d'esprit la barre des soixante-dix années révolues. Je n'échappe pas au dilemme shakespearien: suis-je ou ne suis-je pas prêt à mourir suffisamment tard pour conclure un projet avant l'agonie? ou sera-ce trop tôt et ne laisserai-je que les points de suspension de l'inachèvement, avant d'avoir pu écrire moi-même le mot fin à ce document livré à la postérité, comme Larousse sème à tous vents?

Si, au contraire, le lecteur a commencé par le volume 1, titré «MÉMOIRES LINÉAIRES», et donc choisi l'ordre chronologique pour savoir d'abord d'où je viens en ligne droite - une régression linéaire logarithmique d'une infinité de droites et de courbes bien sûr -, il pourra s'étonner de trouver dans ce volume 2 un format éclaté, principalement orienté vers la mort plus que le rab de vie dont je bénéficie depuis que j'ai franchi l'an 2000, barre mythique de ma jeunesse. J'ai voulu faire exploser une bulle distendue, d'où s'échappe la confusion des pensées. A l'orée de mon soixante-sixième automne et en attendant son prolongement hivernal inévitable, je me détache progressivement de la vie active et pro-

fessionnellement aventureuse, pour apprivoiser l'idée de mort annoncée ou non, selon mon code de probabilités psychosomatiques hautement personnalisées. Il saura deviner dès lors, aussi bien sinon mieux que moi, pourquoi, en 2005, je ne sais, non pas tellement où je vais, mais comment et dans quel état j'y parviendrai.

J'arrive au terme de ma carrière de Professeur d'Université et, il y a plus d'un an, j'avais tiré un trait définitif sur celle de Médecin Électroradiologiste des Hôpitaux de Paris. On n'écrit plus aujourd'hui les biographies d'individus dont la personnalité s'est développée à travers la science et la fonction publique, comme s'il s'agissait de l'exhibition de hautes statures morales ou de portraits sulpiciens asexués et inoxydables. On peut appeler un chat un chat, sans sombrer dans la vulgarité, quand il s'agit de saisir les influences domestiques sur la société des humains qui s'essayent à se raconter. J'ai vécu, je vis, je compte vivre encore jusqu'au bout une existence affective et sociale qui interpénètre ma vie civile si étroitement que certaines phases de l'une ou de l'autre ne se relatent et ne s'expliquent que si l'on en fait les relations objectivement juxtaposées. L'on doit s'abstenir de choquer, si la seule intention est d'exciter sélectivement les bas-instincts par une adhésion conventionnelle à l'air du temps en quête d'argent et de sensations brutalement musquées.

« *Lavé, peigné, branlé, je peux m'occuper des affaires de l'Etat* », aurait dit Talleyrand. Un homme universel qui, avec cet emploi du temps édifiant, a influencé notre globe terrestre de manière plus diplomatique, mais pas plus profonde que Wilhelm Conrad Röntgen et sa lumière invisible ne l'ont fait en modelant le sort de la médecine, un art devenu science régulée par la planétaire Organisation Mondiale de la Santé, garante de la triade du bien-être physique, mental et social, définissant officiellement la santé de l'humanité, chère à notre Prix Nobel René Cassin, regrettablement en passe de ringardise. Aujourd'hui, 28 février 2005, j'enseigne encore la médecine, je ne la pratique plus. Porteur de plusieurs maladies de longue durée mais convaincu de la nécessité de continuer à vivre en un homme debout, j'assume le désir d'employer à plein tous mes potentiels physiques et psychiques à appliquer la philosophie confucéenne à la plongée enfin possible dans l'épicurisme à la Montaigne et ne pas rater ma sortie vers un monde meilleur.

POURVOU QUÉ ÇA DOURE...

Paris, 28 février 2005

I

LA MORT OU LA VIE?

Il n'y a pas un an,

UN SOIR DE MAI 2004, LE MERCREDI 19 JE CROIS, IL FAIT DOUX ET CALME, LE SILENCE EST MEUBLÉ PAR LE RONNEMENT DU G4 SUR LEQUEL J'AI PASSÉ PLUSIEURS HEURES ÉPUIANTES À DÉMÊLER LE BON GRAIN DE L'IVRAIE PARMIS UN DÉFILÉ INTERMINABLE DE COURRIELS VIRUSÉS. J'Y AI MIS EN BOUCLE LA VERSION DANOISE DU DUKE, CADEAU SÉDATIF POUR L'HUMEUR DE B&O À SES MEILLEURS CLIENTS. DE TEMPS À AUTRE, JE SURSAUTE AU SON DES COUPS DE FREIN DES RARES VOITURES QUE LES ENFANTS PROVOQUENT EN JOUANT AU FOOT DANS LE SQUARE DELAMBRE, SIGNE DE NERVOUSITÉ INTERNE QUI NE ME TROMPE PAS. LES DOUZE LIVRES DE POILS ET DE MUSCLES DE MON GROS-MINET GRIS À FOND ROUX, ÉPUISÉ PAR UNE JOURNÉE DE CHASSE APRÈS LES MOUCHERONS, S'ÉTALENT SUR L'IMPRIMANTE, D'OÙ IL ME SURVEILLE D'UNE OREILLE ET D'UN REGARD VERT DE SES YEUX FENDUS EUX EN AMANDE.

j'ai ressenti des douleurs derrière le sternum, une soudaine lassitude, une angoisse mortelle. Malgré de profondes inspirations, elles n'ont pas cédé avec les changements de position. Je suis aujourd'hui un homme de soixante-six ans d'âge dont une cinquantaine passée au service de la médecine. Un seul diagnostic s'impose: un syndrome de menace d'infarctus du myocarde. Je suis seul à ce moment dans l'appartement. Le téléphone est loin. J'ai quitté mon bureau pour m'allonger sur le lit tout proche, la poitrine rétrécie, le cœur serré, une vague nausée à la bouche soudain asséchée. Je vais mourir, je le pressens, je le sais. Une vague de quiétude inattendue dès lors me saisit, diffuse de la tête aux pieds. Je vais mourir sur le champ, sagement, proprement, en beauté. Je vais libérer mon épouse Michèle du carcan de cruauté mentale que je lui ai imposé pendant quarante ans de conjugal esclavage excessivement carriériste. «*Votre mari a été nommé à l'agreg', vous allez devenir une femme triste*», lui avait prédit le médecin de l'étage où elle était surveillante à l'hôpital des Enfants Malades. Je la laisse élégamment enrichie par une encore juteuse assurance-décès épongeant mes dettes. Je vais la dispenser de souffrir les affres morales que la femme de devoir aurait dû autrement assumer face à la décrépitude physique et mentale du vieillard accroché à la vie, répugnant à trépasser, tant l'épouvante le verdict aléatoire du jugement dernier. Le père parti, Pierre-Arthur, le fils unique, finira bien par trouver un juste compromis salvateur et réjouissant avec le saint-esprit légué et contesté. Il a maintenant pour lui seul la terre, la mer, le ciel, les vies animales et végétales dans le respect desquels il a été éduqué et qu'il vit laïquement à Zurich, stoïque depuis l'âge de raison. Les autres, amis comme ennemis, m'oublieront, faute d'en avoir eu connaissance ou, au pire, dès la lecture du faire-part imprimé dans le carnet mondain du MONDE et du FIGARO, au mieux, au décours du parcours funèbre touristique que je leur offre de l'Église Notre-Dame des Champs au cimetière Montparnasse, je l'espère sous un ciel bleu Ile-de-France. Tout au plus, je me reproche de ne pas avoir écrit mes dernières volontés, exprimant notamment le type de pompe dont je voudrais honorer et gratifier mes fidèles accompagnateurs d'une vie socialement et affectivement riche. Ma femme sait que je souhaite une messe en latin grégorien et de la grande musique, notamment le Requiem de Berlioz ou à défaut celui de Fauré ; elle s'en souviendra sans doute et n'hésitera pas à écorner un coin de son pactole, *pour l'plizir di zorilles it di zious*, dit-on à Marrakech...

Réussir sa sortie était une obsession paternelle ; son humilité cachait mal la difficulté d'assumer benoîtement son orgueil hidalgo de se savoir aimé de ses malades et estimé de ses collègues ; il disait souvent à la fois son désir d'être jeté sans cortège dans une fosse commune et son regret concomitant de ne pas mourir sur le champ, à l'évocation des obsèques fabuleuses que l'on n'aurait pas manqué de lui offrir à Martigné-Ferchaud, Ille-et-Vilaine, où il pratiqua la médecine générale pendant quarante ans. Une fois retraits à Versailles, il savait qu'il en serait autrement. Les Moreau ont toujours voulu, avouait-il aussi, péter plus haut que leur cul. Pas question de se dévaluer le cadavre à l'avance, il n'y aura pas de crémation imposée à mes intimes ; je ne me résoudrai pas en cendres sur fond de messe pour les francs-maçons de Mozart, négation de ce à quoi je crois : l'éternité post mortem avec réincarnation posthume sous une forme à définir ultérieurement.

JE VAIS MOURIR AVEC L'IMAGE EN TÊTE DE CETTE JOLIE JEUNE FEMME INDONÉSISSE, À QUI JE SOUHAITAIS D'ÊTRE RESSUSCITÉE SOUS LA FORME D'UNE ORCHIDÉE, TANT ELLE ÉTAIT CHARMANTE. ALORS QUE JE PENSAIS LUI FAIRE UN COMPLIMENT VALORISANT SON ÉLÉGANCE ARISTOCRATIQUE INDÉNIABLE, ELLE ME RÉPLIQUA QUE JE DEVAIS AVOIR UNE BIEN PIÈTRE OPINION D'ELLE, PUISQUE JE LUI PRÉDISAIS UN AVENIR PRÉCAIRE SOUS LA FORME D'UN VÉGÉTAL ÉPHÉMÈRE, FLEUR FANÉE APRÈS UNE SEULE JOURNÉE D'EXISTENCE...

LA MORT ME PRIT DANS UNE QUASI-CÉLESTE BÉATITUDE, EN CE JOLI SOIR DE MAI 2004...

... Lorsque je me suis réveillé, vers les vingt-trois heures, il faisait nuit et frais. La chambre était éclairée par la lumière de la nébuleuse parisienne. Le chat s'étirait de tout son mètre de longueur. L'ordinateur s'était mis en veille, le Duke aussi. Des bruits de vaisselle provenant de la cuisine se mélangeaient avec la voix d'Anne-Sophie Lapix, excitée par une nouvelle explosion de violence moyen-orientale. Non seulement je n'étais pas mort, mais je n'étais même pas allongé sur un lit basculant, dans une salle de soins intensifs de cardiologie, bardé de tuyaux, entouré d'infirmières en blouses vertes ou bleues, veillé par deux collègues masqués penchant sur mon visage des regards soucieux et inquiets. Je respire à fond pour tâter de ma réincarnation dans la peau de Jean-François Moreau, matricule de Français assuré social :

*1 comme mâle,
.38 année de ma naissance,
.04 au mois d'avril,
.35 en Ille-et-Vilaine,
.167 à Martigné-Ferchaud,
.005 cinquième du rôle.*

Il est vrai que je ne souffre plus dans mon corps. Je dois donc ressusciter au milieu de mes contemporains sans trop savoir où je vais aller, sans savoir quand, comment et où s'achèvera cette troisième tranche de vie par une mort seulement différée, celle-là aussi inéluctable. La mort, dans sa forme injuste, celle qui frustre le vivant de la société des êtres les plus chers et des ennemis les moins toxiques, fauche autour de moi depuis quatre décennies, certes des personnes abhorrées ou insignifiantes, mais combien d'hommes et de femmes qui étaient parts de moi-même, indispensables à mon équilibre dans les phases de décompensation de l'humeur trop courantes, comme dans celles, de plus en plus quotidiennes, des faiblesses organiques. L'exercice de la médecine ne vaccine pas fiablement celui qui la pratique contre le syndrome de l'inconnue de l'épuisement des clones qui

prélude à l'extinction du souffle vital.

Que sont mes proches, mes amis devenus? Que vais-je devenir, MOI-MOI-MOI? - *SUPER-MOI*, dit ma femme, elle plutôt du style *PETITE-MOI* -, quand je ne vois dans le miroir que douleur, fatigue, tristesse et renoncement entre les rides qui se creusent sur une face incertaine, cependant que ma ligne de vie s'allonge et se brise sous l'effet de la maladie de Dupuytren qui débute dans la paume des deux mains, comme se sont installés depuis déjà une bonne décennie, mes cheveux blancs, mes varices, mon gérotoxon, mes taches brunes. Laquelle des trois formes cliniques d'agonie et de trépas, la Némésis me réserve-t'elle? La mort volontaire? La mort accidentelle? La mort par un lent processus d'épuisement naturel ou pathologiquement accéléré des défenses innées ou péniblement acquises durant une existence fertiles en chocs de tous genres? Encore lucide ou déjà dément?

I-1

DU SUICIDE, MORT VOLONTAIRE

Certains meurent volontairement, victimes d'un désespoir profondément incurable ou d'un rationalisme froid. Les suicides réussis de gens que je connaissais m'ont souvent surpris par leur imprévisibilité, étonné par leur fulgurance dans un ciel que l'on croyait serein. D'autres personnes y échappent et déconcertent quand, perpétuellement dépressives, elles ne passent jamais à l'acte, même dans les pires circonstances, en dépit de leurs avertissements réitérés. Ils ou elles paraissaient pourtant beaux, intelligents, instruits, vivaces voire bons vivants, ces suicidés sans billet de retour. N'aurais-je donc pas été le seul à vivre désespéré? Au point qu'un jour où je croyais être l'unique humain à avoir touché l'extrême fond de la dérélition mélancolique, –

J'avais vingt-deux ans et, pour la première fois depuis ma naissance, je ne voyais plus de possibilité de survivre à une douleur morale atroce, taraudante, insatiable, existentielle, consécutive à mon quatrième échec au concours de l'externat des hôpitaux de Rennes, mes starting-blocks à moi, ma blessure à jamais saignante. J'exprimai, épouvanté, à mon père navré, que l'idée d'un suicide irrémédiable s'imposait à mon esprit, sans que je puisse y résister plus avant, malgré le recours à Dieu, au diable ou à ses saints. J'avais pourtant lu dans un Flicka que le Père Eternel existe parce qu'il est le dernier recours de l'homme américain du Wyoming au bout du rouleau. Un auditeur neutre m'aurait probablement dit plus ou moins abruptement: « Pauvre chrétien, pauvre crétin, encore toi à nous emmerder... Tu n'as rien vu, tu n'as rien lu, tu n'as rien vécu... Et ta Bible alors? tu l'as laissée au Mont-de-Piété? Ton Montaigne? dans les feuillées? Travaille, marie toi et fais beaucoup d'enfants, toi qui demeures dans la beauté des choses».

mon père –

lui, aussi affligé que moi puisqu'il savait que mon combat pour être aussi bon médecin que lui, avait été le sien propre face à son propre père, à ceci près qu'il avait été nommé tôt à l'externat de Paris, comme le héros des HOMMES EN BLANC de Soubiran, le seul repère de ma génération, qu'incarna un Raymond Pellegrin interne des hôpitaux de Paris amoureux de mademoiselle l'externe Jeanne Moreau (non, encore une fois, elle n'est pas de ma famille! sans doute préférerait elle d'ailleurs que je dise que je ne suis pas de sa famille, non plus que de celles du général Moreau, de Moreau le Jeune comme le Vieux et Gustave, de Frédéric Moreau de Flaubert, de Moreau de Tours, de Mathurin Moreau, des Professeurs René et Louis Moreau, de l'insulaire docteur Moreau...) -

préféra me dire que je ne pouvais pas imaginer combien de fois j'aurai envie de me suicider tout au long de ma vie que j'étais en passe de rater par romantisme excessif. À l'évidence, ce serait légions.

Pour ma mère, -

dont je m'éloignais de plus en plus alors que nous avons été toujours en phase jusque-là, tant l'émasculatation était forte au long de ce Golgotha qui devait durer encore

deux ans de plus, -

je ne savais penser qu'à moi. Je ne réaliserai vraiment que mon père avait vécu sa vie entière un calvaire pudiquement caché de ses enfants par étapes dépressives, que lorsque je l'eûs accompagné durant sa dernière année d'agonie cancéreuse hyperalgique. Pour mes intimes, j'avais tout pour être heureux. Libre à moi de m'empoisonner l'existence, eux ne doutaient pas de la vie ni de la mienne. Jamais, en apparence du moins, ils n'avaient eu envie de mourir et le suicide était une lâcheté impardonnable, vouant son auteur à la géhenne et sa famille à l'opprobre sociale. De toute façon, la lutte contre le désespoir –

*Ô terre de détresse,
Où nous devons sans cesse,
Piocher...
Piocher...*

- est partie constituante de la composante génétique bretonne sculptée par la dureté de la vie au pays du granit, dans la glaise arrosée par le crachin atlantique, le cidre et la *goutte*, providence de la culture du chou goitrigène et des pataches à bouillir dans l'âtre, dans le chaudron de la soupe au pain du soir rarement lardée. Bienheureux quand on pouvait s'offrir en surplus une bonne beurrée de beurre.

Moi, qui avais quitté le tuffeau angevin et sa douceur friable, l'ardoise de Trélazé, le vieux Saumur et les sac-à-pines, que je ne le conjurasse pas par la transcendance optimistiquement volontariste selon la *VIE CATHOLIQUE ILLUSTRÉE* et –

*sinon ou, me concédaient les quelques enfants de la laïque
et la filière parpaillote de ma famille maternelle, –*

l'abandon de mes prétentions élitistes, nourries par un orgueil (moralien, moraliste, moralisateur, moralisant, moral, morelliste?) démesuré, au profit d'une spécialisation médicale bourgeoisement lucrative qu'un bon mariage fortifierait, laissait mes proches pantois. Je les lassais à juste titre, car la blessure narcissique ne se partage pas, hors du sadomasochisme qu'elle finit par sécréter pourtant naturellement. La délectation morose n'avait pas sa place dans l'infirmerie de campagne du carabin breton ; à peine était-elle moins intolérable chez les femmes, à qui l'on accordait le droit à pleurer, de préférence en douce, à l'occasion des mariages, des naissances et des enterrements. Et pourtant, que leur compassion me fut prodiguée sans mesure, jusqu'à mon repêchage par l'externat de Paris qui justifia a posteriori mes refus de la facilité, mais rendait parfois plus envieux que jaloux ceux qui, rivés à leurs terroirs, n'avaient pas su ou voulu -

exituri ad sexualitatis augustam per angustum conjugalibus vobis salutabant -

sauter le pas qui les aurait fait migrer à l'est des Marches de Bretagne. J'étais en sixième année de médecine et j'avais vécu trop longtemps avec ce que j'appelais désespérément la lie de la médecine. Ô Job! combien purulent est votre fumier, surtout quand on ne comprend pas qu'il est le passage obligé de votre fertilisation! Merci, Bertrand Guiomar, Petit Guy le Bihan, qui m'avez néanmoins réjoui ma pâle et triste figure de chevalier perdant, quand nous vivions au même étage de la baraque du Père Gauthier, quand je vous aidais à passer le vain obstacle rennais qui se refusera toujours à moi. Merci, Hélène Deschamps, Maryvonne Lemée, Jean-Pierre Amiot, qui m'avez sauvé de la folie en acceptant de sous-

coller avec moi, pour la réussite commune à ce concours parisien exutoire de l'élite rennaise aventureuse, dans votre petit appartement des Gobelins, avec pour récompense à l'heure du thé la lecture par Juliette Gréco des lettres de Joséphine de Beauharnais à Napoléon, introduite par la voix en contrepoint d'Anne Sylvestre; c'était sur Europe N°1, captée à Paris sans parasites...

Dans ma famille, de mémoire de bonne femme, il n'y a pas d'antécédent connu de mortalité par suicide, que l'on soit chrétien ou beaucoup plus rarement athée. On vit le calvaire de sa vie jusqu'au bout, même dans les formes les plus horribles. « *Si j'avais un revolver, je me tirerais une balle dans la tête* », confia à ma femme la Tante Mad alors octogénaire, sœur et complice de mon père, catholique intégriste vouée au culte marial, quand la maladie d'Alzheimer débutante lui laissait encore quelques moments de lucidité.

Je ne souviens encore de l'arrivée de Guite à l'état de squelette dans la maison de mes parents, il y a soixante ans presque jour pour jour, après la libération de Berlin. Ma tante Guite, pharmacienne à Verdélais, voisine des Mauriac, - merci, Jean, de vous en souvenir encore -, résistante de la première heure et rescapée de l'enfer glacial de Ravensbrück, « *Même si je le voulais, je ne pourrais pas me suicider!* » me répétait Guite, devenue quadriplégique statufiée en triple flexion par une sclérose en plaque expérimentale, rongée d'eschannes mais intellectuellement intacte; elle hurlait, la nuit sans retenue, sa haine des purs Aryens dans ses cauchemars, restreignant mal le jour l'expression vocale dolente de ses interminables crises de névralgies excruciantes que toute tentative de mobilisation par le fidèle René Perraudieu déclenchait dans le déluge des larmes de la désolation résignée. Merci! les gaullistes de 58 qui lui donnèrent, à elle, la lesbienne fille de chouanne devenue agnostique et communiste thorézienne, ce que lui refusa la Quatrième République, une bonne pension et la Légion d'Honneur. Jamais elle ne perdit une miette de la solidarité familiale qui lui vouera une adoration mythique qui perdure en moi depuis sa mort en 1963. En 1998, Madame Geneviève de Gaulle-Antonioz acceptera de me recevoir chez elle peu de temps pour que je sache ce qu'était vraiment la condition de déportée à Ravensbrück et puisse me permettre de le faire savoir à mes contemporains et plus encore à mes descendants. Jamais, sans son aide et les heures précieuses que je lui volais alors qu'elle posait derechef un lapin à un éminent membre de l'Institut, je n'aurais pu comprendre comment ma tante avait pu survivre pendant deux bonnes années à un régime inconcevable.

« *Cette chair-là aurait-elle pu avoir été gaie? Je n'ai pas lu tous les livres.* »

Madame Geneviève de Gaulle-Anthonioz me confirma que la survie aussi prolongée d'une *camarade* dans un environnement atrocement inhumain relevait d'une constitution physique et morale inaltérablement tendue vers l'espérance et le refus de l'injustice. Elle ne s'expliquait pas par une situation *privilegiée* de kapo, rôle dégradant qu'aucune Française ne joua. Nos regards clairs, elle d'un bleu que je crois me rappeler céleste, moi d'un vert peut-être diabolique en l'occurrence, puisque je la contraignais à évoquer une fois encore ses propres cauchemars, se croisèrent longtemps avant que je ne l'embrasse sur les deux joues avec toute la tendresse dont j'étais capable. Elle avait le teint très pâle, la peau très lisse et fraîche, presque froide, comme ma tante Cicie, l'autre sœur de Guite. Nous nous sommes encore regardés en silence durant une infinité de secondes. J'ai essayé à la suite de militer dans ATD-QUART MONDE qu'elle présidait et où elle m'introduisit; je dus constater, non sans honte, que je n'y étais pas psychologiquement prêt. Je mettrai le temps qu'il faudra pour trouver une autre formule apte à se substituer à cette fin, sans en

dénaturer l'objectif qui est de rendre plus digne et plus économiquement vivable la situation d'extrême précarité sociale. Je ne sais que depuis quelques jours que cela se dessine vers la lutte contre la violence montante dans les populations de tous âges, bien entendu surtout chez les enfants et les adolescents, mais aussi au tréfonds de moi-même.

À ma femme, –

angoissée à l'idée que je perde définitivement la raison au bout de quelques semaines de vécu intense de mai 68, et que, m'en rendant compte, je ne me supprime tant j'en aurais eu honte, une fois revenu dans le monde de la réalité, –

le psychiatre Jean Bergès, ancien chef de clinique de Jean Delay, élève d'Ajurriaguerra avec qui il fit progresser la psychiatrie infantile et que mon père avait consulté pour sortir avec succès l'un de ses amis engoncé dans une sombre histoire de dépression manageriale d'un gros industriel breton, –

Jean Bergès, très récemment disparu, m'avait aidé en 1962 à revivre positivement quand je devins enfin externe de l'Assistance Publique à Paris, mais aussi décérébré après sept années d'enfer Rennais, qui justifieront mon adhésion à nombre de thèses appliquées en mai 68 à la contestation de l'ordre établi en médecine ; alors interne, nommé en 1965, j'étais l'économiste lunaire de la salle de garde de l'hôpital des Enfants Malades, intronisé quasiment de force dans cette fonction dictatoriale qui nécessite beaucoup d'abattage et que plus aucun pédiatre ne voulait assurer. Les salles de garde sont les pires fosses au lion qu'on pouvait trouver encore à l'époque d'avant Mitterrand. Mes positions, originales tant par le fond que par la forme, étaient incompréhensibles pour l'élite de la médecine parisienne programmée dès l'enfance pour être nommée au plus tôt, c'est-à-dire, à l'époque, au concours d'internat, après trois à cinq ans d'externat, sans jamais mettre les pieds à la Faculté, sauf pour la formalité des examens de fin d'année. Ma collègue Madeleine Labrune, ex-Rennaise alors chef de clinique charismatique se destinant à la radiologie pédiatrique, exprima avec bienveillance ce que pressentaient certains: « Moreau sait des choses que nous ne connaissons pas ». Mon délire prenait tout le monde à contre-pied.

*Ma femme alerta notre ami, mon frère, Patrick Segond, qui fit appel à un collègue futur psychiatre O***, alors interne dans le service de gynécologie du mandarinal professeur Albert Netter à l'hôpital Necker, totalement dépassé par les événements, qui ne sut peut-être jamais que je fus hospitalisé chez lui. Je me retrouvai donc seul homme dans un univers de femmes impavides, rigidifié comme une barre de plomb par la camisole de force chimique Nozinan-Halopéridol, terrifiante en elle-même pour tout médecin sensé, et dont la prescription estampille le diagnostic de folie furieuse à expédier dans le monde du schizophrène paranoïde à Sainte-Anne, d'où l'on ne revient habituellement pas pour exercer la fonction de médecin des hôpitaux. Jean Bergès expliqua à l'interne pour le moins sceptique que je ne délirais pas et que, si l'on ne pouvait plus fantasmer en mai 68, quand et où le ferait-on? Ce qui estomaqua le plus le psychiatre en herbe, et en fin de compte le convainquit que ma déraison n'était que conjoncturelle, fut la sollicitude à mon égard de la salle de garde ; on me reconduisit dans le fauteuil économique, sans que j'eusse à protester, alors que je n'en avais nulle envie. J'avais fait une « coqueluche » qui ne me laisserait aucune séquelle autre que le passage définitif de l'envie de recommencer, ce que l'avenir ne confirmera pas totalement. –*

avait péremptoirement répliqué dans le sabir lacanien ésotérique qui était le sien, que des jeunes de mon acabit ne se suicident jamais. Il avait eu du mérite à le faire également admettre à mes prescripteurs de manteau de sapin neuroleptique, alors que le profil d'un isolement à Sainte-Anne, mortel pour ma réputation, se discutait tous les jours.

Je ne compte plus le nombre de fois où l'idée de la mort autoprescrite m'a conduit jusqu'au bord des abîmes qui toutefois sauront éviter de dévaler torrentiellement jusqu'au lit de l'Achéron.

Si l'en croit Einstein, - que l'on se rassure, je n'en ai heureusement pas le génie qui, à l'évidence ne le rendit pas spécialement heureux! – il n'y aurait pas d'homme, porteur en lui d'un grand dessein encore inachevé, qui n'aurait eu l'envie, oppressante avant la délivrance, de mourir un jour. Je l'ai lu sur une affiche accrochée sur un mur d'une boutique ésotérique de San Francisco, en pied de page de la célèbre photo où il tire une langue pointue mais riche en plaques de leucoplasie.

Des desseins, grands ou petits, j'en ai eu beaucoup ; souvent devant la raideur de l'escalade, l'envie de mourir m'a tenaillée.

Qui n'a jamais ressenti l'atroce angoisse paroxystique qui (et que, dans un cercle vicieux infernal) génère la cependant bénigne phobie d'impulsion meurtrière ou autolytique, ne sait pas ce qu'est le scénario gore du désespoir déstructurant, poussé jusqu'à l'avant-dernière porte de la folie subaiguë épileptiforme vers l'enfer de Dante sans billet de retour. Jusqu'à la fausse délivrance par l'abandon de la velléité, elle obsède de par la récurrence obligée, tant que le conditionnement de l'angoisse n'a pas été déconnecté par une thérapeutique appropriée, qui fut, en ce qui me concerne, l'analyse de ma personnalité anxieuse par trois fois réitérée et la reproduction expérimentale des conditions d'apparition de la phobie, principalement la claustrophobie dans les transports ferroviaires. Rien ne vaut le grand 8 de Montjuich pour perdre la peur indicible de l'horreur du vide. Fort heureusement pour moi et pour tous, je n'ai que de la répulsion pour toutes les sortes de paradis artificiels, dès lors qu'ils précipitent dans les terreurs lucifériennes hallucinatoires ou la gueule de bois. Le gothique de Mylène Farmer n'est pas pour moi. Jamais je n'ai réussi, faute d'ailleurs de l'avoir réellement voulu, à m'imbiber suffisamment pour atteindre la vraie ivresse alcoolique délirante puis comateuse. J'aurai l'occasion de revenir sur les drogues dures et douces auxquelles j'ai su ne pas succomber, malgré certains démons tentateurs, californiens notamment. Quant à faire tourner les tables, c'est amusant cinq minutes, mais après c'est bassin.

Les époux Mercure, physiquement en bonne santé et seulement animés d'intentions métaphysiques, mirent eux-mêmes un terme définitif à leurs vies de grands acteurs par un suicide à deux, imparablement réussi. Lui, dans le petit THÉÂTRE EN ROND, avait sublimé le rôle du capitaine Queeg, déjà immortalisé au cinéma par Humphrey Bogart. Ils ne mirent pas longtemps à faire des émules, principalement dans les cercles des gens cultivés.

Bien différent toutefois dans son mobile s'inscrit le suicide du couple Quilliot formé de Roger, atteint d'une insuffisance cardiaque depuis longtemps décompensée et arrivée au stade terminal, et de Claire, son épouse. Lui était au bout du rouleau, elle ne supportait pas l'idée d'un veuvage solitaire. Ils ne croyaient ni à Dieu ni à diable, libres penseurs donc, ils n'envisageaient pas pouvoir se dissocier dans la mort obligée de l'un. Unis dans un couple soudé par une existence conjointe remplie d'aventures et d'avatars innombra-

bles, ils en avaient longtemps délibéré puis fixé le jour de leur dernier voyage au 14 juillet 1998, après avoir contemplé le feu artifice grandiose de leur balcon à Clermont-Ferrand.

Je connaissais ce couple de professeurs de l'enseignement secondaire depuis qu'il s'était installé à Angers, à la rentrée 1950. Roger Quilliot était latiniste, socialiste actif dans une ville MRP, mais ouverte à la culture. Bien qu'asthmatique et porteur d'une maladie cardio-vasculaire liée à un rhumatisme articulaire aigu contracté dans l'enfance, il était passionné de football et vélocypédiste. Il devenait alors aussi un spécialiste ardent d'Albert Camus, qui s'investissait profondément dans le programme du jeune Festival d'Art dramatique d'Angers, avec Marcel Herrand et Maria Casarès. Il assurera ultérieurement la publication de son intégrale dans la collection prestigieuse de la Pléiade. Plus tard, il sera le sénateur-maire de Clermont-Ferrand et le ministre du Logement de Pierre Mauroy, après avoir milité pour la candidature de François Mitterrand.

À Angers, ils s'établirent avenue Besnardière, en face du domicile de mes oncles Magneron qui les accueillirent d'emblée avec amitié et chaleur dans leur intimité. Dans leurs MÉMOIRES II, Roger écrit : «Elle (Claire) s'entendit tout de suite à merveille avec nos voisins, les Magneron; lui instituteur et peintre amateur, elle protestante et collègue de Claire, tous deux d'une simplicité charmante. En période de création picturale (il peignait des femmes nues), il sonnait parfois chez nous vers neuf dix heures du soir, pour nous soumettre l'œuvre en cours. Nous la regardions gravement: nous prononcions quelques critiques - qui le troublaient énormément et puis des compliments qui le remplissaient d'une joie sans fard. Il renchérisait même dessus: «Cette jambe est bonne, disions-nous. - Oui, elle est bonne. J'irai même plus loin, je serai moins sévère que vous. J'irai jusqu'à dire qu'elle est excellente. Très excellente.» Sa femme le regardait avec un attendrissement à la fois ironique, admiratif et maternel...»

Les Quilliot m'étaient un motif exemplaire d'admiration et je rêvais de les imiter, dès le bachot en poche. Je me voyais vivre avec la très belle et très intelligente MLM, la fille du libraire Lionel Marmin qui était le leader angevin jusque-là malchanceux de la SFIO, dont j'étais tombé secrètement amoureux quand j'avais onze ans. Nous avions chanté en duo LES BATELIERS DE LA VOLGA lors du concert annuel de mademoiselle Dallet, notre commun professeur de piano. Très belle et très intelligente est aussi Claire Quilliot, enseignante et romancière, dont mon oncle dessina un portrait qui me hante encore, tellement son expression y est sublime, bien que, à tort, ils ne le trouvèrent pas ressemblant: ma place à table pendant cinq ans se situa face à cette icône que ma cousine Michelle offrit à son inspiratrice après le décès de la tante Cicie.

Roger Quilliot le mémorise sous le contrôle de Claire: « Elle (Claire) allait souvent bavarder avec Mme Magneron, et Magneron entreprit, avec force lamentation, de faire d'elle un portrait qu'elle jugea pas ressemblant du tout (ce qui le désola) mais plein de charme (ce qui le consola).»

J'aurais été professeur d'histoire et géographie comme mes maîtres Gras, Allaire et Letellier, journaliste au journal Le Monde comme Pierre Vianson-Ponté, Jacques Fauvet et André Fontaine, homme politique dans la mouvance de Pierre Mendès-France, comme JJSS et Françoise Giroud. MLM aurait eu, elle, la carrière de Ségolène Royal, tant la promotion de la femme aimée m'habitait déjà comme impératif catégorique. Mes parents cassèrent mon rêve, au nom d'arguments d'immaturité que je ne

pouvais pas sérieusement contester, en me déportant à Rennes, condamné volontaire à la médecine, au nom de ma vocation exprimée depuis la prime enfance et de la continuité de la filière familiale. Même maintenant, je ne le leur pardonne qu'avec effort de m'avoir barré l'alternative du Diable ; il serait d'ailleurs plus juste de dire que je pourrais enfin me le pardonner de leur avoir cédé, car ils ont rempli, eux, leur devoir de parents d'un adolescent mineur d'à peine dix-sept ans, ambitieux et sans autonomie matérielle...

Les Quilliot décidèrent donc de mettre fin à leurs jours simultanément et de la même manière, les barbituriques en l'occurrence, dont ils mesurèrent mal les doses. Roger Quilliot, épuisé, décéda sans rémission, mais sa femme Claire, plus solide physiquement, se sous-dosa involontairement et survécut après un long séjour comateux en réanimation qui *sauva* sa vie mais ne l'en *délivra* pas. La presse relata et commenta abondamment cet événement tragique qui posait à la fois le problème de l'euthanasie et celui du libre-arbitre des humains devant leurs destins, jusqu'au choix de la fin la plus radicale.

En cette fin de décennie, de siècle et de millénaire, quand les Mercure et les Quilliot faisaient la une des journaux, mon bogue de l'an 2000 était une énième phase particulièrement critique de ma vie, tant professionnelle que biologique. Je venais de prendre la décision de mettre un terme à ma vie académique active, en utilisant la possibilité de refuser de demander le renouvellement de mes fonctions de chef de service à Necker. L'idée d'un suicide conjugal était ontologiquement exclue: ma femme est et sera toujours l'expression même de la vie et de la propension au bonheur joyeux, même si parfois il y eut bien sûr quelques orages qui lui brouillèrent les yeux ; seule aurait pu m'habiter la volonté de la libérer, pour qu'elle parvienne à atteindre sa plénitude. Je l'aime et la respecte trop pour analyser cette issue inconcevable plus avant. Clap de fin pour ce rush!

Un salaud de psychanalyste, un type froid comme le marbre, à qui je demandais de m'aider à me rendre moins insupportable, alors que je venais d'être brillamment nommé à l'agrégation en radiologie, m'assassina en me plantant en plein cœur, vicieux et torve lui-même, la phrase que je ne pouvais pas entendre, tant elle résonnait en moi: « Vous devez très bien savoir comment la faire souffrir, vous me demandez une caution psychiatrique que je n'ai pas à vous donner. »

*On ne pouvait donc rien face à son destin d'homme-enfant?
Serai-je obligé de me chanter éperdument les poèmes d'Aragon, pour comprendre ce qui faisait marcher le monde en général et les autres individuellement?*

L'idée d'un suicide collégial et concomitant ne pouvait pas alors ne pas germer dans le cerveau d'individus vieillissants et soucieux de s'épargner des agonies interminablement inconfortables tant pour l'intellect que pour le corps, dédiés à la dégradation et/ou la précarité. La peur de mourir seul et lucide m'est aussi effrayante que celle de mourir cacochyme, entouré par les miens. Qui, la connaissant au travers d'un génial péplum hollywoodien où Peter Ustinov incarna un Néron d'anthologie, n'est-il pas fasciné par la mort de Pétrone accompagnée de sa belle esclave qui expérimentait ses baisers sur la bouche de son buste statufié en marbre vert? L'arbitre des élégances du Paris d'aujourd'hui et sa blonde égérie pourraient nous éclairer sur l'exemplarité de cette issue et ses méandres.

Thérèse Planiol -

Le Professeur émérite Thérèse Planiol - j'écris ces lignes avec son assentiment - est une biophysicienne célèbre de l'Université François Rabelais de Tours, la Ninon de Lenclos du vingtième siècle, ma grande « Madame et chère Maître »

Féministes comme elle est aussi et comme je vous aime souvent quand vous restez femmes, auteures ou non, voulez-vous vraiment que j'use du mot «Maîtresse»? Elle s'empourpre déjà dans la fureur, si j'emploie ce terme aussi inapproprié qu'impropre à définir nos amours platoniques, quoiqu'on en eût!

après qu'elle m'eut initié à l'ultrasonographie médicale il y aura sous peu trente ans. Elle vit, nonagénaire pour l'état-civil, châtelaine solitaire, dans son immense propriété du Lochois que lui avait offerte son défunt mari, richissime homme de qualité nostalgique du siècle de Louis XV, polytechnicien au physique saint-exupérien, sorte de Lavoisier mâtiné de Pic de la Mirandole, qui la chérissait sans l'asservir et la protégeait des vicissitudes d'une vie commencée à la Hector Malo comme fillette abandonnée au berceau, le 25 décembre 1914. Pupille de l'Assistance Publique, élevée dans une ferme mayennaise pour devenir bachelière, comptable, étudiante puis docteur en médecine et licenciée ès science, elle trouva l'énergie d'émerger interne des hôpitaux de Paris au terme d'une performance rocambolesque, élève favorite de Robert Debré qui la lança dans la médecine nucléaire et la biophysique. Quand elle se sent, elle, de plus en plus vulnérable, je ne la vois que splendide et déesse inaltérable, telle qu'elle m'apparut la première fois en 1963, alors que j'étais externe à la Pitié où elle se consacrait à la gamma-encéphalographie et à l'écho-encéphalographie ultrasonore.

et moi parlons assez souvent tous les deux de la maladie et de la mort, comme des entités appartenant au monde réel mais qui, longtemps, ne nous ont pas concernées directement... En fait, nous y pensions en théorie ou techniquement, avec humour, jusqu'à ce que les suicides des couples Mercure et Quilliot nous mettent devant une actualité brûlante. Nous sommes trop attachés à la vie, même hasardeuse, même cruelle, même très généreuse à nos égards, pour y mettre fin par nous-mêmes en indivision. Déjà le choix des armes nous aurait probablement opposés. À supposer que l'un d'entre nous survécût, - moi probablement, mais pourquoi pas elle? et pourquoi pas tous les deux? - comment l'assumer face à l'opinion des autres? Serait-il (ou elle), comme cela s'était vu chez certaines personnes que nous avons de plus ou moins près connues ailleurs, accusé(e) de meurtre avec préméditation? Mais il me paraît clair que nous ne passerons jamais à l'acte, ensemble pas plus que séparément, et encore moins dans un holocauste programmée par une secte apocalyptique.

Moi, dans mon for intérieur, parfois avec ma femme ou mon fils, je continue de conjecturer sur les thèmes du type comment me comporter en cas de krach boursier? de banqueroute frauduleuse? d'agression sexuelle par lubricité sénile? toutes éventualités qui appartiennent au gâtisme débutant, à la limite de l'irresponsabilité par inconscience. Durant toute la période de ma vie où j'accumulais, millionnaire en kilomètres, les voyages transcontinentaux par avion, j'ai vécu en pensée nombre de scénarii de prise d'otages, en prévision desquelles j'avais ma petite trousse de médicaments anxiolytiques destinés à me faire supporter ma claustrophobie naturelle en cas de camping prolongé dans la carlingue ou dans une prison. Aurais-je jamais eu la force de rester muet sous la torture? Je crois savoir que ma tante Guite l'eut à la prison de Rennes avant sa déportation en Prusse, mais à quel prix!

Elle était Polonaise de naissance, grande, blonde, pleine, superbe, probablement intelligente, peut-être instruite. Elle avait vingt ans en France, vers 1975. Pourquoi vouloir mourir? Je ne sais plus. Elle avait choisi dans ce dessein un moyen désespéré et désespérant, puisqu'elle échoua et échut dans un service de réanimation où on la traita logiquement par quantité de manœuvres d'assistance et un antibiotique qui la sauva de l'infection mais la rendit définitivement sourde. Perdit-elle ses reins avant ou après? Je ne m'en souviens plus non plus; toujours est-il qu'elle fut soignée par une greffe de rein de cadavre, technique qui permet de se passer de dialyse chronique et de manger et boire comme vous et moi quand ça marche, ce qui arrive souvent, mais trop souvent cathotiquement. Je l'examinai de nombreuses fois par échographie rénale, au moment de la phase critique de l'évolution du greffon, puis plus tard. Je ne parviens pas à oublier cette forme de communication surréaliste que permet la rééducation de la surdité par la palpation de la face antérieure du cou de l'interlocuteur. Un jour que je parlais à cette jeune femme indestructible dont la plastique à peine flétrie avait été faite pour les magazines de star-business et qui ne m'entendait pas, elle plaça le dos de sa main sur mon larynx pour percevoir les vibrations de ma voix à travers la peau qui est mince et sensible des deux côtés accolés. J'ai oublié son nom comme son prénom. Je doute qu'elle ait pu survivre longtemps, sa greffe ayant échoué et son retour à la dialyse étant devenu inéluctable. C'était il y a presque trente ans!

Y a-t'il un gène du suicidaire, commun à Ernest Hemingway, Pierre Bérégovoy, Nino Ferrer, Josette Novarina, Martine Carol, Dalida, les Mercure, les Quilliot, Marilyn Monroe, Roger Salengro, Maria Callas, Christine Pascal, Dominique Laffin, Jean Bouise, des miens collègues dans la force de l'âge, des internes des hôpitaux de Paris à la fleur de l'âge, ma transplantée polonaise, une secrétaire vierge bouloignée qui était aussi folle que grande professionnelle amoureuse platonique de son patron, au samouraï hara-kirisé, aux lemmings? J'en passe, la liste s'allonge tous les jours des gens qui vont jusqu'à s'flinguer, sans qu'on sache nécessairement pourquoi y'a eu d'quoi... Et moi-moi-moi, taxé de suicidaire dans mes conduites, mais qui ne m'expédie pas ad patres pour autant?

Trois années sur quatre, le calendrier du mois de mars reproduit celui des vingt-huit jours de février. C'était le cas en 1970 et, pour la première fois depuis mon service militaire, je prends des vacances sans ma femme. Je vais partir avec le petit Lévy, interne de Bétourné comme moi, au village suisse de luxe du Club Méditerranée à Villars-sur-Ollon. Nous nous donnons rendez-vous sur un quai de la gare de Lyon pour prendre ensemble le train de nuit. Je ne le retrouve pas en ce jour de février et le train part sans lui; je ne le reverrai pas jusqu'à mon retour à Paris où j'apprendrai que sa réservation avait été faite le même jour de la semaine, mais en mars. Libre et sans chaperon, je vais donc partager la chambre avec un jeune inconnu qui appartient à un groupe sympathique qui m'accueille dans l'anonymat. Nous sommes sept à la table de huit classique à l'heure du dîner. Le chef de village vient placer à ma droite, avec beaucoup de prévenances mais sans nous la présenter, une GM d'une quarantaine d'années, petite, courtaude, à la face expressive, un peu gênée de s'introduire mais moins timide que les autres convives, eux, impressionnés, les lèvres épaisses soulignées d'un rouge magenta tranchant sur son teint pâle, aux yeux noirs comme ses cheveux et ses sourcils épais, et telle sa tenue du soir assez sobre qui se pare de bijoux argentés, dont un bracelet-bague qui entoure son poignet gauche et la base de son majeur reliés par une chaîne en forme de 8. Nous la reconnaissons tous: elle est Denise Glaser, la femme de télévision qui anime le dimanche midi, après la grand-messe, l'une de mes émissions favorites, DISCORAMA. Au nom de quelle perversité décidai-je de me comporter durant tout

le dîner, imité par nos voisins, comme si je ne la reconnaissais pas? Nous parlerons de choses et d'autres et, une fois la glace brisée, je verrai plusieurs fois son sourire s'affirmer séduisant et son visage, naturellement assez ingrat, s'embellir. Nous n'aurions pas dû en rester là, mais je fus harponné par le moniteur de ski-bob qui m'inséra dans le programme qui devait conduire à l'élection de «Monsieur Villars». Normalement, je suis ce genre de spectacle beauf', mais j'étais seul, hors du temps, et je ne pouvais pas imaginer qu'une femme aussi intelligente et cultivée qu'elle puisse se commettre dans une telle gaudriole; je crus lire pendant une fraction de seconde une ombre fugitive de regret dans son regard, comme elle a pu le lire dans le mien. Il n'aurait peut être fallu qu'un moment de plus pour que nous nous rejoignons dans un discours plus émouvant pour nous deux.

Je suis un fou de chansons depuis l'enfance et combien de fois ne me suis-je pas retenu de me faire admettre au PETIT CONSERVATOIRE DE LA CHANSON, l'émission de Mireille. Je faisais là la rencontre qui pourrait me mettre le pied à l'étrier; car je connaissais mes talents reconnus par beaucoup comme exploitables sur scène. En ce temps-là, j'étais timide et je me maudirai souvent de ne pas avoir voulu briser le tabou qui continuait de me faire traiter de bourgeois par ma mère. Toutefois, on ne peut imaginer réaliste de cumuler la vie d'un interne des hôpitaux et celle de ce qu'on appelait pas encore le show-business, car je ne doutais pas de mon succès scénique si je m'y lançais. Le lendemain de ma triomphale élection à ce titre ridicule, je vis de loin dans le couloir une Denise Glaser furieuse, piquant une colère noire à l'encontre d'un chef de village consterné, avant de claquer la porte et rentrer à Paris, sans qu'il y ait bien sûr aucune relation de cause à effet avec le dîner de la veille. Elle se suicida quelque temps plus tard, laissant un vide cruel derrière elle, mais aussi des talents par elle révélés au grand public ou consacrés, telles Barbara, une autre suicidaire au jus de réglisse qui lui ressemblait physiquement beaucoup, Marie Laforêt, alors magnifique sirène aux yeux et à la voix d'or et Véronique Sanson, viens-je de l'entendre dire à la télé.

Lorsque je pense à Denise Glaser, je me pose la question du rôle des phanérones, ces molécules volatiles encore mystérieuses que le corps sécrète pour attirer les amants les uns vers les autres et dont le manque ou l'antidote créent l'indifférence ou le rejet. Y eut-il défaut de l'une de ses molécules qui expliquerait l'absence de passage irrésistible de la ligne qui sépare l'art d'Esculape à celui de d'Érato qui m'était offert à l'occasion d'une rencontre fortuite?

La rencontre de gens célèbres est plus courante dans les hôpitaux parisiens qu'en province; contrairement à certains collègues, je n'ai jamais cherché à drainer cette clientèle, souvent plus à l'aise dans les cliniques privées. Interne à Cochin, j'eus le privilège insigne de rencontrer Arletty, au chevet d'un mes malades, alors agonisant mais encore lucide, qu'elle avait l'air de chérir avec tendresse; elle était alors totalement aveugle et guidée par un tiers; je n'oublierai jamais le timbre inimitable de sa voix entendu en direct et cette touch of class faite de beauté, de distinction, de simplicité, d'élégance et d'intelligence, d'un soupçon de vulgarité aussi, qui faisait frissonner; en ce temps là, je pensais qu'il ne fallait pas mélanger les genres et me refusai donc de la reconnaître; je la reçus comme n'importe quelle visiteuse, c'est-à-dire avec beaucoup de prévenance et de respect, sans baise-main ni salamalecs comme surent le faire certains et qu'elle apprécia.

Je n'ai pas eu d'occasion de rencontrer Silvia Montfort autre que sur des tables de radiologie - hélas! pour elle, son théâtre et son public - cancéreuse au stade ter-

minal, quand je l'examinai en scanner à l'hôpital Foch. Au cinéma, je l'avais vue dans LA POINTE COURTE, le premier film d'Agnès Varda, au côté de Philippe Noiret, et dans le rôle d'Éponine Thénardier. Jamais femme dans une salle technique froide n'a inspiré une émotion physique aussi intense auprès des personnes des deux sexes œuvrant là, ni un pareil respect pour cette beauté de statue exceptionnellement charnelle et cependant majestueusement simple qui faisait baisser nos voix saisies par l'émotion.

Philippe Noiret, lui, je l'avais rencontré beaucoup plus tôt, quand, lycéen de seconde, mon copain Jean-Charles Martin qui ne rêvait que d'être acteur, m'avait entraîné à sa suite lui faire signer un autographe sur le CLASSIQUE LAROUSSE du MALADE IMAGINAIRE qu'il venait de jouer au CENTRE DRAMATIQUE DE L'OUEST; je m'en souviens comme si c'était hier; j'ai perdu le petit livre beige et violet, je ne m'en console pas. Par contre et sous la même influence, j'ai toujours la photo dédicacée de Brigitte Bardot, requise dans la foulée d'un navet - peut-être bien son premier film? - par elle tourné avec Jean Richard dans la cambrousse normande, qui ne fait pas le poids dans sa filmographie, mais est resté dans la sentimentale mienne.

Quant à Daniel Gélin, je l'examinai par échographie et restai muet durant toute la partie médicale de la consultation; celle ci terminée, je me tournai vers lui pour lui demander d'où il était au juste originaire: Angers, Rennes ou Saint-Malo? Nous discutâmes ensemble plus d'une heure sur ses débuts dans la carrière que j'avais attentivement suivis dans ma jeunesse, notamment dans LA NEIGE ÉTAIT SALE.

Il m'est impensable d'imaginer une drague dans un cabinet médical, quelle que soit la célébrité de la personne qui vous consulte, son sexe, son charme et sa fortune. J'ai reçu un samedi matin son Altesse Royale, Monseigneur le Comte de Paris, qui m'avait été adressé par feu mon collègue Jean Gay pour quelques radiographies sans grand intérêt pour les historiens de la monarchie française puisqu'elles étaient pratiquement normales pour cet homme déjà âgé et ventripotent; il se comporta comme un roi plus proche de Louis-Philippe que de Louis XIV. Je suis républicain dans l'âme: il m'inspira du respect mais il ne rechercha pas de plates manifestations de considération courtisane de ma part; sa simplicité n'était nullement un artifice de l'art compassé de l'éducation ingurgitée pour paraître roi: elle lui était naturelle et je lui trouvai beaucoup de similarités avec ce que je pouvais imaginer de Napoléon III ou de de Gaulle après avoir lu et regardé LA COUR par Ribaud et Moisan. Jean Gay ne se suicida pas, sa mort fut l'effet d'un infarctus du myocarde foudroyant alors qu'il avait à peine cinquante ans, marque funeste du destin d'un cardiologue qui était aussi le dernier successeur parisien de l'école prestigieuse de Jean Lenègre, décapitée avec sa disparition. Ainsi ne vit-il pas davantage l'agonie de l'hôpital Boucicaut dont nous avons ensemble étudié le déménagement et son installation dans l'hôpital du XVe, sous la forme d'un gigantesque département d'imagerie qu'approuvait alors la Direction des Affaires Médicales de l'AP-HP, emmenée par un Jean de Savigny alors à l'affût de formules à la Bostonienne.

Peut-être ai-je vu davantage de personnalités politiques à ma consultation. Rien n'est plus aléatoire, dangereux et décevant qu'un investissement dans un parti politique, si l'on ne sort pas du sérail; même en ce cas, les échecs très courants peuvent être mortels pour une carrière; l'exemple de Jean-François Mattéi est là pour rappeler ce que signifie l'art de négocier habilement une crise imprévue ou de se prendre une vulgaire pelle sur un problème conjoncturellement délicat comme les effets d'une canicule imprévue, alors que l'on peut être une personnalité reconnue, estimée et irremplaçable pour faire avancer le

règlement d'une question aussi fondamentale que l'avenir des manipulations génétiques. S'engager en politique peut être une conduite suicidaire. Il se trouve que j'en ai eu la tentation aussi fréquente qu'avortée, mais aussi que l'on ne m'a que deux fois proposée. Passons sur un enrôlement dans le Parti Communiste après mai 68: exceptionnels furent ceux qui en sortirent indemnes et encore moins promus à travers cette filière. Si Mendès avait survécu à Charléty, j'aurais pu effectivement succomber à la tentation de m'inscrire au PSU et devenir rocardien. Lors de ma candidature à l'agrégation, ma femme fut d'ailleurs sondée sur mes potentiels gauchistes et dut donner sa parole de femme honnête que je n'étais ni militant, ni sympathisant des pro-chinois, ni suppôt de Septembre Noir; inutile de jeter un regard oblique en direction de l'Est... parisien, l'air de la calomnie ne porta pas chance à son thuriféraire qui broute maintenant les pissenlits par la racine, sans même pas avoir eu le bonheur de connaître l'essor des Verts. Plus réaliste fut celui qui m'orienta vers un choix dirimant, soit le giscardogaulisme, soit le parti socialiste: l'échec aurait été programmé d'avance, car Chirac venait d'être remplacé par un inconnu, Raymond Barre, qui ne me séduira que bien plus tard, mais aussi trop tard, et François Mitterrand était un révulsif auquel je ne pouvais trouver la moindre vertu.

Roger Lévy m'adressa un jour un sénateur de ses amis pour un examen radiologique assez long qui nous permettra de converser à bâtons rompus; l'homme était âgé, portant encore beau et soigné, mais avec dans l'œil cette pâle lueur mate que suscite le distingué ennui consécutif à la perte irréparable d'une maîtresse adorée, quand on sait qu'on ne pourra pas recommencer une autre vie avec une autre, faute d'une Parque encore complaisante. J'étais à la recherche d'un homme de l'art, un mentor, qui m'enseigne comment m'y prendre pour m'entraîner à son service, et je pensais sérieusement à un ancien conseiller de Pompidou.

«Que pensez vous de Michel Jobert?» lui demandai-je. Il me regarda d'un air amusé et un petit sourire lui donna un air soudain juvénile. «C'est un homme très intelligent, d'une très grande culture... Mais, enfin... Quand un homme politique publie un roman, c'est très bien, surtout s'il est réussi comme ce fut le cas, qu'il en publie un second est préoccupant pour son image de marque, un troisième le rend très inquietant...»
«Mais, alors, faut-il s'engager politiquement quand on a mon âge?» «Oui, finit-il par me répondre, nous avons besoin de renouveler nos forces vives et il n'y a pas assez de jeunes gens courageux pour militer...» Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que je ne m'engage, en l'occurrence à la gauche du centre droit où siégeait cet homme bienveillant mais sceptique, que mes questions avaient un peu réveillé, sans qu'il sente vraiment en moi la détermination qui fait les grands leaders de la politique issus de la médecine, tels les jumeaux Debré qui, avant de jouer les Atrides, feraient mieux de se souvenir - ou définitivement d'oublier - qu'ils ont eu un grand-père et un père avant eux pour les mettre en selle...

Il n'aurait toutefois fallu qu'un assez long moment de plus et que Valéry Giscard d'Estaing fût réélu en 1981!

Nicole Sterkers m'enverra plus tard une petite femme brune, mince, maintenant engagée dans la cinquantaine, qui avait dû être fort séduisante dans un passé pas si lointain, aujourd'hui très lasse, tendue et déprimée. L'échographie mammaire de madame Scrivener n'inspirait pas d'inquiétudes particulières. Je fus heureux de le lui apprendre et, j'avais évolué, de lui offrir mes hommages les plus respectueusement laudateurs et reconnaissants, puisque son nom restera attaché à une loi qui protège le consommateur

des effets pernicieux du trompe-qui-peut qui jusqu'alors résumait - et résume aujourd'hui grâce à elle un peu moins - la philosophie du commerce. A l'évidence, la politique ne lui avait pas apporté le bonheur ni la sérénité. Nicole Sterkers lui avait conseillé de reprendre rendez-vous. Je n'aurais plus d'occasion de les revoir, l'une comme l'autre. Toutes les deux ne sont plus de ce monde, je ne peux que le déplorer.

I-2

DE LA MORT SUBITE INVOLONTAIRE

En toute chose le plaisir s'accroît du péril même qui devrait nous en éloigner.
Sénèque cité par Montaigne, Essais, II, 13.

La mort subite accidentelle peut être un équivalent suicidaire, telle celle qui résulte de l'éclatement à pleine vitesse d'un pneu connu usé dans un virage verglacé au peuplier accueillant. Fut-ce le cas pour mon idole de jeunesse, Nicole Berger, la nymphe du BLÉ EN HERBE, le film de Claude Autant-Lara qui me fit rêver durant toute ma période pubertaire? Qui n'en connaît pas d'exemples avérés, particulièrement cruels quand ils touchent plus jeunes que soi?

*La fille sur le coup
En avant s'est brisée
Le front sur les genoux
Et les mains sur les tempes
Quand ses yeux n'ont plus vu
À peine elle a crié
Nous ne pourrons plus rire
Ni chanter ni aimer
Autrement qu'en pensées
Pour nous qui resterons
Attentifs à son ombre

Justine, mon injustine...*

(JFM à CS)

Les convois militaires de Rommel décampaient sans discontinuer devant l'armée alliée, en ce début d'été 1944. Enfants, nous jouions à lancer de la terre dans les roues des camions. Jamais ma mère n'aurait cru sur ma seule relation que, pétrifié en Mannekenpiss bas-breton, j'avais pissé dans ma culotte parce qu'un chauffeur allemand avait pilé net tellement il avait eu peur d'un attentat; hystérique et hurlant en boche, il m'avait braqué son pistolet en pleine figure; son chef de voiture eut les plus grandes difficultés à le détourner de l'infanticide; mon frère Thierry et ma cousine Michelle avaient trouvé leur salut dans la fuite et témoignèrent de la véracité du fait divers. Pas davantage, ma mère ne voulut admettre qu'une femme anonyme pêchant la crevette le long du rivage ait pu

venir me sauver de la noyade en 1946, alors que je dérivais vers le large sur une chambre à air, poussé par un fort vent d'ouest, bien trop loin du bord de la plage de Saint-Jean-de-Monts, pour elle parangon de sécurité, mais ce jour-là quasi déserte; je perdis pied et je n'oublierai jamais les sensations de l'interminable bouillon, ni celle rassurante de la femme en maillot jersey en laine tricotée main couleur pêche, qui croule en me maintenant serré contre son flanc généreux et bronzé à l'Ambre Solaire; nous la croiserons le lendemain entourée d'enfants de mon âge, sans pouvoir lui exprimer d'autre attention qu'un regard désolé. Jamais je n'ai osé avouer que j'avais failli mourir étranglé, lors d'un jeu idiot de pendu à un poirier biscornu, alors que j'allais sur mes neuf ans; le lendemain, mon frère et moi partions pour Paris avec la Tante Mad qui offrit à chacun un sandwich au buffet de la gare, *sec comme la corde d'un pendu*, dira-t-elle en rigolant et en toute innocence; ma gorge en est encore serrée quand j'évoque cet épisode que je suis le seul à connaître jusque'à ce qu'on lise ces lignes.

Qui n'a pas cauchemardé, quand la mort accidentelle ne devrait faucher que des individus détestés, quand bien même il n'en résulterait pas de promotion ascenseur ni d'héritage providentiel? Mon frère en début de carrière n'était pour rien dans le crash de l'avion qui emmenait une vingtaine de cadres supérieurs de Total à Hassi-Messaoud, le propulsant derechef vers un avancement surchoix dans la hiérarchie dont il occupait jusque-là le rez-de-chaussée. Comment exposer, sinon par leurs conséquences, les raisons profondes du décès subit par rupture d'un anévrysme de l'aorte abdominale de mon maître Jacques Lefebvre, un géant par la taille et l'esprit de la radiologie du XXe siècle, lors d'une promenade matinale dans la forêt de Fontainebleau, un jour de Toussaint 1974? Totalement prise au dépourvue par l'impensable sacrilège commis par une Parque mal avisée ou diablement perverse, la toute jeune Faculté Necker-Enfants Malades dut improviser une solution qui déstabilisera le système en place pour plusieurs décennies. J'en tirerai la conclusion qu'on ne prépare jamais trop tôt sa succession.

Pourquoi cette jeune fille superbe de même pas vingt ans, jeune mariée resplendissante et fébrile, hospitalisée à Bicêtre dans la salle commune où j'étais externe chez Maurice Deparis, légitimement puisqu'elle était atteinte d'un rétrécissement mitral et enceinte d'un fœtus déjà gros mais pas encore à terme, est-elle morte dans la nuit suivante d'une hémorragie méningée foudroyante, aussi inexplicable qu'injuste? Vous n'avez pas eu le temps d'approfondir son cas et, le lendemain de son admission, vous vous trouvez devant un lit vide aux draps repassés, entouré de trois paravents pour la séparer des autres femmes de la salle, toutes plus que mûres et confites dans leurs propres peurs. On parla d'endocardite d'Osler, mais elle ne fut pas autopsiée.

Est-il nécessaire au deuil des survivants de connaître la cause exacte de la mort d'un être cher? Pour moi, tout défunt en milieu hospitalier doit être confié au médecin anatomo-pathologiste et servir tant à l'approfondissement de la science en général qu'à l'enseignement des jeunes étudiants en particulier. Si je décède à l'hôpital, j'entends que cette vérification nécropsique, comme nous disons dans notre jargon, soit exécutée dans les règles de l'art qui incluent le respect physique de mon corps et autorisent tous les débordements de langage des dissecteurs; il est très sain de rire devant la mort, tant il est connu que, dans un amphithéâtre, le macchabée s'emmerde à cent sous de l'heure et que tout ce qui peut lui réchauffer l'âme est le bienvenu. Si mes organes peuvent servir à quelqu'un, tant mieux, que l'on ne s'en prive pas si la mort me prend dans des conditions qui le permettent... et s'il en reste qui soient encore en état de marche!

Par contre, si je trépasse de la façon la plus ordinaire, inutile de confier mon corps à la science; je n'en ai pas demandé la permission et la carte, paraît-il obligatoires.

Rares sont ceux qui s'intéresse à l'anatomie cadavérique, depuis que l'on dispose des techniques modernes de l'imagerie médicale et qu'on peut simuler des protocoles opératoires avec des outils informatiques de réalité virtuelle. Peut-être y mettrai-je un bémol muisqu'il paraît que les neurologues sont demandeurs de tissus histologiques cérébro-spinaux.

« *Chi va piano va sano; chi va sano va lentano* ». DANIEL ROSSIGNOL-GUZZI, à peine plus jeune que moi en 1966, était l'un des espoirs du COMMISSARIAT À L'ÉNERGIE ATOMIQUE, tant il était intelligent, instruit, cultivé comme sait l'être un descendant d'aristocrates italiens humanistes. Spécialiste de la physique des fluides et des plasmas ionisés, il rêvait que l'on s'associât dans des protocoles de recherche médicale avancée, sans plus attendre. J'en bavais aussi, mais pour plus tard, tant j'avais du mal à comprendre les concepts physico-mathématiques dont il m'abreuvait, tant j'étais dubitatif sur mes capacités de chercheur et toujours incertain de mes orientations médicales, alors encore limbiques et plutôt dirigées vers la médecine interne de soin. Une chose était sûre, il serait le parrain de mon premier enfant, quand j'en aurais un, Dieu seul savait quand! Encore célibataire, athlétique, aventureux, mais aussi fort anxieux, il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il se livrait à la plongée sous-marine de longue durée, de plus en plus profondément dans des mers de plus en plus exotiques. Son amie me téléphona un soir de 1970, pour me faire part de son décès au cours d'une exploration solitaire au large du golfe du Gabon. Sans doute avait-il tenté de franchir la barre, en nageant sous l'eau. Dans x temps, je serai gisant, inhumé à quelques coudées de son tombeau de marbre noir, toujours fleuri, dans le secteur sud du cimetière Montparnasse. On pourra disputer en binôme quelques parties de bridge, pourquoi pas contre nos voisins Marcel Bozzuffi et Frédéric Rossif? En attendant cette réjouissance macabre, je ne retrouverai jamais, durant la période de ma vie où j'ai eu des moyens scientifiques, un être aussi merveilleusement compétent, complice et complémentaire, condition idéale, nécessaire et suffisante pour la réussite de protocoles novateurs, nobélisables ou non.

Je ne suis pas un obsédé du Prix Nobel. Jamais, je n'ai pensé un seul instant de ma vie médicale pouvoir me situer au niveau de la consécration la plus achevée qu'on puisse rêver. J'en connais qui le sont ou le furent, et firent le maximum pour l'obtenir, sans succès à la clé. Jean Hamburger avoua à un de ses élèves, qui m'en fit part, qu'il aurait eu la stature d'un Nobel, s'il n'avait été tenaillé par l'envie de baiser (sic). ¡Quizas! Je ne sais pas si l'histoire est véridique, mais elle est plausible. Lao Tseu l'avait dit en son temps.

Anciens Rennais nommés aux mêmes concours de l'externat puis de l'internat des hôpitaux de Paris, JOSEPH LEBLANC et moi nous sommes rencontrés principalement chez Guy Ledoux-Lebard durant le semestre d'été de 1969 à Cochin. Lui se détachait de la cardiologie pour venir tâter de la radiologie dont il ne savait pas grand chose; je sortais, moi, d'un semestre de pneumo-phtisiologie à Boucicaut, incertain sur mes réelles compétences en médecine interne. Nous nous entendions d'autant mieux qu'il avait épousé une fille de Martigné-Ferchaud. A l'aube d'une nuit de garde où j'avais été harcelé d'urgences, je me retrouvai devant un malade atteint d'une cardiopathie décompensée dont je ne maîtrisais ni le diagnostic exact ni le traitement, et sa vie filait entre mes doigts impuissants déroulant des kilomètres de tracés électrocardiographiques indéchiffrables à mes yeux. L'interne de garde en médecine était alors encore totalement seul jusqu'à l'arrivée de

l'équipe médicale de jour vers neuf heures du matin. Je ne pourrais pas - enfin mon malade ne pourrait pas - tenir le coup jusque-là. Je me résolus à appeler Joseph Leblanc chez lui, procédure inusitée sinon anti-déontologique que seule une amitié profonde permettait d'initier. Joseph, malgré l'heure indue, accepta immédiatement de venir à mon secours et se substitua à moi pour prendre en charge un malade et une maladie qui n'avait pas de secret pour lui, une dissection aortique de pronostic alors désespéré. J'apprendrai quelque temps plus tard qu'il décéda par noyade, alors qu'il pêchait en bateau avec ses enfants sur une plage du Cotentin. Pourquoi une pareille injustice, faisant en même temps disparaître l'une des lumières de l'internat, et d'une épouse, devenir une veuve mère de plusieurs orphelins? *De Profundis, Albus mihi*, et à nous revoir au paradis des braves médecins capables de se mettre à genoux et de laisser nos orgueils au vestiaire pour soigner des malades.

MICHEL KATZ, un rhumatologue contemporain de ma promotion d'internat, fit partie du gros contingent de médecins qui occupèrent les postes de chef de clinique-assistant créés en radiologie par la réforme Debré ; restés encore pendant longtemps vacants, faute de compétences formées pendant le cursus de l'internat, ces postes pouvaient être des sinécures alimentaires, mais aussi générer des vocations tardives qui conduisaient vite à la carrière professorale. Michel était un petit homme rouquin, barbu romantique, mince, doux, délicat, timide, émotif, consciencieux et discret, comme on en rêve quand on est un étudiant débutant ou un malade anxieux. Nommé adjoint à l'hôpital Saint-Louis, il me rejoignit avec Jean-Pierre Monnier de Saint-Antoine, pour que l'on constitue un trio de choc chargé de mettre sur pied et d'administrer le certificat d'études spéciales de radiologie diagnostique, créé dans la foulée de mai 68, sous l'autorité du débonnaire Guy Pallardy. Notre association fonctionna avec une efficacité grandissante jusqu'en 1982, date à laquelle il fut promu chef de service à Lariboisière. La charge se révéla-t-elle trop lourde pour lui? Il décéda brutalement dans son bureau d'une crise cardiaque fulminante, peu de temps après avoir pris ses fonctions.

Ce type de décès porte un nom qui le relie au stress permanent dont vivent les managers de tous poils, notamment les intoxiqués du boulot brocardés en français par Henri Salvador, les workaholics comme on dit maintenant des deux côtés de l'Atlantique. Le corps professoral médical français n'en est pas épargné, loin de là. Ainsi disparut dans la force de l'âge, il y a trois décennies, mon maître FLORIAN DELBARRE, premier doyen de Cochin-Port-Royal, l'un des durs gaullistes de l'après-68, co-fondateur du SYNDICAT AUTONOME antagoniste du SNES-SUP, qui ancra pour une douzaine d'années la médecine de l'Université Paris V René Descartes dans la médiocratie bonapartiste. Ainsi disparurent deux des personnes amies dont j'avais le plus besoin à la rentrée de septembre 1997, pour m'éclairer sur l'avenir proche du pays. Le médecin JEAN-LOUIS FUNCK-BRENTANO avait su me prévenir que je ne devrais surtout pas m'exposer à la fabrication d'anticorps anti-moi, quand je me mettais à ruer dans les brancards; il m'avait approuvé de me lancer à fond dans l'ouverture de contacts avec la Chine de Beijing; il ne voyait de moyens de payer les équipements lourds des hôpitaux que dans d'insondables puits inflationnistes; il fallait qu'il m'éclairât sur mon vrai avenir à Necker, quand je venais juste de rater la prise du pouvoir après la démission du président du CCM, Jean-Pierre Grünfeld, et qu'à l'évidence, j'allais me trouver confronté à l'assassinat de mon service. J'avais fait la connaissance du politicien de l'UNION LATINE, PHILIPPE ROSSILLON, à la suite de mes tournées en Amérique Latine, notamment au Pérou où nous avons monté une bibliothèque médicale francophone en 1985. Je le rencontrais de temps en temps. Il venait tout juste de s'installer dans l'appartement haussmanien de proue de l'avenue de Breteuil, juste devant Necker, devait

me confirmer comment il faudrait s'y prendre pour lancer l'enseignement télé-médical en direction de la latinophonie; juste avant de partir pour l'Amérique, je lui avais appris la création possible d'une Chaire UniTwin de l'Unesco, grâce à la sympathie qui m'unissait à Georges Haddad, l'ancien Recteur de la Sorbonne, à la fois collaborateur de Mayor et époux de mon élève Élisabeth Attlan qui allait me succéder à l'hôpital Corentin Celton.

Les décès subis de personnalités internationales, elles aussi de plus en plus nombreuses, ne manquent pas de m'affecter. Ainsi disparurent coup sur coup les deux Président-Elects successifs de l'International Society of Radiology, les Canadiens anglophones JOACHIM BURHENNE et DEREK HARWOOD-NASH dont les brusques disparitions furent à l'origine indirecte de ma promotion à la fonction de trésorier de cette société en 1995, prélude à une homérique joint-venture avec la radiologie chinoise.

Ainsi disparurent tout récemment plusieurs Médecins des hôpitaux, dont mon très cher ami et collègue interniste de Boucicaut, BLAISE PATRI; et le délicieux orthopédiste des Enfants-Malades, JEAN-CLAUDE POULIQUEN, fils d'un exceptionnel chirurgien de Pont-Labbé, souvent cité en exemple dans ma jeunesse pour ses travaux sur les luxations congénitales de la hanche. Comme était également cité le grand pneumo-phtisiologue BERNOU, spécialiste de renommée internationale de la tuberculose pulmonaire au dispensaire de Chateaubriant, aidé par sa panseuse madame Marécot, - je ne garantis pas l'orthographe -, qui faisait toutes les opérations chirurgicales, alors qu'elle n'était pas médecin. Chateaubriant à quinze kilomètres de chez mes parents où nous allions parfois, à vélo ou en Frégate, rendre hommage aux FTP fusillés pendant la guerre, honorés par un monument au Martyrologue des maquisards.

Ces morts-là, dont je pourrais citer des dizaines d'exemples en France comme à l'étranger, furent autant de puissants moteurs qui me propulsèrent, la quarantaine venue, dans des attitudes irrédentistes, provocantes et parfois brutalement agressives, chaque fois que ma conception de la médecine se trouvait en dissonance avec l'autorité officielle conservatrice. Ces positions suicidaires auraient dû m'être constamment fatales, du moins mes contemporains le pensaient, s'en frottaient les mains quelquefois, le déploraient plus souvent, car la radiologie universitaire mit un certain temps à se constituer une réserve, un vivier, de leaders complaisants, contrôlables disait-on du côté des caciques, tout en étant efficaces. Ces révoltes ne me firent pas que du bien, mais elles m'évitèrent tant de sombrer dans l'assuétude à l'alcool que de m'enfermer dans des rôles de serial-killer. Olé! cadets de Gascogne! d'Artagnan et Cyrano de Bergerac ne seront jamais loin, Tintin non plus. Le Saint Simon Templar, alias Sebastien Tombs, ne rêvait que de mort violente et glorieuse, de même que Biggles l'avait inscrite dans son programme de squadron-leader des deux guerres mondiales, mais ils étaient tous deux invulnérables, comme Blake et Mortimer, la blonde Worrals ou Buck Danny d'ailleurs.

ALLONS! RIGOLONZINBRIN ET GAFFONS pour nous détendre un chaouïa, même si ce doit être pour moi suicidaire, alors que je vais commettre deux sacrilèges dont je ne sais dire quel sera le plus toxique pour mon état civil: contrat, pilori, talion ou fatwa, aux bons soins du destin pollinisé à tous vents.

D'abord une histoire corse véridique puisque par moi vécue en juin 1965.

Pendant mon service militaire, je me lie d'amitié avec un collègue dont la fillette présente des signes indiscutables de hanche luxable, stade initial de la luxation con-

génitale de la hanche, que l'on peut prévenir précocement par une mise en traction continue et prolongée des membres inférieurs en abduction, comme l'avait démontré Pouliquen Père. Pierre Rigault est d'accord pour la prendre dans son étage de chirurgie orthopédique des Enfants-Malades. La surveillante générale refuse de donner un rendez-vous avant les calendes grecques, le service est archi-plein, ce qui est probable mais pas incontournable. Je la connais bien. Elle est Corse, comme mon ami. Dès que je distille cet important détail dans la conque de son oreille droite, l'affaire est dans le sac et le lit accueille la petiote dans la semaine. C'est tout juste si la mère eut le temps d'empaqueter la layette.

Brisons l'interdit, et, sacrilège, osons une histoire juive.

Le lieutenant de la SAS de Kherba où j'effectue un stage-infirmier durant l'été 58, rapporte, tout excité, d'Alger, un 33-tours d'humour juif qui va passer en boucle durant des jours et des jours jusqu'à ce que je connaisse par cœur la totalité de son contenu, malgré la nausée qu'il m'inspire. Il me choque d'autant plus qu'en bon bas-breton, je n'ai eu pratiquement aucun contact jusqu'ici avec une communauté juive, celles d'Angers comme de Rennes, fort restreintes, étant diluées dans la population indigène au point que je ne peux en citer aucun nom. Je n'en connais donc pas les mœurs. Je n'ai aucune propension à l'antisémitisme, alors courant mais non virulent chez les goys du coin, et mon adhésion à Pierre Mendès-France est totale et parfaitement connue, en métropole du moins. Le fait que le peuple juif ait crucifié le Christ ne me paraissait pas naguère comme jadis, pas plus qu'il ne m'apparaît davantage aujourd'hui, une raison susceptible de justifier une Shoah, pas plus qu'une ratonnade en repréailles. A Kherba, je découvre la verve chansonnrière des séfarades qui s'auto-brocardent avec une grande cruauté dans le fond et, j'ai le regret de l'avouer, une détestable vulgarité dans la forme. Qu'on en juge avec l'histoire suivante, qui eut un effet navrant sur moi qui ai bénéficié d'un père exceptionnellement adoré et n'ai pas souffert d'une mère abusive.

Le père à son fils en bas-âge: «Monte sur la table!»

Le fils à son père: «Oui! Papa!»

Le père à son fils: «Maintenant jette-toi par terre en plongeant la tête la première!»

Le fils à son père: «Mais papa! Je ne peux pas! Je vais me faire mal!»

Le père à son fils: «Non! non! plonge et tu ne sentiras rien!»

Après quelques atermoiements, le fils s'exécute, se fait un mal de chien en se fracassant la margoulette et pleure toutes les larmes de son corps en regardant son père, incrédule.

Le père à son fils: «Voilà! Ça t'apprendra! Même à ton père, tu dois pas faire confiance!»

Rires dans la salle et dans la SAS pliée en deux, sauf moi qui frise le collapsus. Cette histoire, je ne la raconte qu'à des juives accessibles à l'humour: Aucune ne réagit autrement qu'en haussant les épaules! Il est vrai qu'il leur arrive de trouver la forme de mon nez quelque peu suspecte, celle que j'appelle dérisoirement, mais non sans tendresse, à la Goldstein qui me fit prendre pour un Arabe à Jérusalem-Est!

J'ai horreur des histoires drôles, mais courtes, dont tout bon citoyen français doit avoir au moins un exemplaire à placer lors des noces et banquets pour ne pas avoir l'air de sortir de la crypte de Sainte-Radegonde. Je n'en ai pas de personnelles dans ma besace et les seules séquences qui me fassent rire appartiennent à Raymond Devos, que je ne saurais massacrer en les répétant sans talent, - de toutes les façons, elles sont trop longues pour ce type d'auditoire! Enfant, je me bouchais les oreilles, quand j'entendais le grand

gaudrioleur de l'époque, Roger Nicolas, croasser ses «*écoute-écoute!*». Comme me le dit très pertinemment mon amie Hélène: «*Les femmes ont dû drôlement s'emmerder avec toi!*». Oui, sans aucun doute, mais on ne peut pas tout avoir, notamment l'art d'en raconter des *viagrasses* de derrière les soues. S'il n'y avait qu'en France que la plaisanterie m'irrite, ce ne serait rien d'autre qu'une singularité hexagonale parmi tant d'autres, mais à l'étranger, - et ce, bien avant que Reagan n'en eût formalisé l'usage dans les réunions du G5! - il faut sa cartouche de *jokes* si on ne veut pas passer pour un plouc de *tête-d'œuf*. Lorsque je ne parviens pas à créer les miennes propres, j'emprunte donc celle qu'utilise Maurice Tubiana esquivant une réponse par oui ou par non à la question qui tue. Que dit-il de sa voix douce, mesurée et juste légèrement vibratile, en excellent français comme en parfait oxonian? «*A lady who says no, means may-be... A lady who says may-be, aims to say yes... A lady who says yes is not a lady.*» L'interrogateur n'a pas à douter de la réponse à sa question devant un tel QCM.

«*Moreau est insubmersible* », dira de moi un de mes plus chers Mazarins, le très retors et cultivé ami Henri Nahum, un sacré gaillard de radiologue de Beaujon, couramment évoqué dans cet ouvrage. Voire! Une légende courait dans ma famille paternelle. Mon père la raconta à ses jeunes enfants, je suppose pour nous fortifier. Plus tard, un Mayennais me narrera une histoire similaire, de ce fait moins improbable. Notre arrière-grand-père, le Médecin Général Edouard Mathieu, qui fut le chef de l'hôpital militaire du Val de Grâce à la fin du XIXe siècle, avait fait de brillantes campagnes dans les régiments de zouaves pontificaux comme lors de la conquête de la Tunisie. Il y gagna la baraka pour lui et ses descendants jusqu'à la septième génération... et le droit pour iceux de s'abstenir de jeûner le vendredi voire de manger de la viande de porc. J'ai toujours été très fier de mes ancêtres militaires. Ainsi, le Baron Tharreau fut-il un des héros obscurs de la désastreuse campagne de Russie durant laquelle il mourut à la bataille de la Moskova, mais gagna de voir son nom immortalisé sur l'un des piliers de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il y eut aussi le Baron Mathieu de Mauvière, le précepteur du comte Léon, fils bâtard de Napoléon Ier, qui acquit le château de Cyrano de Bergerac dans la vallée de Chevreuse. Je descends en ligne directe de parents qui ne reculèrent pas devant le péril guerrier ; il n'y eut jamais de planqués dans ma famille directe ; les légions d'honneur ne furent gagnées que sur les champs de bataille; mon père était très fier de sa croix de guerre 39-45. J'ai mis un point d'honneur à refuser la réforme pour raison de santé, lors de mon service militaire, pourtant facile à obtenir dès lors qu'il n'y avait plus de guerre d'Algérie et qu'on savait comment monter un dossier. Il est vrai que je me suis toujours senti invulnérable face aux risques guerriers. Mes parents ne s'étaient pas opposés à ma décision de partir dans le bled algérien, quand j'eus vingt ans en 1958. Je pris conscience de ma vanité, lors de ma dernière descente en camion du piton d'El-Aneb vers Duperré, avec à chaque virage le risque de déraper dans le ravin.

L'on ne retrouve pas cette sécurité dans ma belle-famille qui perdit le gadz'art GEORGES GUILLAUME au début de la guerre de 14. Mon fils opta pour la non-violence, non sans avoir passé par erreur une semaine dans une garnison du corps franco-allemand. Je ne saurais le lui reprocher, mais je regrette qu'il n'ait pas reçu d'élémentaires règles d'éducation militaire. Toutefois et pour être objectif, le médecin est protégé par la Convention de Genève qui lui interdit de porter et de se servir d'armes offensives, ce moyennant quoi la croix rouge inscrite dans un cercle blanc le protège de l'agression armée. La première chose qu'apprend le jeune médecin du contingent, lors de son incorporation, est de totalement oublier ce couteau suisse de la protection symbolique, qui peut servir de cible en cas de guerre subversive comme le fut celle d'Algérie et, paraît-il aussi, lors des guerres

en lignes. Mon père renonça vite à promener sa 11 légère à gazogène au toit orné d'une grosse croix rouge sur les routes desservant sa clientèle, quand elle ne servait qu'à exciter les pilotes de Spitfires dans un ciel déserté par la Luftwaffe. Il la remplaça par l'Oncle André, son frère installé sur le fixe-au-toit avec des jumelles détectrices du danger à éviter par un plongeon le plus direct possible dans le fossé. Il n'est pas inutile non plus de rapporter le danger couru par mon fils, tondu incorpo en Allemagne avant d'être renvoyé dare-dare au Muséum National d'Histoire Naturelle, d'être pris pour un skin-head à la descente du train à la Gare de l'Est; ce qui nous valut l'étonnement de le voir arriver avec une casquette de baseballer, jusqu'à présent absente de son look étudiantin, peu porté à l'exhibition de signes d'admiration pour l'American way of life, hormis les jeans.

I-3

DE LA MORT LENTE ANNONCÉE

« *Mourir, oui! mais de mort lente...* », comme le souhaitait Brassens et qui attend l'immense majorité des humains, pose le problème de l'évolution gériatrique de l'homme, comme l'évoquait un de Gaulle désabusé avec son « *la vieillesse est un naufrage* ».

DE MES ANCÊTRES MOREAU-MATHIEU ET CHABIRON-TESSON

Que d'admiration pour le beau vieillard rasé de frais, sentant bon la lavande, tiré à quatre épingles, coulant encore des regards polissons en direction des jeunesses en fleur. Je ne me lasse pas de contempler le portrait signé Harcourt de mon grand-père ANDRÉ MOREAU, l'archétype du MALIK de la première génération des Beurs, celle du caravansérail qu'arrêta Charles Martel en la fixant dans le Poitou, berceau de ma famille paternelle. Médecin généraliste au Perreux-sur-Marne, nul ne le vit jamais malade, bien qu'il eût passé les quatre années de la guerre 14-18 dans les tranchées de l'Est ; il mourût subitement d'une rupture d'anévrisme aortique en se levant un matin pour visiter un malade. Il aurait peut-être dû tenir sa vraie place dans le chapitre précédent mais il trépassa à l'âge respectable de soixante-seize ans passés, fleurant toujours bon OR de Coty,

Officiellement, je suis goy, mais ça ne me dérangerait pas d'apprendre que ma généalogie virtuelle fasse plonger peu ou prou mes lointains ancêtres dans la marmite de la race élue qui n'a pas manqué d'accompagner la troupe arabo-berbère du Sultan Abd-er-Rhaman et sa smala mise à sac, en 732, entre Tours et Poitiers. J'imagine avec le plus grand ravissement une histoire tragi-comique faisant entrer en scène un quatuor insécable constitué de la magiquement belle Mélusine Marceau aux cheveux d'or, entreprise par le beau chevalier Omar Sharif, résistant aux charmes de la voluptueuse Elizabeth Taylor, finalement séduite et engrossée par le vigoureux gonfalon Victor Mature-rhin-Moreau. Après moult chevauchées fantastiques dans le royaume des Francs, leurs progénitures respectives, indemnes de toute consanguinité gênante pour la suite de l'histoire, se retrouveraient aux côtés de Charlemagne, les uns avec Roland, les autres avec Olivier... Et ce serait ainsi que Maro ben Moar ben Omar épouserait la belle Maurik-Aude, procréant derechef un fils adoubé par Pépin le Bref à Soissons chevalier de Maromauriko, patronyme qui, par promotions et allitérations successives, deviendrait Connétable de Matamoreau lors de la Troisième Croisade, vidame de Morebeaumannoir sous les Plantagenêts et, tout simplement, Morovache, sous la Terreur et, un siècle plus tard, Yann Morovac'h, fuyant dans le dernier bateau quittant l'Ile de Sein pour Londres, évitant ainsi de se transformer en Herr Doktor Johann-Fritz von Moreau sous l'Occupation. Aujourd'hui, roi ne puis, duc ne daigne, Moreau suis, telle est ma devise d'aristocrate du peuple.

De même, suis-je fasciné par mes ancêtres du Marais vendéen, les CHABIRON plus que les TESSON dont je ne sais encore aujourd'hui pratiquement rien, mais desquels, ma mère me le serinait, je serais un archétype achevé, ne serait-ce que par ma composante caractérielle, péremptoire dans le jugement, hostile au compromis douteux, sec dans l'expression, voltairien dans son aversion des jésuites. Devant le grand-père Chabiron, que

ma mémoire n'a vu qu'une seule fois avant sa mort pendant la guerre, et dont le portrait me rappelle le duc de Windsor, comment ne pas évoquer les viols par les paillards et sou-lographes enfants d'Albion, venus au secours des Chouans ou, plus souvent, pour piller la richesse agricole ensoleillée du sud du Pays Nantais? L'amour des arbres qui m'habite depuis l'enfance vient de lui, l'industriel forestier ruiné par la triple association du poker, d'un demi-cheval de course et des femmes vénales qu'il aimait fessues. Jamais, ma grand-mère née Tesson, qui, elle, relevait davantage de la trace des assauts mercantiles des pêcheurs contrebandiers ibères, n'en dit le moindre mal. Tous deux étaient si jeunes quand ils se trouvèrent mariés, elle à quinze ans et trois mois - ce que conteste ma cousine Michelle -, lui à peine plus âgé. Elle survécut longtemps à son mari, photographe géniale, experte nationale des chiens saint-bernard, et fan d'Anatole France, de Colette et de Daphnée du Maurier, toujours dans la dèche, élevant des poulets et des chèvres, obèse et fataliste, monarchiste adepte du culte marial convertie au marxisme-léninisme, seulement bloquée par une coxarthrose bilatérale invalidante qu'il n'était pas question d'opérer à l'époque. La fragilité des revêtements histologiquement malpighiens, la peau comme les muqueuses des émonctoires, expose les Chabiron aux cancers de la vessie, du poumon ou de la gorge.

A PROPOS D'UNE HÉMOPTYSIE (HIVER 1998-1999)

Devrai-je voir dans le développement à quarante-deux ans d'un épithélioma basocellulaire apigmentaire, découvert en 1980 par le coiffeur du Hong Kong Hotel en rasant la rouflaquette de ma joue droite, l'avant-goût du futur cancer du fumeur invétéré que j'ai été jusqu'à cinquante-trois ans, après trois tentatives d'arrêt infructueuses? Au contraire, m'a-t'il immunisé puisque j'y ai jusqu'à maintenant échappé? La question fut posée, fin novembre 1998, quand je me pris à cracher du sang pur dans un hôtel de Chicago. La radiographie du thorax était apparemment normale, mais mes crachats étaient encore sanglants quand, à mon retour à Paris, on me fit une fibroscopie bronchique, dans le service de pneumologie de l'hôpital Foch, à Suresnes. Dire que j'étais euphorique à l'idée d'honorer ce rendez-vous serait exagéré, je ne connaissais que trop bien quels détestables diagnostics je pouvais redouter. Radiologue, je n'ai jamais pu franchir un larynx avec le bronchoscope rigide de l'époque de mon internat; la bronchographie lipiodolée qui devait s'ensuivre est le seul examen radiologique que je n'ai jamais pu réussir par moi-même. Le miracle de la miniaturisation des sondes souples et des systèmes de fibres optiques a transformé la fibroscopie en examen réalisable en ambulatoire, sans douleur, sous anesthésie locale par déglutition de xylocaïne, avec de meilleurs résultats diagnostiques. À ma grande surprise, je ne sentis pratiquement rien durant toute la procédure, exécutée en cinq minutes par un as. Le pneumologue authentifia l'origine de l'hémorragie sourdant par l'orifice de la bronche basale gauche ; il ne voyait pas de tumeur jusqu'aux infranchissables bronchioles ; les prélèvements cytologiques du liquide de lavage broncho-alvéolaire ne contenaient pas de cellules cancéreuses. L'origine infectieuse était probable, vu le climat du Michigan, son paradoxal été indien, la saturation en miasmes de l'air conditionné, et le brassage de populations cosmopolites dans le McCormick Center où se tiennent les gigantesques congrès de la Radiological Society of North America. Je ne savais pas encore que j'entraais dans un cycle infernal d'infections diverses, sinusites, bronchites, otites, panaris, qui me conduiront à poser moi-même le diagnostic de diabète sucré de type 2.

Ah! Polnareff, pourquoi vins-tu dix ans trop tard? Et vous, Victor Mature, pourquoi tant de biscottos hâlés et huilés, quand j'étais un séraphin acnéique? Et vous, Spartaculyse-Kirk Douglas, pourquoi nous avoir caché que vous étiez aussi un petit bon-

homme haut comme trois pommes, comme John Wayne, Eddy Constantine et Bernard Kouchner, d'ailleurs?

Gringalet à vingt ans, au point de ne pas peser plus de cinquante-deux kilos de squelette et de peau à la veille de mon mariage pour une taille invariable depuis, toisant à cent soixante-dix-sept centimètres et demi, une métamorphose ébahissante m'affecta, dès lors que je compris, avec l'aide admirable de mon très cher Roger Lévy, que mes parents ne survivraient pas plus d'une dizaine de mois à la découverte asynchrone de leurs cancers généralisés. En février 1978, je partis quinze jours au Club Méditerranée de la Réunion pour me remettre du choc affectif prolongé que m'imposait la prise en charge de ces cancers incurables. L'excellent neurochirurgien de la Fondation Rothschild qui enleva en mon absence la tumeur du cerveau qui avait rendu ma mère aphasique, fit à ma femme des commentaires désobligeants sur ma fuite dans le stupre, à un moment où nous étions tous les deux très vulnérables et désarmés devant l'intensité et la gravité de l'état de mon père. Celui-ci était alors obsédé par l'accouchement simultané du premier enfant de sa dernière fille et par sa propre et vaine lutte contre son mal personnel, culpabilisé qu'il était en outre de ne pas avoir su diagnostiquer lui-même le cancer de sa femme.

Collègues, avant de juger les familles de vos malades selon vos héritages culturels propres, même et surtout s'ils remontent jusqu'à Salomon, tournez sept fois la langue dans votre bouche, comme le recommandait le sage de l'Antiquité... et abstenez vous!

MOI, MON COLON... (1980 - 2000)

En juillet 1956, Abel Pellé m'avait enlevé l'appendice à froid dans sa clinique de la Sagesse de Rennes, deux ans avant que je ne parte en Algérie. Dans les mois qui avaient précédé mon séjour à San Diego en 1980, j'avais développé un tableau d'appendicite à gauche. Mon collègue Jourde, grand spécialiste du lavement baryté, m'avait annoncé avec de l'excitation dans la voix - *il n'avait jamais vu ça et pourtant, Dieu sait qu'il en avait vues, des maladies intestinales!* – que tout mon colon était boursoufflé par de monstrueux diverticules dont l'un s'était infecté puis perforé, conséquence probable des fantastiques pressions intra-abdominales engendrées par le tir à l'arc chez un homme sans forte sangle musculaire abdominale et trop gros mangeur de sandwiches. J'avais eu droit auparavant à une urographie intraveineuse, là où j'exerçais à Necker, et je m'étais fait un point d'honneur à la faire exécuter selon le même protocole qui était appliqué aux clients réguliers et jugé trop lourd par les béotiens de la radiologie d'alors.

Je sus tout de ce que l'on peut ressentir au cours de deux des examens les plus barbares de l'imagerie abdominale de base: ponction veineuse, bouffées de chaleur, compression des uretères par un ballon gonflé, dépucelage sodomique par une canule rectale bien plus grosse qu'un thermomètre à mercure, insufflation gazeuse du colon, pudeur offensée par l'exhibition de mes attributs masculins lors d'une miction ou d'une fuite de caca incoercible sur la table d'examen... Tout cela est peu ou pas douloureux, parfaitement tolérable aussi bien pour le corps que pour l'esprit, dès lors qu'on est dans les mains d'opérateurs compétents et bien éduqués, qu'ils soient hommes ou femmes, et que les protagonistes sont conscients de l'importance de l'enjeu pour le diagnostic et le traitement de maladies qui ne reposent que sur le seul résultat d'un examen effectué dans les règles. La soi-disante pusillanimité des malades, jugés trop douillets voire hystériques, reflète trop souvent celle du médecin lui-même, surtout quand elle affecte un praticien partisan du moindre effort, attitude cultivée du temps révolu des

bancs désertés de la Faculté et totalement périmée aujourd'hui, je vous l'affirme sans aucune ironie.

À cette époque, la guérison fut obtenue par un simple traitement antibiotique et antifongique énergique et prolongé. J'oubliai l'épée de Damoclès de la perforation d'un autre diverticule surinfecté. Je ne perdais rien pour attendre, mais je gagnai deux décennies, alors au-delà du précieux.

La rentrée 1996 s'annonçait plus que tempétueuse. J'étais, entre autres responsabilités majeures, le Président controversé de la Société Française pour l'application des ultrasons à la médecine et à la biologie et il fallait préparer le congrès SFAUMB'97 que je présidais avec un gynécologue-obstétricien de Nantes, Georges Boog. J'avais eu le matin une âpre discussion avec le staff de la société organisatrice Socfi, dont le siège était situé sur la Rive Droite, dans le centre de Paris. Je décidai de rejoindre Necker à pied pour me détendre et réfléchir aux autres business, non moins cafres, de la journée. Au milieu de la traversée du jardin des Halles, je ressentis douloureusement un bref POC dans mon flanc gauche. Je n'y pris pas garde et continuai ma route avec toutefois un fond sensible qui s'accrut dans la journée. Le soir, je me sentais vaseux, mais pas tellement plus que d'habitude. La gêne devint excessive le lendemain et je rentrai prématurément chez moi, anorexique et frissonnant par moments. Au milieu du dîner, je n'y tenais plus; la position assise était intolérable, j'avais le teint terreux et commençais à ressentir cette angoisse spéciale qu'ont les humains quand ils sont atteints d'une affection aiguë organique exigeant le recours au médecin de toute urgence, quelles que soient leurs occupations. Je redescendis en voiture dans mon service et, sur les clichés radiologiques d'abdomen sans préparation, le diagnostic de syndrome intestinal subocclusif était évident. L'échographie n'était pas concluante. Le diagnostic précis de PERFORATION DIVERTICULAIRE SOUS-PÉRITONÉALE DU COLON GAUCHE, évoqué le lendemain par Pierre Dupuy consulté téléphoniquement, fut affirmé sur la foi d'un scanner abdomino-pelvien réalisé à l'hôpital Rothschild chez mon ami Valette; pour des raisons de confidentialité, je n'aurais pas aimé que l'on découvrit, dans mon propre service, que j'étais porteur d'un cancer du côlon, par exemple. Mon collègue et ami Rolland Parc, éminent chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine, ne voulut pas se risquer à m'opérer en urgence. La chirurgie du colon gauche est par elle-même difficile et dangereuse, le risque de péritonite plastique aurait été trop grand en période d'infection évolutive incontrôlée. Je me trouvai donc au repos chez moi, la vessie de glace appliquée sur le ventre et soumis à une antibiochimiothérapie de cheval. L'amélioration fut rapide et l'indication de la colectomie gauche, posée à froid, devint indiscutable quelques semaines plus tard.

LA PRÉPARATION COLIQUE avant la chirurgie d'exérèse est la condition essentielle du succès opératoire, quelle que soit la virtuosité de l'opérateur. Il faut laver le colon en le vidant par le bas et par le haut avec des purgations orales et des lavements évacuateurs, dont on imagine mal la drasticalité avant d'y être passé plusieurs fois pendant plusieurs jours. Je cumulais, en cet automne, de nombreuses responsabilités à remplir dans ce court intervalle de temps: le conseil du congrès européen d'ultrasonographie de Budapest (EFSUMB'96) et la présidence du programme de radiologie uro-génitale du Congrès Européen de Radiologie (ECR'97) biennal de Vienne, en Autriche. Je me rendis en Hongrie sur la pointe des pieds et rentrai sans encombre, en ayant évité de succomber - ah! la goulash, le paprika et le tokay - aux innombrables séductions de sa capitale; dans mes bagages, précieusement enveloppée dans des épaisseurs de coton, je protégeais une précieuse poterie, offerte par les Hongrois en hommage rendu à mes services, spécialement tournée pour moi par un

artiste réputé; elle figure un pélican, oiseau réputé pour manger tout et n'importe quoi où qu'il aille. *Vizontlataschra Magyargzabon!* L'autre responsabilité impliquait que je statue comme expert à voix prépondérante sur la valeur de plusieurs centaines de résumés proposés en langue anglaise, à la communication orale ou affichée par poster. Il fallait en éliminer les deux-tiers. C'est un travail de haute moralité, aussi fastidieux qu'épuisant. Je me fis rappeler à l'ordre au moins trois fois à blanc par la dévouée et rigide Mrs Cermak, la lointaine secrétaire du congrès dans son bureau viennois, avant d'envoyer le résultat définitif par télécopie. On attendait plus que moi pour lancer les rotatives. J'étais d'autant plus en retard que cette sélection tombait en même temps que la phase ultime de la préparation colique pré-opératoire, ce que la secrétaire ne voulut pas prendre en considération, faute d'une description crue et en anglais des affres que je subissais. Je tentai d'obtenir quelques jours de grâce, mais je devais être hospitalisé le lendemain et Dieu seul savait quand je pourrais retrouver tous mes moyens. La négociation téléphonique interminable, hachée par les coliques irrépressibles et des inondations du tapis, il est vrai par du liquide maintenant parfaitement clair, me rappelait mes lectures d'enfance et le supplice chinois du tonneau branché sur l'anus.

Le chirurgien Rolland Parc obéit aux méthodes modernes d'approche éclairée du malade pour l'exposé des risques et des ratios de succès et d'échecs de l'intervention, facteur essentiel de la prévention des recours à des procédures de réparation du préjudice des dommages corporels devant la justice en cas de complications litigieuses. Je voulus l'interrompre, tant je croyais tout connaître du sujet et lui témoignais une confiance absolue. Il me pria, recto tono mais fermement, de le laisser achever son speech. Il me prévint que les suites opératoires seraient marquées par des douleurs intenses et prolongées, si intolérables qu'elles justifieraient une morphinothérapie continue par perfusion veineuse lente. La philosophie anglaise de l'inutilité de la douleur physique avait débarqué à Paris sans que j'y adhère nécessairement. Je la refusai énergiquement, tant j'étais hostile à toute forme d'opiacés, ne serait-ce que pour échapper à l'assuétude. Il s'inclina pour la forme, mais ne se sentait pas tenu de respecter mes volontés, imprudentes de par mon ignorance de l'atrocité de la douleur post-opératoire ; je comptais bien la contrôler par ma seule volonté et ma capacité habituelle de souffrir en silence. Opéré sous anesthésie générale, je n'ai gardé aucun souvenir de l'intervention, mais pas une seconde je ne doutai de la qualité de la réalisation technique de la COLECTOMIE qui respectait mon rectum et n'avait pas justifié de cæcostomie de décharge à droite. J'avais des tuyaux qui sortaient de partout vers des bouches et des flacons de toutes sortes. Une perfusion de sérum coulait dans une grosse veine du bras à travers d'un cathéter à demeure solidement fixé. Réveillé, je ne souffrais pas: j'étais encore sous l'influence des anesthésiques. Rapidement la sensibilité revint, bientôt atrocement douloureuse, rebelle à toute velléité de résistance par le seul recours au stoïcisme le plus spartiate. Je demandai la morphine à laquelle je recourus pendant plusieurs jours. Aujourd'hui, je n'ai pas gardé de souvenir précis du bien-être qui m'envahit tout le temps de cette perfusion, dont j'adaptais le débit à la demande. Cet oubli est normal, car la douleur physique vaincue ne s'archive pas dans la mémoire sensorielle, contrairement à la douleur morale ; jamais depuis lors, je n'ai éprouvé la moindre envie de me shooter en douce.

Je me souviens avoir lu l'histoire de la fin d'un patron de l'Hôtel-Dieu de la Belle Époque agonisant dans la douleur, l'algidité disait-on alors. Désignant de la main la table de nuit où s'accumulaient fioles, flacons et boîtiers à pilules, il exhala la plainte à laquelle je suis tout à fait prêt à souscrire dans les mêmes conditions: « Enlevez-moi tout ça et laissez-moi la morphine ». De même, dans sa très belle autobiographie, Jean

Marais raconte sobrement sa requête émouvante, à l'adresse du médecin appelé au chevet de Jean Cocteau, de ne pas faire replonger son amant dans un monde parallèle dont il avait eu tant de difficulté à le désintoxiquer. Les opiacés furent les carburants des artistes sulfureux des années montparnos chez Gertrude Stein et bien d'autres à sa suite. Et de m'identifier au romantique Daniel Gélin, qui fit plus qu'y tâter dans sa jeunesse, et exorcisa son passé en jouant le rôle d'un jeune chef d'orchestre accro réhabilité par l'amour sur fond de Pointe du Raz et de mer déchaînée.

J'aurais pu laisser ma peau dans cette aventure intestinale, et ce d'autant plus que je sortis, au dixième jour, sitôt le petit-déjeuner pris, pour me ruer en taxi à la première réunion pluridisciplinaire plénière des experts en ultrasonographie. La SFAUMB l'avait réclamée à cors et à cris au Président du Conseil National de l'Ordre des Médecins, le chirurgien pédiatre de Tours, Bernard Glorion. Le quatuor moteur que je conduisais avec Hélène le Guern, Roger Bessis et Michel Claudon, jouissait de la sympathie de celui qui avait vécu pendant des décennies au côté de Thérèse Planiol, pionnière de la technique, et de son très brillant élève Léandre Pourcelot, l'as du doppler appliqué à l'astronautique. Glorion avait sur les bras un dossier extrêmement épineux, mettant en cause aussi bien la qualité que la lucrativité de l'exercice de nombreux médecins de toutes disciplines, que le développement de toute une industrie dont la France n'était pas absente, que l'éthique de la procréation assistée et de la manipulation génétique appliquée à la femme en période génitale active. Il avait aussi beaucoup de méfiance vis-à-vis de cette cohorte de turlupins, tous désireux de voir fleurir l'ultrason médical, mais pratiquement tous divisés sur les modalités de sa pratique. Il se méfiait notamment de moi, dont la compétence acquise sur le terrain n'était contestée par personne, mais qui étais connu pour être incontrôlable au plan corporatiste, caractériel dans la forme, provocateur pour que le fond ne soit pas obéré par la langue de bois, volontiers employée par le très compassé et réactionnaire Conseil National de l'Ordre. Fort heureusement, la Brestoïse Hélène le Guern était parvenue à se faire élire à son Bureau national. Elle apportait sa fougue de pionnière de l'échographie fœtale tempérée par sa personnalité battante de fille du Poër tempérée conviviale de Douarnenaise par sa mère, décrite par Thérèse Planiol dans le livre qu'elle a consacré aux femmes françaises médecins en exercice dans les années 90. La réunion eut lieu dans un climat que l'on pourrait décrire comme franche et cordiale ; elle ne déboucha sur aucune conclusion pratique, mais un tabou était tombé ce jour-là. L'avenir était ouvert pour la mise au point et l'adoption consensuelles de solutions que les audaces des fœtologistes australiens et italiens accéléreront peu de temps après. Naîtront également plus tard un Diplôme Inter-Universitaire d'Ultrasonographie Médicale pluridisciplinaire et l'absorption du journal d'ultrasons dans le Journal de Radiologie.

J'atteindrai le sommet de l'IMPRUDENCE HÉROÏQUE en allant participer activement, cinq semaines après l'opération, la cicatrice abdominale de dentellière encore imparfaitement soudée, à la réunion du Conseil Exécutif de l'International Society of Radiology. L'usage s'était institué de se retrouver tous les ans, fin novembre à Chicago, pendant le « RSNA ». Il en allait de ma position de Trésorier voire de mon mandat d'administrateur, contestée sans élégance par des jaloux qui n'en tireront ni gloire, ni avantage. J'obtins sans coup férir le soutien de tous les administrateurs, stupéfaits que l'on puisse à ce point me manquer de respect et peu désireux de se priver d'un homme d'expérience qui, depuis son retour aux affaires, avait fait faire à l'ISR un parcours sans faute. Je pus rester en place et continuer de faire ma politique financière internationale qui, après avoir été efficace en République Populaire de Chine, se dirigera vers l'Inde, l'Amérique Latine, et plus tard l'Afrique.

Oui, j'aurais pu mourir d'une COMPLICATION POST-OPÉRATOIRE grave, infection, thrombo-embolie, récurrence de perforation, par exemple. Comme aurait pu mourir le professeur de radiologie JACQUES CHALUT, lors du dîner de patrons de l'hôpital Saint-Antoine, il y a une trentaine d'années. L'homme était pittoresque, puissant grâce à ses connexions avec la résistance gaulliste et son amitié avec le roi du Maroc Hassan II, distingué comme un gentleman du Palais Brongnard débarquant à la City de Londres. Il avait une spécialité ludique qu'il exerçait lors d'événements festifs et qu'on l'invita à reproduire lors de ce dîner. On s'étonnera sans doute qu'un patron se produise comme cracheur de feu. Le résultat fut dramatique: il fit une fausse route et ingurgita du pétrole brûlant dans le tube digestif, à l'origine des brûlures très graves et d'une perforation du colon. Grâce à la virtuosité de l'équipe chirurgicale du professeur Jean Loygue, il en réchappa de justesse. Un jour que nous échangeons quelques propos sur nos expériences respectives, il me confia que, pendant des jours, il n'avait pas quitté des yeux le cathéter qui le nourrissait artificiellement en continu par sonde gastrointestinale. Le bruit de la pompe électrique à injection lui était plus doux que la musique de Bach. La technique du drip-feeding venait à elle seule lui matérialiser la vie.

DES NEUROPATHIES SENSITIVO-MOTRICES

On peut mourir de maladie neurologique rapidement évolutive, comme la MYÉLOPATHIE qui emporta, quadriplégique, mon compagnon de service militaire, le professeur JEAN-PIERRE MONNIER, chef du service de radiologie de Saint-Antoine à la retraite de Jacques Chalut, position prestigieuse qu'il ne tiendra que durant quelques brèves années. Ce gaillard-là était taillé pour mener sur la Rive Droite le même projet que celui que je préparais sur la Rive Gauche. Notre entente était parfaite au sein de la Commission de Pédagogie du Collège des Enseignants en Radiologie de France, où nous devions concocter l'évolution de l'imagerie vers la réforme dite de l'internat qualifiant. Je le quittai à la fin de l'été 1980 pour San Diego, il était en excellente forme apparente. Trois mois plus tard, je revins à Paris pour apprendre qu'il était atteint d'une paralysie progressive qui devait l'emporter en moins de deux ans. Toute la stratégie que j'avais mûrie pendant mon séjour américain devrait être drastiquement revue du fait de ce deuil imprévu. J'avais surtout perdu un grand ami. GUY PALLARDY recruta sa veuve, fille d'un patron de chirurgie pédiatrique, GABRIEL LAURENCE, sur le poste de secrétaire du CES de radiologie qu'elle honora de sa compétence et son dévouement. Cet excellent homme, humble et discret, décéda d'un accident vasculaire cérébral en novembre dernier, lui aussi presque sans prévenir; ses vrais amis se retrouvèrent avec émotion à son enterrement à la chapelle Saint-Louis du Val de Grâce avec l'impression d'avoir perdu l'un des radiologues français les plus marquants de la deuxième moitié du siècle.

Durant l'hiver 2001, je me mis à voir double ; je développais une PARALYSIE D'UN NERF MOTEUR DE L'ŒIL GAUCHE dont le diagnostic et la thérapeutique errèrent pendant longtemps. Je ne pouvais plus conduire ma voiture, ni travailler sur mon ordinateur. Ma paupière supérieure tombait et ma pupille était plus large au moment des épisodes de poussée. À la fin d'un doppler transcrânien avéré normal, Olivier Boespflug m'avait donné le nom de son correspondant ophtalmologiste habituel. C'était un ami du lycée d'Angers miraculeusement retrouvé. Je serai son dernier client avant sa retraite. Il m'orienta vers un as de l'orthoptique pour la faire compenser par des verres de lunette multiprismes spécialement taillés. La cause de cette neuropathie resta mystérieuse. L'imagerie résonance magnétique du cerveau fut rassurante et l'évolution se fit vers le retour progressif à la normale.

INSTITUT DE RADIUM. Paris 1925
LABORATOIRE CURIE. 1, RUE PIERRE-CURIE, PARIS (5^e).
CERTIFICAT. HÔPITAL NECKER
DOSAGE DE RADIUM PAR LE RAYONNEMENT γ .

NATURE ET PROVENANCE DE L'APPAREIL.
Appareil à sel de Radium solide
Cule de Baryum hydraté N° N-1
Diamètre 32
Date 4, 9, 65
apporté par Hôpital Necker le 5 août 1925
et rendu Hôpital Necker le 11 août 1925

CONDITIONS DE MESURES.
Le rayonnement γ de l'appareil est comparé au rayonnement γ de l'Étalon du Laboratoire.
Si l'appareil n'a pas atteint son rayonnement limite, celui-ci est déduit des mesures par le calcul.
L'appareil qui fait l'objet de ce Certificat n'a pas atteint son rayonnement limite.

RÉSULTAT DES MESURES.
Le rayonnement γ limite émis à l'extérieur de l'appareil est équivalent à celui de 14,87 Milligrammes de radium élément.

QUANTITÉ DE RADIUM CONTENUE DANS L'APPAREIL.
Cette quantité est évaluée en tenant compte de l'absorption du rayonnement γ par la paroi de l'appareil, conformément à l'épaisseur de celle-ci et à son coefficient d'absorption.
L'épaisseur indiquée par Hôpital Necker est 0,52
La correction qui en résulte est évaluée à 6% du rayonnement γ qui émane de la substance.
La quantité de radium contenue dans l'appareil est donc :

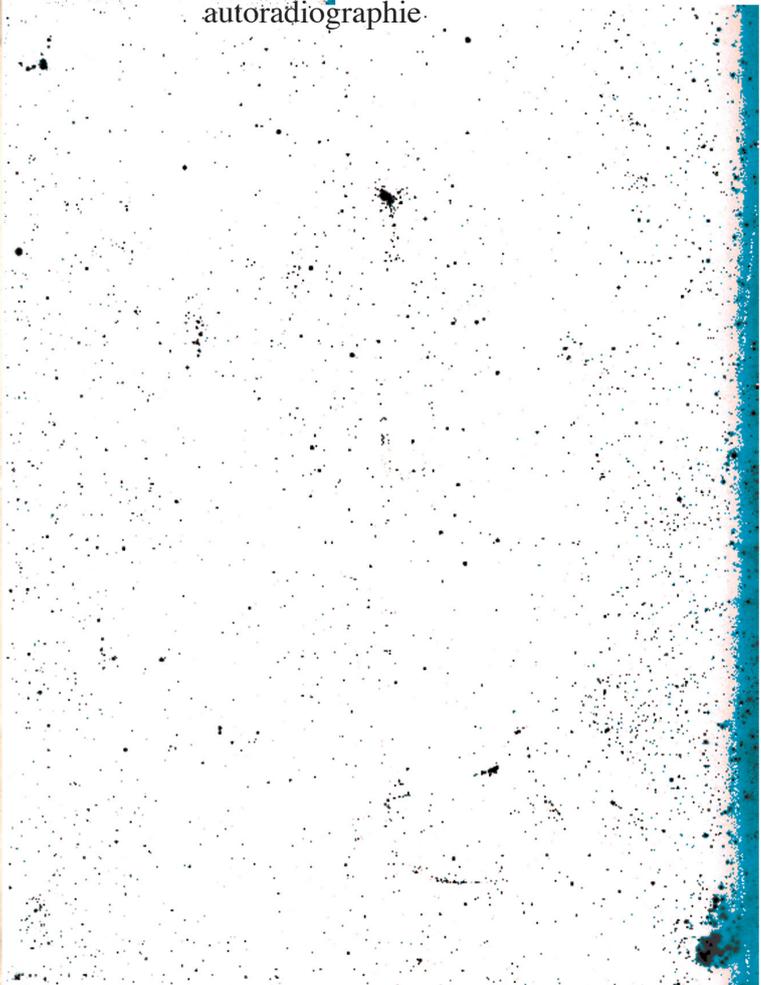
MILLIGRAMMES DE RADIUM ÉLÉMENT 2,60
Dose milligrammes, sel contenu

Milligrammes de Bromure de Radium hydraté $RaBr_2 \cdot 2H_2O$ 21,50
Dose milligrammes, équivalent entière

à la condition que la matière employée ne contienne pas d'autres substances radioactives que le radium et ses dérivés.
La précision des mesures est suffisante pour que l'erreur ne puisse atteindre 1%
Ce Certificat est unique et doit accompagner l'appareil pour lequel il a été délivré.

Le Directeur du Laboratoire,
M. Curie

autoradiographie



RÉUNION DES OFFICIERS DE L'
INTERNATIONAL SOCIETY OF RADIOLOGY -
CHÂTEAU DE ST-SENOCH - 37 VARENNES - AOÛT 1986



JEAN-FRANÇOIS MOREAU
MME TUBIANA MME FUCHS

WALTER FUCHS †
PR THÉRÈSE PLANIOL

MAURICE TUBIANA

Il s'était écoulé une période durant laquelle je pouvais légitimement craindre, entre autres, le début d'une sclérose en plaque atypique ou d'une myélopathie, comme celle qui tua l'Oncle André-Jacques en une année. Rappelons qu'à cette époque, je sortais à peine du choc des hémoptysies de Chicago et que le spectre d'un cancer métastatique d'origine broncho-pulmonaire s'agitait légitimement devant ma vue basse et, qui plus est, je me savais diabétique depuis peu.

Ces associations, que nous appelons morbides, consistent un ensemble pathologique complexe qui justifie le recours à ce type de médecins dénommés «internistes», parce qu'ils sont capables de faire la synthèse des interactions diagnostiques et thérapeutiques qu'un spécialiste d'organe est impuissant à réaliser à lui seul, faute de pouvoir à la fois creuser sa compétence en profondeur et s'étendre à foison sur des champs multiples en expansions permanentes. La médecine interne avec ses prestigieux consultants était considéré au siècle dernier comme le sommet de l'art de soigner et de guérir; l'école de Fred Siguier à Cochin, avec ses élèves supersavants Claude Bétourné et Pierre Godeau, reste ma référence. Aujourd'hui, l'extension de l'art médical vers la science est tellement vaste et profonde que le médecin interniste est souvent un être virtuel vers lequel convergent en nombre indéfini des compétences complémentaires les unes des autres. Bonne chance aux médecins généralistes référents - de mon temps, on disait de famille -, qui accepteront de remplir ce rôle selon Philippe Douste-Blazy.

DU DIABÈTE SUCRÉ

Auparavant, était survenu, en effet, ce voyage professionnel complexe de 1998 qui se déroula dans de mauvaises conditions dès le départ pour les Bermudes: début de rhinopharyngite à Paris, avatar de vol différé et de correspondance ratée à Londres vecteur d'une bronchite aiguë, séjour raccourci à moins de deux jours aux Bermudes pour présenter le vendredi matin une communication à la dernière session du congrès de la Society of Uroradiology, fort heureusement présidée par un collègue de Seattle, syndrome fébrile grippal sur le vol de nuit pour Seattle via Newark, apparition d'une douleur sourde dans l'oreille gauche... Seattle est une métropole en expansion du Washington State, siège des usines Boeing alors en pleine crise, mais aussi porte d'entrée d'une nouvelle et prospère Silicon Valley où Bothell supplante Palo Alto. J'y arrivai en mauvais état le samedi midi, m'installai au Sheraton où j'appris que je n'avais pas le droit de me prescrire les antibiotiques indispensables. J'eus la chance de pouvoir joindre par téléphone le Président de la SUR, juste à son retour des Bermudes. Il n'était miraculeusement là qu'entre deux avions, dans cette ville morte le samedi après-midi, pour qu'il se porte caution de ma légitime ordonnance auprès du drugstore. Je passai mon week-end au lit, hormis une brève promenade, le dimanche à l'heure du lunch. L'amour des forêts m'imposait de me rendre en voiture dans un village rustique planté au milieu de gigantesques conifères. Je marchai suffisamment longtemps pour comprendre que je n'étais pas au bout de mes peines; j'abrégai et rentrai me coucher.

La deuxième phase du voyage était donc une halte à Bothell, où la compagnie Sonus Pharmaceuticals avait accueilli mon élève Jean-Michel Corrèas, cinq ans auparavant, pour qu'il y prépare une thèse ès sciences de la vie lui conférant le titre très recherché de Ph.D., qui veut dire docteur en philosophie dans le monde anglo-saxon et non pas docteur en physique comme on le croit en France. Le succès de ce travail était tel que nous étions sollicités de partout pour réaliser des protocoles expérimentaux testant les nouvelles préparations de microbulles pour l'échographie de contraste. Cotonneux à souhait, je

parvins néanmoins à mener une négociation difficile avec la firme ATL, sise également à Bothell, fabricant mondialement connu d'échographes réputés pour la qualité de leurs modules doppler. Ils étaient désireux d'établir avec nous un protocole d'imagerie organo-fonctionnelle original promouvant à la fois les produits de contraste ultrasonographiques encore immatures et leurs logiciels informatiques de traitement mathématique de l'image: par ce biais, on espérait pouvoir qualifier et quantifier le flux sanguin dans les vaisseaux d'un organe comme le rein, le foie ou le cerveau, dans des conditions très proches de la physiologie humaine normale. Ce ne pouvait se réaliser que sur des échographes prototypes du très haut de gamme. Il n'était pas question de financer ce projet avec notre propre budget de recherche, ridiculement insuffisant. Obtenir d'une firme américaine le prêt de longue durée d'un appareil de cette valeur était un exploit en lui-même qui valait bien que je sacrifie l'une de mes oreilles qui, à l'évidence, évoluait vers l'otite suppurée. J'obtins là un succès total que Jean-Michel concrétiserait sûrement l'année suivante lors de sa soutenance de thèse, mais rien ne serait gagné tant que je n'aurais pas auparavant levé une hypothèque qui pesait sur lui à Toronto, Ontario, Canada.

Mon périple n'était donc pas terminé. Il fallait que je quitte l'état de Washington dès potron-minet, pour déjeuner le mardi midi, à Toronto, avec Peter Burns, un ingénieur spécialiste mondialement réputé de la bio-ultrasonographie. Je lui avais confié Jean-Michel Correas, en semestre sabbatique, pour qu'il puisse se bonifier dans l'abord scientifique et technique de plus en plus exigeant de nos protocoles. Mes compétences personnelles étaient depuis longtemps dépassées. J'avais à voir clair sur les aptitudes de mon poulain à se hisser au plus haut niveau de l'expertise, dont dépendait sa nomination au professorat. L'on nous regardait tous les deux de plus en plus souvent d'un œil suspicieux, reflet de l'envie et de la jalousie que nous suscitions par nos succès de plus en plus affirmés, sans céder un pouce de notre indépendance face aux divers lobbys médicaux et industriels. La rumeur de la calomnie, comme celle qui démarrait alors, est une arme efficace sinon estimable, pour déstabiliser et dévaluer un chercheur trop chanceux, encore dépendant, lui, de précieux crédits de recherche et autres facilités pour une titularisation universitaire toujours remise en cause. Je fis comprendre à mon interlocuteur qu'il fallait qu'il m'éclairât avec une franchise sans défaut et qu'il me soutienne, S'IL Y CROYAIT VRAIMENT, dans la promotion à l'agrégation de mon élève, en confirmant publiquement à toutes occasions ses compétences d'investigateur principal irréprochable. Une telle confirmation valait bien que je risque la mastoïdite, voire une méningite purulente. L'argumentation de Burns m'avait été de moins en moins audible, mais je pouvais encore lire son discours encourageant sur sa face et son sourire aux lèvres, au fur et à mesure que se déroulait la visite interminable de son immense laboratoire.

Le soir, Burns m'invita à partager un dîner familial, avec la chaleur conviviale qu'on peut imaginer chez les Canadiens, quelle que soit la langue dans laquelle ils s'expriment, quand l'ambiance est à la cordialité sans ombrage. Ecossois de naissance, rien ne lui plaît davantage que d'initier ses hôtes à la richesse des pure malts. Je connaissais le Laphroaig; il avait mieux et je découvris le bonheur de siroter un Lagavulin sec, qui dès lors devint mon whisky favori. J'étais assis à la droite de Mrs Burns, elle juste du côté de mon oreille gauche maintenant atrocement douloureuse; totalement sourd à ses paroles, je n'étais même plus capable de déguster le délicieux saumon sauvage grillé, incontournable met d'honneur de la gastronomie du Canada central, que son mari avait pêché durant le week-end à mon intention dans un bras afférent du lac Ontario. Je la priaï de m'accepter mes excuses les plus plates de devoir quitter la table avant le dessert et rentrer au plus vite en taxi à mon hôtel ou directement dans une clinique. Son mari se rendit compte soudain

que je vivais un véritable martyr. Tabernacle! Il se rua chez son voisin, opportunément oto-rhino-laryngologiste, qui m'amena directement dans sa voiture vers son service pour me faire lui-même la paracentèse salvatrice et libératoire de mon tympan gauche; il me soulagea immédiatement et eut l'extrême élégance de pas me faire payer d'honoraires, bien que l'acte fût exécuté dans un hôpital; ce geste de courtoisie aurait été impensable de l'autre côté de la frontière. Je passai la première nuit confortable depuis que j'avais quitté Paris une semaine plus tôt. Je pris l'avion le lendemain. Il ne m'en restera qu'une diminution supportable de l'acuité de l'oreille gauche.

Je fis la relation entre cet ÉPISODE ORL INFECTIEUX sévère et une tendance à faire depuis quelques mois des furoncles et des panaris, dont l'un avait dû être excisé. La glycémie, jusqu'alors normale, effectuée dès mon retour, était élevé à près de trois grammes par litre. Le diagnostic de diabète sucré de type 2 non insulino-dépendant fut confirmé à Necker chez Frédérique Kuttenn qui me connaissait bien. J'étais perturbé par son installation insidieuse et récente. Il n'existait pas en janvier 1997, quand je lui avais demandé de m'aider à me remettre de ma colectomie. Présentement, il fallait s'assurer que mon pancréas était anatomiquement sain, avant de mettre par défaut mes troubles de la glycémie sur mes compulsions polyphagiques, un excès de triglycérides et une hypercholestérolémie perturbante.

Au cours du bilan cardio-vasculaire systématique, l'opératrice, qui s'appêtait à me faire bénéficier d'une épreuve électrocardiographique d'effort de routine supposée normale, fut alarmée par des signes évidents d'ISCHÉMIE MYOCARDIQUE grave, dès que je me mis à marcher sur le tapis roulant. Immédiatement, je fus invité à m'allonger sans bouger, jusqu'à ce que l'on puisse statuer sur le risque d'infarctus du myocarde. Il imposerait éventuellement le pontage coronarien en urgence, comme l'avaient subi plusieurs de mes amis exerçant le même métier que moi, certains miraculeusement guéris, d'autres admis en express par Saint Pierre à profiter du paradis des braves. Je n'échappai pas à la coronarographie, examen dont je connaissais tous les risques, y compris celui de mort subite. Jean-Philippe Metzger réalisa cet examen magistralement et en douceur, mon regard fixé sur le moniteur de télévision. Je n'avais aucune lésion tronculaire des artères coronaires à dilater ou à ponter ; ma myocardiopathie était périphérique par spasme des branches vasculaires microscopiques inaptés à irriguer mon myocarde à plein régime. À ce jour, j'ai toujours les axes artériels échographiquement normaux, à l'exception d'une seule plaque d'athérome minuscule d'une artère de jambe, y compris mes vaisseaux cérébraux appréciables tant par les fonds d'œil que par l'imagerie résonance magnétique.

Un séjour dans une maison de cure spécialisée de Briançon, au Bois de l'Ours, m'initia, dans les meilleures conditions d'hygiène et de confort, aux mystères de la diététique gastronomique du diabète. Le diabète est une maladie casse-pied. Le recours bimestriel à la podologie est obligatoire, tant les pieds et les veines des membres inférieurs sont sensibles aux infections et à aux traumatismes. Toute ampoule peut dégénérer en ulcère. Tout trouble oculaire fait craindre une cataracte ou une thrombose de l'artère centrale de la rétine ; qui plus est, les vaisseaux rétinien visibles à l'examen du fond d'œil, sont le reflet de la vascularisation sanguine du cerveau, élément capital du pronostic d'une hypertension artérielle permanente à laquelle je paye aussi tribut. En toutes circonstances, il faut se méfier de la vicieuse hypoglycémie, qui résulte soit d'un mauvais calcul de la dose de médicament, soit d'une mauvaise organisation de son emploi du temps, soit d'un laxisme diététique. Le diabétique instable ou surbooké doit craindre tout rendez-vous programmé en fin de matinée ou de soirée, quand survient la tête vide, la fringale, les sueurs profu-

ses, l'angoisse métaphysique, la confusion mentale, le raptus colérique, l'acte délictueux. Certains diabétiques, surtout quand ils sont insulino-dépendants, vont jusqu'au coma, précédé ou non de crises d'épilepsie, parfois jusqu'à l'épisode délirant qu'il faut diagnostiquer avant l'hôpital neuropsychiatrique, puisqu'ils vont être ressuscités en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, après l'injection de sérum glucosé hypertonique ou de glucagon. La montée de l'urée ou de la créatinine fait craindre une insuffisance rénale et, à terme, si elle est sévère et définitive malgré l'insulinothérapie, le recours à la dialyse chronique; celle-ci assure une survie active, mais au prix d'autres complications liées à la pathologie propre, encore plus handicapante par son retentissement sur le squelette et sur la dynamique cardiaque.

À la diététique du diabète s'ajoute un contrôle esclavagiste de la régulation des boissons, sous peine de déshydratation ou d'œdèmes diffus, ajoutant une cause de mortalité supplémentaire par la surcharge pulmonaire, de la nutrition phosphocalcique pour lutter contre l'ostéodystrophie rénale et l'hyperparathyroïdie. La vie du dialysé est marquée au sceau de la dépression nerveuse permanente et exige l'appel au surmoi pour y survivre. Il suffit de mesurer son anxiété face à la loterie de la transplantation rénale. Ne connaît rien de la métaphysique du bonheur celui qui n'a jamais assisté à la renaissance du regard du dialysé chronique libéré par la transplantation d'un rein fonctionnant normalement; ma femme m'avait narré, alors qu'elle était infirmière aux chambres stériles de Necker, la métamorphose d'un prénom Jean-Claude, un des tous premiers greffés de Jean Hamburger et Jean Crosnier, soudain étonné, n'osant y croire, explosant d'une joie de petit enfant, au moment de la déglutition du premier verre d'eau glacée précédant la coupe de champagne et la dégustation du premier festin royal qu'était pour lui le biftèque-frites-beaujolais le plus banal.

Je n'en suis pas là, et il ne tient qu'à moi d'être aussi raisonnable que dans l'enfance, pour rester dans la catégorie des jeunes vieillards diabétiques équilibrés par la diète calorique et un minimum de pilules insuline-like, ingambes, psychologiquement agiles, à la mémoire infailible sans radotage et aux pulsions contrôlables. Nombre de diabétiques n'osent pas parler de la chute de leur libido voire de leur impuissance virile. Quelqu'un que je connais bien, mais que je nommerai pas, eut ce problème, il y a trois ans, alors qu'il entreprenait une relation amoureuse spécialement roborative mais frustrante, faute d'érection stable. Il consulta un urologue, qui l'encouragea à sauter le pas et à prendre du Viagra. Partisan de la franchise dans les relations de tous types, y compris en amour, il s'en ouvrit à son amie, qui n'y vit aucune objection; amoureuse, délicate et sensuelle, elle avait l'intelligence du cœur, et ils vécurent alors une liaison infiniment plus épanouissante, sans l'obsession de l'échec ou de la réjouissance programmée par la pharmacie du coin. Il eut la délicatesse de ne pas lui avoir fait jouer le rôle de la maîtresse du président Félix Faure quand celui-ci mourut instantanément frappé d'apoplexie, alors qu'il lui déclinait la version physique de leur dialogue amoureux; le commissaire de police qui interrogea son valet de chambre sur l'état de la connaissance de l'illustre homme d'état, s'entendit répondre qu'elle avait filé par l'escalier de service. *«La mort, la mort, la mort le prit sur l'abdomen de sa compli-i-i-ce...»*. De nos jours, les amants sans domicile fixe, confrontés à l'angor de l'acte d'amour, restent tributaires de l'intelligence du concierge de l'hôtel et des tact, discrétion et mesure de l'urgentiste de S.O.S. – Médecins ou du SAMU.

Quelle que soit ma pathologie actuelle, qu'elle soit connue de tiers ou non, qu'elle me handicape pour certaines activités ou non, qu'elle s'aggrave ou non, mon existence aura été jusqu'à présent un lit de rose, à côté de certains médecins, plombés sans les abattre par

des drames survenus en pleine jeunesse, assez forts pour mener des vies professionnelles et sentimentales exemplairement pleines et gratifiantes pour tous leurs entourages et qui sait? aussi pour eux.

HOMMAGES PERSONNALISÉS À PLUS COURAGEUX QUE MOI

En 1974, je reçus un jeune étudiant en médecine qui venait d'être nommé à l'inter-nat de Paris et entreprenait un travail sur la néphrotoxicité des opacifiants. Je l'aidai dans sa recherche bibliographique. Il partit effectuer son service militaire au Québec, s'exerça aux joies du ski sur des pistes verglacées, chuta malencontreusement et se fractura la colonne cervicale. Sa moelle épinière fut lésée à un niveau tel qu'il devint pratiquement quadriplégique à vie, survécut par miracle de la chirurgie, ne conservant qu'une infime possibilité de mobilité distale des membres supérieurs, lui permettant toute juste de tendre une main à un visiteur et de piloter une chaise roulante à moteur électrique, véhiculée dans une camionnette en dehors des espaces plats de plein-pied, tel son appartement ou un service hospitalier. Le pronostic de son affection était mauvais, sauf efforts surhumains de sa part, pour supporter une vie apparemment sans avenir, et qui aurait conduit plus d'un à un désespoir suicidaire. Il fut mon interne durant la période où j'avais à assumer les cancers de ma parentèle. Je me souviens de l'extrême et délicate gentillesse dont il me gâta, alors que lui-même avait à s'adapter à sa vie nouvelle de grand handicapé moteur ; nous déjeunions ensemble à la cafétéria du huitième étage du Palais du Rein et il s'inquiétait de ma tristesse sans jamais pour autant se plaindre de son propre sort. Chef de clinique à l'hôpital Saint-Louis, il s'adonna à la pratique intensive du prototype de scanographe qui y avait été installé ; il fut nommé professeur lui-même dans les mêmes lieux et succéda à son maître retraité en 1997, là où il exerce toujours à l'heure où j'écris ces lignes avec son autorisation. C'est lui qui ne quittera pas mon attention quand il s'agira d'imposer l'accès facile aux handicapés participant à ICR '89 au Parc des Expositions de la Porte de Versailles. Parallèlement il s'était remarié en 1989. Les grandes douleurs sont muettes, celle du décès subit de sa première fille à deux mois et demi relève de l'indicible. Refusant l'abdication devant une destinée injustement funeste, il continua de procréer et éleva ses trois enfants suivants maintenant adolescents pleins de vie. Dire que la vie de JACQUES FRIJA a été une succession de défaillances, surmontées par une énergie hors du commun, est un euphémisme.

En cette année 2004, j'ai eu la tristesse d'écrire, sous l'effet de l'émotion, un éloge funèbre de mon élève, mon ami de trente-deux ans et mon collègue en gériatrie, le magnifique JEAN-MICHEL DESPOISSE. Sa tragédie fut d'un autre genre, mais aussi à l'origine d'un exemple exceptionnel de courage dans l'adversité et de solidarité familiale.

Durant le semestre d'été 1971, alors que j'étais interne à l'hôpital Beaujon, il fut mon externe le plus dévoué. Il sortait à peine des limbes de l'adolescence et apparaissait comme un jeune homme fluet, blond vénitien aux yeux bleus au regard, à la peau d'une finesse enfantine, à la voix douce, passionné par la médecine et très proche des malades. Dans son regard toujours vif, on pouvait lire aussi une sorte d'angoisse latente, comme s'il pressentait le mauvais sort qui ne tarderait pas un jour à s'abattre sur lui. Je fus le seul médecin diplômé du service pendant les quinze premiers jours de juillet, et je n'aurais pas pu faire face aux soins d'une centaine de malades, sans l'aide responsable, efficace et constante de JEAN-MICHEL DESPOISSE, qui serait sans nul doute un jour un remarquable docteur. Quelle ne fut pas ma profonde tristesse, quelques années plus tard, lorsque, agrégé de radiologie à Necker, je trouvai Jean-Michel allongé,

stoïque, sur une table de radiologie vasculaire, livide, amaigri, épuisé par une redoutable maladie qui venait d'assassiner ses deux reins sans autre espoir de guérison que la transplantation rénale. Je ponctionnai son artère fémorale pour réaliser une artériographie et je vis jaillir un liquide qui n'avait de sang que le nom, tant il y avait carence aussi bien de globules rouges que d'hémoglobine. Il fallut que je porte un pronostic de rejet aigu définitif de son rein greffé. Ainsi alla-t'il de transplantations en dialyses chroniques, avec les trop bien connues complications osseuses de l'ostéodystrophie rénale et ses dermatoses tannant le cuir de la peau recuite et asséchée. Toujours lorsqu'il fallait le suivre avec des examens d'imagerie, mais aussi en qualité d'ami fidèle et confiant, il venait me voir de temps en temps quand je devins chef de service. Parfois il me téléphonait. J'essayais toujours de lui apporter un peu de réconfort, mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions sur le pronostic à long terme.

Je savais qu'il allait se dédier à la gériatrie, comme lui savait que je m'investissais à fond dans sa promotion à travers la radiologie que j'exerçais d'abord à l'hôpital Corentin Celton, au début des années 80. Nous avons aussi parlé ensemble durant les échographies rénales qui rendirent plus doux, mais aussi plus charnels, les suivis de ses transplantations et de ses dialyses. La résistance humaine est solide pendant longtemps, on le sait avec le vécu des déportés. Vient le moment où elle s'épuise. Jean-Michel en recula les limites, car la foi et le dépassement de soi étaient inscrits dans son patrimoine corporel et culturel. Qu'il ait pu arriver à franchir largement le seuil de la cinquantaine aurait déjà tenu du miracle s'il avait eu une vie routinière sans activités stressantes. Qu'il ait pu tenir des fonctions de chef de service plein-temps et d'administrateur de Comité Consultatif Médical de l'hôpital Paul Brousse de Villejuif, avec compétence et humanité, fait du personnage un héros capable de donner des leçons de courage aux plus jeunes et d'humilité aux plus âgés. Nul doute que ses parents, sa conjointe, ses deux enfants et ses proches le pleureront longtemps et que ses malades et ses amis ne manqueront pas de rendre aussi souvent que possible hommage au pionnier de la gériatrie qu'il pratiquait et enseignait si bien, et au héros romantique d'une histoire dramatique dépassant la réalité des vies ordinaires. Qu'une monographie lui soit consacrée me semble une nécessité aussi bien pour perpétuer sa mémoire que pour tirer les leçons d'éducation des esprits des fortes comme des faibles personnalités. Qu'il repose en paix dans le paradis auquel il croyait et auquel il ne doit accéder que par la voie la plus directe. Le purgatoire, il le vécut sur terre.

Le goût de la vie est chevillé au corps de tous les individus de chair et de sang. La propension qui conduit au suicide reste un mystère biologique. Pourquoi, et comment ai-je pu développer, malgré une pathologie de plus en plus lourde ou à cause d'elle, des segments de parcours impliquant une vitalité et une adaptation à des vicissitudes confinant parfois à la surhumanité? La question est ouverte et justifie les deux chapitres qui vont suivre. Au terme de leur lecture, ma réponse ne pourra être que spéculative et optionnelle, puisque je ne sais pas aujourd'hui où je vais, sinon vers une mort clinique incontournable, épiphénomène à l'échelle du temps sidéral, à une date et un âge imprévisibles aujourd'hui, précédée d'une agonie dans la lucidité ou dans la démence, dont la discussion fera la matière du dernier chapitre du présent livre de l'année 2005.

LE LIVRE DE L'ANNÉE 2037, s'il devait être un jour écrit parce que j'aurais atteint l'âge improbable de quatre-vingt-dix-neuf ans, serait celui du quatrième âge. Je peux annoncer ici publiquement, sans risquer d'être démenti par mes intimes, que le but de mon instinct vital n'est pas d'atteindre l'âge de Mathusalem, pour le seul plaisir démoniaque de postu-

ler ensuite à l'inscription dans le Guinness Book de l'immortalité sur notre Terre ou dans une galaxie lointaine. «*Place aux jeunes!* » aura été un cri toujours poussé, quel qu'ait été mon âge. J'ai le droit de dire aujourd'hui «*Vieux! dégageons! Nos avens sont ailleurs! C'est à nous de les construire et de les imposer!*»..., mais sur des voies alternes qui vous laissent survivre libres, sans empêcher les autres de vivre leurs vies qui seront toujours différentes des schémas pré-établis mais susceptibles de les faire prospérer, s'ils le veulent bien. Pour moi, ce sera un jour couleur d'orange, un jour de Pâques, un jour de soleil levant, un jour d'épaule nue aragonaise...

II

LA VIE

Aristippe ne défendait que le corps, comme si nous n'avions pas d'âme; Zénon n'embrassait que l'âme, comme si nous n'avions pas de corps. Tous deux vicieusement.
Montaigne, Essais, III, 13.

Le peuple mourait de faim; les campagnes comme l'industrie, par suite de la peste et de la guerre, manquaient de bras; les denrées étaient rares et les prix vertigineux; on supprimait des emplois; on imposait sur toutes les transactions une taxe de près d'un sol à la livre.

Des bandes errantes, semblables aux pastoureaux de jadis, mais plus démentes encore, traversaient le pays, des milliers d'hommes et de femmes en haillons qui se flagellaient les uns les autres avec des cordes ou des chaînes, en hurlant des psaumes lugubres le long des routes, et soudain, saisis de fureur, massacraient, comme toujours, les Juifs et les Italiens.

Cependant la Cour de France continuait d'étaler un luxe insultant, dépensait pour un seul tournoi ce qui eût suffi à nourrir un an tous les pauvres de d'un comté, et se vêtait de façon peu chrétienne, les hommes plus parés de bijoux que les femmes, avec des cottes pincées à la taille, si courtes qu'elles découvraient les fesses, et des chaussures terminées en si longues pointes qu'elles empêchaient de marcher.

Une compagnie de banque pouvait-elle à de telles gens consentir de nouveaux prêts ou fournir des laines? Certes non. Et Giannino Baglione, entrant à Rome, le 2 octobre, par le Ponte Milvio, était bien résolu à le dire au tribun Cola de Rienzi.

Maurice Druon, Les Rois Maudits, Tome VI, Le Lis et le Lion, Paris, DelDuca, 1960.

II-1

LUCIDE?

La vie commence à quarante ans.
Aphorisme pédagogique du Dr Jean-Paul Moreau

Et au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis que sus notre cul.
Montaigne, Essais, III, 13.

00

Soyons lucides: il faut vivre et lutter pour vivre toutes les nanosecondes allouées par une autorité suprême non identifiée régissant notre code génétique et bien d'autres incon-

L'instinct vital est notre moteur, sollicité en permanence pour survivre à un état basal perpétuellement en péril et remis à jour et à l'heure, en fait au carré de la vitesse de la lumière; le mystère de la vie courante et de ses aléas est son essence; la lucidité est son accélérateur et son frein à la fois, devant des avatars qui rendent le passé, le présent et le futur de l'existence intéressants ou ennuyeux, simples ou compliqués, constructifs ou destructeurs, spectaculaires ou banalement routiniers. Dès lors qu'il y a vie, il y a recherche, consciente ou éperdue, mais permanente et continue, de moyens physico-chimiques pour assurer une survie constamment menacée par des attaques déstabilisatrices d'un équilibre qui résulte d'une bonne congruence entre un état de

veille ou de vigilance fonctionnant, à l'insu de notre plein-gré, dans nos arrières-cuisines biologiques, et d'une prise en charge directe des alertes; cette dernière exige une appréciation lucide des possibilités de faire face à l'imprévu comme à l'imprévisible, formes cliniques du connu et de l'inconnu. La lucidité du système conscient d'être est systématizable grâce à la culture et l'éducation qui poussent à chercher et à trouver; celle du système de l'inconscience relève d'une anticipation sur la biologie de l'infiniment petit, encore et pour très longtemps inaccessible à nos instruments sinon à nos facultés intellectuelles. Ce sera la saga du troisième millénaire sinon déjà de son premier siècle.

DE MA MÉMOIRE FŒTALE (JUIN 1937- 27 AVRIL 1938)

J'ai la joie ou le regret de devoir écrire aujourd'hui que je n'ai gardé aucun souvenir conscient de la copulation du chromosome Y paternel avec l'X de ma mère aboutissant, en une fraction infinitésimale de temps embryonnaire, au stade de morula du bientôt futur Jean François Marie Antoine Moreau. J'ignore qui m'a donné l'ordre de me jeter à l'eau, dans le liquide amniotique qui sera ma Mer Noire à moi pendant neuf mois. Je suis lucide en jetant un regard dans la translucidité de mon ignorance: c'est un Dieu protéiforme qui en est l'ordonnateur sidéral, postulat incontesté quoique ectoplasmique dans ma dialectique métaphysique propre. Pourquoi cette immersion obligatoire dans l'eau salée isotonique au plasma sanguin? Je l'ignore toujours aujourd'hui, mais c'est une loi constitutionnelle de l'humanité. Je n'ai pas le souvenir d'avoir demandé à vivre; j'ai reçu l'ordre génétique d'exister et de ne pas mourir avant l'heure H du jour J de l'an N; depuis cette conception, je suis dans le bain de la vie et de ma survie. Je sais par la tradition orale familiale que j'ai grandi, embryon puis fœtus, dans le ventre d'une femme de vingt-neuf ans, belle, mince, élégante, souple, musclée, aimante et aimée, dans l'attente hyperactive d'un premier enfant conçu sans aucun artifice, désiré, espéré, attendu et bienvenu. Je n'ai nul souvenir conscient de mon périple piscicole intra-utérin de neuf mois dans une ambiance extérieure campagnarde, seulement troublée par les bruits annonciateurs de la deuxième guerre mondiale imminente, recueillis sur les ondes moyennes de Rennes-Bretagne et sans doute perceptibles *in utero, ma chi lo sà?*

J'ai été éjecté, dès après l'eau du bain, à travers un entonnoir périnéal fermement dilaté à grande paume que je laisserai élégamment intact de par ma complexion gracile et le soutien affectueusement puissant de la main périnéale du père anxieux qui est aussi le mari amoureux, l'amant fougueux, l'accoucheur habile et le pédiatre néonatal réputé. Je ne suis pas né coiffé; le placenta sortit plus tard. Mon capital de chance - de *baraka* - s'en trouve-t'il obéré? Vaste question à laquelle je serais tenté de répondre non, à la fin de ma soixante-sixième année d'une vie considérée comme globalement plus riche en succès qu'en échecs, eu égard aux standards établis de ma génération.

Clap de fin de l'ère hydrique que je ne retrouverai avec plaisir que dans quelques rares baignades que j'aurais voulues interminables, dans les eaux transparentes, chaudes et salées d'une crique rocheuse de la Côte Adriatique monténégrine encore inviolée en juin 1964. Clap de début de l'ère de l'air pulmonaire pour une vie terrestre dont le chèque en blanc reste à encaisser à une date indéterminée, nécessairement au-delà de l'an 2000 qu'il ne fut jamais question que je ne franchisse pas vivant et conscient, donc lucide.

MA GUERRE DE L'AIR AURA BIEN LIEU

Je gueule en cette nuit du 27 avril 1938, pour me débarrasser de la cyanose qui colore

ma peau en bleu marine avec une grande goulée d'air bas-breton pur, humide et frais et j'engueule déjà le père, la mère et le saint-esprit qui sourient devant leur première merveille apparemment bien constituée, mais furieuse de devoir affronter la dure condition de l'homme du XXe siècle. «*Tu ne manques pas d'air, toi!*», me dira-t'on souvent, tout au long de ma vie et, sans nul doute, ce n'est pas fini. Timide et culotté, aventureux et casanier, garnement angélique et diablement pervers dès ma prime enfance, je suis bien paré pour emmerder mon monde que je fixe intensément à travers mes yeux verts pour l'absorber dans sa globalité, toutes antennes et cellules grises ouvertes.

Si je respire mal aujourd'hui, la faute initiale n'est pas dans le tabagisme forcené - héritage paternel car ma mère n'a jamais fumé, faute d'avoir aimé ça - qui m'a accompagné pendant quatre pleines décennies jusqu'au début de ma cinquantaine; elle en revient au raid Paris-Tunis-Lomé de 1983, effectué en convoi de Mercedes 4x4 turbo diesel, générant des nuées continues de poussières de sable surinfectées, à l'origine d'une légère silicose et de dilatations bronchiques séquellaires d'un foyer pneumonique. Si je ne me porte plus bien aujourd'hui que respirant l'air pur de Briançon, c'est que celui du quatorzième arrondissement de Paris est infesté de miasmes allergisants, expirés en continu par mon moulin à vent à moi, la cheminée fumante de l'usine d'incinération d'Issy-les-Moulineaux, placée dans l'axe des vents dominants du sud-ouest atlantique qu'accélère l'effet venturi sur la place piétonnière de la gare Montparnasse. Le quinzième arrondissement, pareillement enfumé lui aussi, ne filtre rien: je le sais, j'ai dirigé le service de radiologie de Boucicaut pendant quatre ans et développé alors sinuso-rhino-pharyngites sur rhinolaryngo-bronchites dont j'avais été préservé auparavant; j'ai déjà informé le député-maire André Santini des effets délétères provenant de la circonscription qu'il administre avec un talent entrepreneurial qui mérite toute mon admiration et mon respect les plus sincères. Je commence à en prévenir mon Conseil de Quartier, prudemment car je suis assez lucide pour éviter de déclencher le clash incontrôlable d'une guerre de l'air, embrasant le ciel de la Rive gauche de la Seine. Issy versus Ivry, une nouvelle version, grave comme on dit aujourd'hui, du conflit furieux qui opposa jadis Ambert et Issoire pour une sombre histoire de copinage et de bottes d'oignon? Selon la théorie des catastrophes de Thoms, médaille Fields nationale, l'affaire peut parfaitement mal tourner, tant la solution politique est difficile à trouver depuis que la ville de Paris a perdu le contrôle administratif direct de sa banlieue immédiatement proche. Le saucissonnage de l'Ile-de-France relève du vieil axiome de la division partisane au service du règne technocratique des nouveaux Napoléon III sublimés par la constitution démocratique électorale au suffrage universel de la Ve République. Si la majorité de droite considère que c'est une usine de gauche et le Parlement de la région l'inverse, notre problème n'est pas prêt d'être réglé et les dépenses de santé induites par la pathologie broncho-pulmonaire des Franciliens pas prêtes d'être portées au crédit positif de la lutte pour la saine gestion économique du patrimoine industriel et humain des administrés!

Soyons lucides, nous nous empoisonnons avec des airs de ne rien comprendre à la pollution atmosphérique qui, jusqu'à présent, n'a jamais empêché la masse de l'humanité de vivre - et non pas encore ou déjà survivre - plutôt confortablement, sauf à évoquer les tranchées de Verdun saturées de gaz moutarde, le coup de grisou dans les mines de charbon du Nord ou la station sarinée du métro de Tokyo. Mon premier voyage en avion m'a conduit au Hoggar en 1966; le ciel de Paris était bleu Ile-de-France vu d'Orly. J'ai découvert l'horreur du smog dans la Californie de 1979, aberration connue depuis longtemps comme résultant des conflits entre l'air humide venant d'Alaska et la chaleur des déserts tropicaux juxta-côtiers; les fumées de pétrole mal raffiné en suspension dans l'air ensablé

remplace, là, la poussière de charbon du smog londonien en voie d'extinction totale; le petit trimoteur turbo-propulsé de la défunte Golden West Airlines, sautant d'un aéroport à l'autre entre L.A. et San Diego, volait au soleil couchant dans une couche épaisse d'air coloré dans les gammes dégradées du violet le plus sombre à l'orange le plus technicolorisé.

Un dimanche après-midi de novembre 1980, je mis à faire le ménage à fond de mon studio sis à La Jolla, via Alicante, quand, pris d'une impulsion soudaine, je décidai de nettoyer les baies vitrées en verre fumé qui donnaient sur le balcon, face à Gilman Drive. A mon très grand effarement, un pur goudron noircit mon doux chiffon blanc imbibé d'un produit Johnson and Johnson spécialisé, que je promenais d'un ample arc-de-cercle de ma main droite au bout d'un bras étendu à son maximum. Quand je pensais que j'arriverais au bout de cette opération de salubrité en deux temps et trois mouvements identiques, il me fallut une bonne heure et plusieurs autres pièces de linge moins précieux pour l'achever. Je regardai ensuite d'un autre œil les pots d'échappements des véhicules motorisés qui passaient par là vers Torrey Pines, en pensant à la couleur de mes alvéoles pulmonaires peut-être déjà dans le même état. J'ai écrit quelque part dans le volume 1 que je ne suis pas accessible au syndrome somatique de l'étudiant en médecine. J'avais fait trop d'autopsies de malades décédés à l'hôpital pour ignorer que les poumons des Parisiens sont systématiquement noircis par l'anthracose des fumées de charbon. Le pétrole n'est sans doute pas moins agressif.

Tout au long de mes périples croisant le continent nord-américain en tous sens dans la décennie 1980, les cieux des métropoles m'y apparurent similairement violacés cependant que ceux du reste du monde gardaient une suavité terrestre transparente, bleu ciel, quoi! L'horreur se révéla pire dans le ciel de Sao Paulo et de Beijing, mégalo-poles visitées cinq à dix ans plus tard. Montons aujourd'hui au sommet de la Tour Montparnasse, l'air de la capitale est aussi la victime du nivellement par le bleu-noir des valeurs industrielles et domestiques de la mondialisation naphtée. En ce début de l'année 2005, je ne sais pas encore pendant combien de temps je pourrai continuer à grimper à pied mes six étages comme les escaliers du métro, non plus qu'à contenir ma consommation de kleenex à un seul pack quotidien. À défaut de pouvoir m'établir à Briançon, comme beaucoup de mes amis outre-atlantique me l'ont conseillé mais non pas financé, j'ai vendu l'appartement des Arcs, car je ne peux plus m'agiter au dessus de quinze cents mètres d'altitude, faute quantitative d'oxygène. J'ai acheté un rez-de-jardin, face au marché bio de la place Brancusi, pour me faire ma propre photosynthèse chlorophyllienne, à l'ombre de mes palétuviers bonsaïsés, sans jamais avoir à faire appel à un ascenseur, quand je serai devenu handicapé physique, abonné à la petite voiture.

Verrai-je de mon vivant le triomphe impérial des énergies naturelles non polluantes? Je le souhaite mais j'en doute, sauf à survivre centenaire, hypothèse que je ne privilégie pas volontiers. Dès lors, mon écologisme naturel, axé sur la prééminence de la forêt, lieu de refuge ultime depuis l'Antiquité, se réjouit de la place occupée par l'énergie nucléaire dans la production d'électricité. J'ai vécu l'époque de l'électrification forcée des campagnes, livrant bougeoirs et lampes-pigeon de mon enfance à la brocante et délivrant les habitants des lieux reculés des angoisses crépusculaires et du delirium tremens; je n'ai nul désir de voir ressusciter l'horreur du noir et sa funeste magie. Bien sûr, j'ai vibré à la vue des grands barrages alpins de l'après-guerre - Génissiat, Tignes et la vallée de l'Isère inondée, Donzère-Mondragon, Serre-Ponson -, et de l'usine marémotrice de la Rance. Je suis constamment étonné de voir les Français s'insurger contre l'omnipotence du lobby du

nucléaire. J'ai rencontré plusieurs biophysiciens éminemment reconnus pour leur science et leur conscience, Thérèse Planiol et Maurice Tubiana par exemple, médecins militants éclairés et hautement responsables de l'essor de cette source énergétique miraculeuse qui nous a sauvés du désastre des chocs pétroliers de la fin du siècle dernier. L'on oublie de fermement rappeler à nos concitoyens que la radioactivité naturelle, le radium et la radioactivité artificielle furent découverts en France par des savants français, Becquerel, les Curie et les Joliot-Curie, tous couronnés par des prix Nobel indiscutés, et immortalisés par l'attribution de leurs noms à des unités quantitatives d'irradiation internationalement consacrées. Comment pourrait-on croire à une irresponsabilité constitutionnelle de leurs successeurs en charge d'évaluer les nuisances passées, présentes et à venir, alors que les dommages corporels et naturels sont connus et répertoriés, leurs préventions systématisées, évolutives et adaptables, leurs traitements de moins en moins souvent inefficaces? Mendès-France fut un acteur décisif pour le lancement du programme militaire de fission nucléaire et je l'ai constamment approuvé, puisqu'il faut préparer la mort de la guerre pour avoir la vie dans la paix; même hostile à de Gaulle comme à Mitterrand en général, je leur suis reconnaissant d'avoir maintenu le concept de dissuasion nucléaire, comme le furent JFK pendant la crise khrouchtchevienne des missiles de Cuba, -

«Eh bien! monsieur Khrouchtchev, nous mourrons donc ensemble!»...

Bien répondu! Grand Charles! -

et Bush 1er pendant la guerre du Golfe. J'ai passé mon service militaire au CEA, dans un centre de calcul de la force de frappe et constaté toutes les précautions prises pour protéger le personnel comme la nature. Il y eut certes des bavures, mais pas pires dans leurs conséquences que la rupture du barrage de Malpasset, la marée noire du Torrey Canyon ou l'explosion de l'usine Total-AZF de Toulouse. La France a su construire une industrie nucléaire civile suffisamment sûre pour que l'on n'y relève aucun accident aussi dramatique que ceux qui affectèrent Three Miles Island, au pays du libéral-capitalisme triomphant, ou Tchernobyl, dans celui du marxisme-léninisme au seuil de l'effondrement. Je me flatte d'avoir fait inscrire un symposium dédié aux conséquences de ce sinistre ukrainien du temps de la gorbimania, dès après son déclenchement, dans le programme du 17e Congrès International de Radiologie tenu à Paris en 1989; on ne pouvait que redouter de gravissimes perturbations du système thyroïdien régulateur du métabolisme de l'iode, dans la mesure où l'iode radio-actif pouvait se substituer à l'iode naturel et saturer pour très longtemps le parenchyme thyroïdien, avec les risques de cancers radio-induits et d'insuffisance hormonale sévère; l'échographie thyroïdienne prendra alors une place importante dans la surveillance régulière des Ukrainiens contaminés, des populations limitrophes, voire du côté de chez nous.

J'ai passé plus de trente ans de ma vie dans les locaux du service de radiologie du Palais du Rein à l'hôpital Necker. Ce bâtiment gigantesque est une monstruosité immobilière conçue et réalisée par un architecte, paraît-il inspiré, à une époque où l'on ignorait tout ou presque de la sociologie hospitalière et des maladies nosocomiales à venir à la fin du dernier millénaire... Mais aussi à une époque où s'y déroulèrent des événements médicaux et scientifiques qui firent faire des bonds colossaux à la médecine de soins comme à la recherche biologique, dont ma propre carrière a plus que largement bénéficié. Les locaux de la RADIO étaient neufs en 1968 et déjà insalubres par manque d'aération, coïncés qu'ils étaient au rez-de-chaussée de la branche transversale joignant les deux ailes d'hospitalisation - l'architecte génial avait oublié qu'il fallait prévoir des issues de secours à l'amphithéâtre Hamburger; qu'à cela ne tienne, piquons les mètres carrés nécessaires sur la radio, amputée d'un bon tiers à cette seule fin ! J'ai reconstruit le service en 1989 pour

en faire une référence en matière de fonctionnalité, mais je n'ai pu redresser les erreurs conceptuelles générales du bâtiment. Ce moyennant quoi, j'y ai respiré à plein temps et à plein poumons jusqu'au printemps dernier - moi, mais aussi le personnel en permanence et les malades occasionnellement - l'air le plus vicié que l'on puisse imaginer en milieu hospitalier.

Comment faire en sorte que, dans l'avenir, le bien-être de tous les humains qui fréquenteront cet hôpital soit préservé pour éviter les maladies du travail et les affections opportunistes véhiculés par les différents fluides, y compris l'air ambiant? Principalement par l'installation d'une source d'énergie puissante, inépuisable, économique et sûre, quelles que soient les quantités de kilowatts exigibles en temps de paix comme en temps de guerre, risques de pandémies inclus. Les calories coûtent déjà cher, mais rien à côté des frigories, et notre nouveau millénaire s'ouvre sur des perspectives plus torrides que polaire. Je ne vois pas d'autre solution que l'électricité nucléaire alimentant aussi bien les équipements techniques médicaux dévoreurs de courants, que ceux que requièrent les maintiens respectifs de l'homéostasie corporelle, l'hygiène et l'écologie du milieu hospitalier incluant son environnement urbain ou rural. Je voudrais être sûr que la piste du surrégénérateur, fatale à Giscard en 1981, a été abandonnée par son successeur rose-bonbon au nom d'arguments scientifiques et humains indiscutables; je ne suis pas assez compétent en physique nucléaire pour avoir une opinion intrinsèquement personnelle. Dès ses origines, la radioactivité a été une discipline scientifique de gauche voire d'extrême-gauche, en France comme chez les Soviétiques. Mon fils me le pardonnera-t'il? Les Verts dans ce domaine apportent davantage d'incohérence que d'assurances pour l'avenir de nos jeunes générations qui, légitimement, les soucie tant.

Les Verts me donnent l'impression de toujours jouer aux billes dans la cours des moyens de mon lycée d'Angers quand, sous les tilleuls feuillus à la rentrée de Pâques, nous tracions des circuits aux virages relevés dans la poussière, et faisons faire des courses à étapes à nos cannettes en verre irisé lancées par des pichenettes, un sport plus proche des sprints des Six-Jours du Vel'd'Hiv' et de ROLLERBALL que du Tour de France, comme nous avions baptisé ce jeu passionnant.

Interne en pneumologie chez André Meyer, à Boucicaut, en 1969, j'avais été longuement briefé par Maurice Brunel sur les effets désastreux de L'AMIANTE sur les poumons et surtout la plèvre, localisation élective des mésothéliomes, un cancer des séreuses de très mauvais pronostic, qu'une simple radiographie du thorax bien faite permet de diagnostiquer. On ne sait pas quantifier le nombre d'incendies que cette technique a permis de prévenir ou de limiter, mais on sait qu'il n'y a pas que les travailleurs des mines qui contractent l'asbestose. On défloque aujourd'hui, après la dénonciation du fléau à Jussieu: nul ne sait davantage vers quelles solutions assumables pour la société s'imposeront, pour que l'on ne la ruine pas à défaut d'en assainir ses murs, Tour Montparnasse incluse. Les mineurs polonais qui travaillaient dans l'extraction de la penchblende développaient des cancers bien plus fréquemment qu'ailleurs, phénomène qui conduira les Curie à privilégier ce matériaux pour la découverte de la radio-activité naturelle puis du radium, au prix de leur propre sécurité.

La médecine du travail impose des dépistages périodiques de maladies affectant les organes intrathoraciques, conquête datée du temps de la tuberculose d'abord, du cancer du poumon ensuite, maintenant des maladies immunodépressives. Ce progrès social, mal assimilé bien que l'inventeur des dispensaires fut le Français nobélisé Léon Bourgeois,

devrait être réhabilité; trop nombreux sont ceux qui boycottent une telle surveillance, le plus souvent par insouciance ou ignorance, parfois par hostilité idéologique ou métapsychique envers l'irradiation, pourtant minime, par les rayons X des installations modernes de radio-prévention. De même que j'ai milité avec force pour que l'on admette que les accidents d'intolérance aux produits de contraste à base d'iode ne se traitaient plus de la même façon en 1990 qu'en 1929, il faudrait rappeler à la population légitimement inquiète, parfois hystériquement, des conséquences des radiations ionisantes que la technologie des rayons X des années 2000 n'a plus rien à voir avec celle de Röntgen, quand il fallait souffler un tube de Crookes par prise de clichés, le sens des responsabilités des radiologues non plus. Ce n'est pas pour rien que leur toxicologie a été expérimentée bien involontairement sur eux-mêmes par les pionniers, ignorants, eux, des effets désastreux de l'ionisation des tissus vivants. Le génial Antoine Béclère, père de la radiologie médicale, décéda octogénaire mais avec une main gauche nécrosée par la radioscopie qu'il pratiquait à outrance.

Je possède un très émouvant document, rempli et signé de sa main à l'encre violette par Marie Curie elle-même, quand elle testait périodiquement la validité des sources de radium utilisées à Necker pour la technique de radiothérapie qui porte son nom. J'ai demandé à Nicole Laborie, ma surveillante générale qui avait exhumé ce précieux trésor d'un fatras d'archives à jeter; de placer la feuille de papier sur un film dans une cassette pour qu'elle en tire une autoradiographie; le film développé révèle une constellation de taches opaques qui témoignent de l'incrustation de particules de radium hautement énergétique dans le document original; le corps de Marie Curie, spécialement ses mains, était en lui-même une source de radium inaliénable, tant est longue sa demi-vie plus que séculaire; Marie Curie mourût dévorée par cette irradiation qu'elle avait largement subie avec Pierre, son mari, en traitant la pechblende de sa Pologne natale pour en extraire un nouvel élément du tableau de Mendéléiev qui allait bouleverser l'équilibre du monde politique pour des lustres. Méditons donc sur cette preuve indubitable d'une conséquence méconnue des travaux des époux Curie: leurs enfants furent irradiés en même temps que cajolés, sans que l'on ait entendu dire pour autant qu'eux-mêmes et leurs descendances en aient souffert.

Les Nord-Américains essayent de s'approprier l'image de Marie Curie sous prétexte que sa mère avait eu à mendier là-bas les dollars lui permettant de construire à Paris la Fondation Curie entre les deux guerres mondiales. La RSNA a créé un Marie Curie Award pour honorer chaque année une radiologue nord-américaine exceptionnelle. J'ai lu dans un manuel destiné aux écoliers américains un propos sarcastique de son auteur sur le refus réglementaire de l'Académie des Sciences d'accueillir cette gloire nationale en son sein, parce qu'elle était une femme! Nul ne se pose la question ouverte de la raison qui poussa cette Polonaise à se fixer à Paris, et non à Vienne, Berlin, Londres ni, pourquoi pas? New York ou Chicago. Ce n'est pas sans motif qu'elle ne s'y établit pas; les académies de ces villes l'auraient rejetée pareillement. Il manque un Jean Lacouture qui sut faire de Montaigne un grand baiseur; ou une Jeanne Bourin, pour nous faire relation de cette décision romantique, pas si difficile à comprendre. Non, pitié! Catherine b., pas de film sur ce sujet!

Si l'asphyxie tue en quelques minutes ou en très peu d'heures, la guerre de l'air manulitari n'a pas encore été officiellement recensée comme telle.

MA GUERRE DE L'EAU AURA TOUJOURS LIEU...

*Ésope, ce grand homme, vit son maître qui pissait en se promenant:
«Quoi donc, fit-il, nous faudra-t-il chier en courant?»
Montaigne, Essais, III, 13.*

La survie par l'eau dont le manque tue en quelques heures ou très peu de jours, est le principal motif de guerre tribale ou clanique depuis la genèse de la matière vivante, animale toujours, végétale plus souvent qu'on ne croit. Détournements ou empoisonnements de sources et de cours d'eau sont à l'origine de nombreux westerns comme du beau scénario tragi-comique de Marcel Pagnol, *MANON DES SOURCES*, et ses héros magnifiquement interprétés à l'écran par Jacqueline Pagnol et Raymond Pellegrin, revisités par Isabelle Béart, Gérard Depardieu, Yves Montand et Daniel Auteuil. Sans qu'il soit nécessaire de faire de l'exégèse marxiste à outrance dans le cadre du conflit israélo-arabe, nul n'ignore que le contrôle des sources du Jourdain excite les exactions meurtrières qui se trament journellement aux confins du Liban, de la Syrie, de la Palestine et de la Jordanie. John Amberg, mon mentor, mon ami, mon frère, réagit immédiatement négativement et violemment quand je lui lus un article du *Los Angeles Times* traitant des velléités d'indépendance de la Californie du Nord qui fournit une partie de l'eau au sud de l'État le plus long des USA. J'ai ouï dire que la société japonaise s'est structurée sur le mode de la distribution étagée de l'eau, depuis le sommet des montagnes jusqu'aux rizières les plus basses, définissant clans familiaux, féodalités impériales, hiérarchies sociales, droits et devoirs individuels et collectifs des protecteurs et des protégés.

La France est l'un des pays au monde qui connaît le mieux l'industrie et l'économie de l'eau. Soyons donc lucides, ce n'est pas en France qu'il y a le plus grand risque, aujourd'hui du moins, de se trouver en pénurie d'eau potable, disons mieux, buvable. L'une des grandes raisons pour lesquelles je ne voyage plus en Asie et en Afrique tient à l'hygiène de l'eau plus qu'à celle de l'air et du SRAS; là-bas, où que ce fut, dès lors que j'ai eu lâché un peu de ma vigilance, je me suis retrouvé dysentérique aigu: glaçon insidieusement glissé dans mon whisky-coca à Phuket, brosse à dent rincée à l'eau du robinet à Saigon, tasse de thé trop tiède ou nourriture avariée à Beijing. L'eau de San Diego est infecte, qu'elle vienne de la Colorado River après deux mille miles de conduites, ou des sources d'Eureka, mais on ne risque pas l'infection, tant elle est concentrée en chlore, au point de gâcher, au delà de l'innommable, n'importe quel ersatz de café soluble, à l'heure du Big Mac. L'eau du robinet fut longtemps parfaitement stérile à Paris, jusqu'à ce qu'on y découvre, spécialement dans les hôpitaux et les hôtels, des germes célèbres depuis peu, moins les virus de l'hépatite que les légionnelles qui poseront également de gros problèmes aux Arcs, infectant non pas les sources, mais les tuyaux d'eau stagnante dans les immeubles inoccupés insuffisamment drainés durant les intersaisons.

J'ai été averti des dangers de l'eau dès ma plus tendre enfance. La *TYPHOÏDE* faisait partie du folklore campagnard; les puits d'eaux non potables étaient signalés comme tels par des pancartes, dans le bourg comme dans le domaine familial, mais pas dans les fermes où ils étaient couramment trop proches de la fosse à purin; j'ai été vacciné par le triple associé comme la loi l'imposait alors à juste titre, malgré ses effets douloureux et fébriles fort déplaisants. Au Vieux Pavé comme au Petit Pré, l'on a bu très tôt de l'eau de Plancoët, glorieusement réputée à l'époque être la plus radio-active de France, propriété qui a disparu de l'étiquette au moment opportun de l'écologie en hausse de popularité! L'eau parisienne est trop calcaire et médiocre au goût: je resterai abonné à l'eau minérale

en bouteille, gazeuse ou non mais réputée contrôlée à l'embouteillage, jusqu'à la fin de mes jours pour cette seule raison car, sauf quand je veux me faire un thé lapsang-souchong surchoix, aqua robinata sert à la cuisine, notamment à la confection des soupes et bouillons indispensables à la perfection de mes dîners familiaux; c'est une affaire de goût et non pas de peur des microbes.

En Bretagne, j'ai trop souvent retrouvé de la purée de nitrates, heureusement pas de nitrites, dans mon verre ou la carafe pour ne pas avoir banni toute eau non encapsulée de mon alimentation, liquide ou non; on peut faire la même désagréable expérience avec certaines eaux de table à la limite de l'escroquerie de consommateurs trop crédules dans la vertu protectrice de la seule bouteille vicieusement étiquetée, discountée dans la superette du coin. Dans certains quartiers déshérités, c'est du plomb que l'on peut trouver dans l'eau stagnant dans des canalisations anciennes à l'origine de la pathologie sanguine et viscérale du saturnisme. Ailleurs, au Sahara, c'est du fluor dont il faut se méfier; dans des poissons crus japonais, on put y trouver du mercure. L'eau insalubre, exotique ou non, peut infester n'importe quoi chez n'importe qui négligeant l'hygiène, ouvrant la porte aux amibiases et autres parasitoses digestives, des salmonelloses, des dysenteries à shighella, le choléra... mais pas la peste tout de même, une infection transmise par la piqure de puces! On ne se serre pas la main en Extrême-Orient, et il est ubiquitairement offensant de présenter la main gauche qui sert à se moucher et surtout à se laver les fesses; j'avoue ne pas savoir comment se débrouillent leurs gauchers.

La qualité de l'eau est le plus gros chapitre de cette matière regrettamment méprisée qu'est L'HYGIÈNE médicale; je l'ai enseignée avec délectation aux élèves infirmières de Lariboisière pendant plusieurs années. L'eau sert aussi à se laver; des mégatonnes de littérature, principalement anglo-saxonne, s'alimentent de la réputation de saleté chronique et parfumée des Français des deux sexes. La propreté est une vertu proverbiale cultivée chez les Flamands, les Suisses, les Scandinaves, les Japonais. Ils n'ont ni plus ni moins d'eau que chez nous et leurs climats respectifs n'y sont pas plus cléments. Il s'agit donc de principes éducatifs que le catholicisme ne favoriserait pas, contrairement au protestantisme et à l'islamisme coranique.

La campagne de mon enfance ignorait la salle de bain et l'eau courante à tous les étages. On se lavait à la pompe, éventuellement dans une cuvette ou une bassine; l'enthousiasme était usuellement absent vu la température ambiante comme celle de l'eau. On se lava souvent sans savon pendant la guerre et, pour se dégraisser les mains, il fallait parfois se servir de sable ou de gravier et d'un filet d'eau. Mes parents étaient d'une méticuleuse propreté, quelles que soient les conditions de confort dans lesquels ils se trouvaient. Ils étaient impitoyables sur l'hygiène des mains, du bassin et des dents. Comme dans les westerns, le rite du bain hebdomadaire collectif se reproduisit jusqu'à ce que mes parents se fassent construire une maison moderne avec salle de bain, douches, bidets et WC aux trois étages. Au Vieux Pavé, il en était allé tout autrement; les chiottes étaient un cabanon en situé à une quarantaine de mètres, à l'écart dans le jardin; on comprendra assez aisément que nous préférions tous la corvée de seaux hygiéniques à ce slalom dans la glaise les jours de pluie. Chaque samedi après midi, ma mère remplissait un grand baquet en bois cerclé de fer avec de l'eau chauffée sur un four à charbon de bois dans la buanderie; ses quatre enfants y passaient à tour de rôle dans un ordre qui se discutait voire se disputait âprement, le dernier - rarement la petite dernière, tout de même - n'avait plus que de l'eau à peine tiède et assombrie par la crasse agricole des trois autres. Même encore aujourd'hui, je me sens inconfortable sinon coupable dès lors que je n'ai pas sacrifié au

rite du bain sabbatique qu'une douche ne saurait remplacer. Les jeunes gens sont maintenant éduqués à se doucher régulièrement, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'ils se lavent vraiment, le périnée notamment.

A l'hôpital plus souvent encore que dans la vie, je suis obsessionnellement respectueux de l'hygiène des mains, ce qui n'est pas sans poser des problèmes cutanés avec les savons abrasifs et les produits alcoolisés. Lorsque je me mis à l'échographie, je dus me battre contre certains de mes élèves et collaborateurs des deux sexes pour qu'ils se lavent les mains et qu'ils nettoient leurs sondes, après chaque examen, avant de passer au suivant: la lutte contre les infections nosocomiales est un problème culturel à traiter dès l'enfance et, au plus tard, en première année de médecine; après, c'est trop tard pour que le réflexe soit conditionné à vie. Pour être franc, je ne suis pas naturellement propre, à l'inverse de ma mère, qui cassait la glace dès l'âge de quatre ans dans le dortoir de son collègue de La Roche-sur-Yon, tenu par sa peau de vache de tante, la sœur Lucie en religion. Comme l'est également ma femme qui, dans les déserts les plus arides, peut faire une toilette complète dans un demi-verre d'eau et, constamment, paraître fraîche et rose, vêtue de linge immaculé au plus tard de la soirée. Je ne supporte pas la saleté chez les autres, mais je suis convaincu qu'il y a une prédisposition génétique qui sépare la classe des souillons, à laquelle je n'échappe que par un effort permanent sur moi-même, de celle des sous neufs, à laquelle je ne pourrai jamais prétendre appartenir, alors que mon chat en est membre d'honneur. A l'étranger, l'un des plus grands atouts de la séduction de la Française tiendrait, ai-je entendu dire, à cette légère nuance de crasse négligée, introuvable sur une Helvète ou une Batave. Passons sur l'élégance impeccable de Chevènement et sourions à cette plaisanterie intraduisible en français de mes collègues américains transformant le dandy McClennan en McCleannan. Je haïrais volontiers ce très charmant collègue vietnamien capable de conserver sans aucune tache son deux pièces vert amande et sa cravate Hermès, qu'il mange avec des couverts Louis XV, des baguettes ou le peigne d'Almain. Tout lecteur des TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE sait que la réputation d'un restaurateur cantonais s'affiche en raison directe du nombre de taches qui maculent les nappes, contrairement à son collègue japonais pour qui chaque grain de riz gluant est une pépite d'or et une tache un déshonneur.

Certains individus n'éprouvent jamais la moindre tentation voire le moindre plaisir à consommer des BOISSONS ALCOOLISÉES. Mon père comme son père étaient d'impénitents et exclusifs buveurs d'eau qu'ils aimaient glacée, plate et pure, longtemps suivis en cela par les femmes de la lignée. Jamais, mon frère et moi n'aurons de mal à nous soustraire aux rites sociaux de l'ingurgitation excessive d'alcool destinée à démontrer nos virilités par ailleurs sans équivoque. Dans la famille de ma mère, on aimait le vin, mais avec modération. Je peux rester des semaines sans consommer d'alcool, s'il le faut. J'aime mon verre de bon vin au repas, mais je ne bois que de l'eau fraîche avec la salade et les vinaigrettes. Je ne songe pratiquement jamais à consommer un apéritif ou un digestif si je suis seul et ne pousse personne à boire sans réelle envie, opinion partagée par le capitaine Haddock méprisant les boit-sans-soif. Toutefois, à certaines périodes de ma vie, j'ai dû me méfier de dérives socialement favorisées par la conjonction d'une vie professionnelle intense, de lourdes responsabilités et d'offres gratuites particulièrement riches en produits alcoolisés de tous ordres. Je crois avoir toujours su m'arrêter à temps, mais je comprends pourquoi et comment une assuétude peut se développer contre toutes défenses naturelles, chez des personnes pourtant psychologiquement bien structurées.

L'être humain est inégal face au patrimoine enzymatique nécessaire pour métabo-

liser l'alcool éthylique sans dommage organique. Je reste ahuri devant certains de mes amis anglo-saxons, aujourd'hui octogénaires ou plus, capables d'ingurgiter des gallons de bourbon par semaine, sans dégâts apparents susceptibles de rehausser leurs handicaps au golf ou baisser leurs classements tennistiques. A l'inverse, il devient de plus en plus indécent de commander un verre de vin ou une pinte de bière lors d'un business-lunch américain. Il y a une dizaine d'années, je me rendis en Norvège à Trondheim, en tant que nouveau trésorier, pour visiter le Professeur de gynécologie-obstétrique Sturla Eik-nès, le Président de la fédération européenne d'ultrasons. La boisson d'accueil, le soir au dîner dans sa maison de bois qu'il avait construite de ces mains, fut le délicieux vin chaud épicé, traditionnel et bienvenu dans un pays aussi froid et obscur en hiver. Au déjeuner pris à l'aéroport avant de prendre l'avion du retour, je commandai une canette de bière légère locale cependant que lui se contenta d'une eau minérale gazeuse; je m'en étonnai mais moins que ne me le produisit sa réponse: s'il était contrôlé par un policier durant le trajet de retour à l'hôpital au volant de sa Volvo, il irait directement en prison pour deux jours si son sang contenait la moindre molécule d'alcool. J'exprimai mon scepticisme étant donné sa position de très grand leader mondial de la fœtologie ayant consommé une boisson aussi légère; la démocratie norvégienne est sans pitié, rien n'y aurait fait. J'imaginai ce qui serait arrivé en France, dans une situation identique, y compris à moi-même, jusque-là jamais pris en défaut, mais je ne conduis pratiquement plus de voiture et ma femme boit de l'eau de préférence! J'ai trop vécu la Bretagne alcoolique au volant comme au guidon pour ne pas penser que la peur du gendarme est la seule arme absolue; les Français adopteront un jour la loi norvégienne, imposée là-bas par les ravages de la saturday night fever à l'association bière+aquavit. En attendant, j'ai bien servi mon pays: Sturla est devenu un fervent consommateur d'un verre de Cointreau after eight post meridiem.

La résistance à l'alcool est-elle innée? Peut-elle s'acquérir? et alors quand et dans quelles conditions? Je ne sais pas vraiment comment répondre à ces interrogations, faute d'une expérience vécue comme telle dans mon for intérieur. J'ai un rejet culturel de l'ivresse collective et peut compatir à une ébriété individuelle, même hypersonore, tant qu'il n'y a pas de vomis à écoper; je n'aime pas perdre mon self-control et j'ignore pourquoi une cuite est une cure si valorisante dans la vie d'un homme. Je ne suis pas Tintin, ni sûr que j'aurais pu cohabiter longtemps avec un capitaine Haddock, du moins dans sa version marinière, sans un Nestor à temps plein.

La femme alcoolique est une déprimée chronique constamment sur la lame du rasoir de la désespérance. Elle n'est pas l'égale socialement sympathique du pochard dans les sociétés machistes; Sue-Ellen l'a bien illustré dans DALLAS, comme Dean Martin dans RIO BRAVO et, plus dramatiquement encore, Nicolas Cage, dans le moins conventionnel LEAVING LAS VEGAS. Le succès féminin du gin, alcool à brûler insipide, tient à sa seule transparence hydrique capable de corser un Martini alcooliquement trop faible ou de se faire rendre goûteux par des adjuvants à la source de nombreux cocktails inventés pendant l'entre-deux guerres pour sophistiquer les *Madones des Sleepings* au bras des Charles Boyer, Clark Gable et autres Cary Grant. La femme américaine se shoote de nos jours au vin blanc et se garde de toucher publiquement à la boisson virile par excellence qu'est la bière. La cirrhose de la femme de la vallée du Po tient à la couleur sanguine et à l'amertume du Campari qu'elle boit pur dans sa cuisine, en attendant un Delon ou Mastroianni qui n'en finissent pas de l'ignorer. Le Français reconnaît, lui, qu'il n'y a jamais d'eau sans pernod de marque, car même les GI's américains d'Eisenhower ont divulgué chez eux que notre pastis national a trop souvent résulté de

la distillation du bois qui aveugle les consommateurs à la recherche de boissons d'homme, anisées ou non, peu importe! pourvu qu'elles soient clandestines et à bas-prix. Ce n'était sûrement pas le cas avec le whiskey ou du rye du temps d'Al Capone! L'alcool est un carburant indispensable au guerrier combattant: le plus pittoresque héros du film OKINAWA est le marine capable de monter un alambic de campagne distillant je ne sais plus quoi sur la plage de débarquement sous un déluge de feu en technicolor.

LA GUERRE DE LA FAIM N'AURA PLUS LIEU

Soyons lucides, comment imaginer qu'on puisse encore mourir de faim en France, pays des gigantesques excédents agricoles qui ruinent la Communauté Européenne, avant que la Pologne et l'Ukraine ne prennent le relais? Enfant, je n'ai jamais su ce qu'était la faim basique, celle des grandes famines qui décimèrent des peuplades entières d'Europe ou les forcèrent à s'entre-tuer ou à émigrer dans le Nouveau Monde, comme les Irlandais et les Suédois du XIXe siècle. Même aux pires jours de l'occupation allemande, la campagne bretonne nourrissait ses habitants en quantité suffisante pour alimenter au marché noir les Parigots affamés et à la recherche de cochonnailles susceptibles de rendre plus sapides les topinambours et rutabagas qui faisaient l'ordinaire. Cependant, l'histoire des temps modernes était encore suffisamment récente pour que l'on soit éduqué à gagner son pain à la sueur de son front, bien avant que les usines de la Quatrième République ne viennent permettre aux enfants de l'exode rural d'y adjoindre leur bifteck-frites. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas qu'on gâche le pain ni qu'on le jette dans le vide-ordure. La flûte à dix francs Ramadier et la miche de pain ont sauvé le lycéen angevin demi-pensionnaire, incapable de manger le moindre atome d'une bouillie servie au réfectoire qu'on n'aurait même pas donné aux chats; comme la ficelle à un franc Pinay nourrit l'étudiant rennais, écœuré par la saleté des plateaux métalliques du restaurant universitaire remplis des invendus de l'agriculture armoricaine recyclés en hachis Parmentier, ni meilleurs ni pires que ceux du Mab' ou du Mazet, à dire vrai. Mesdames Murray et famille Bonhomme de mon enfance angevine, famille Huguenin de mon adolescence rennaise puis parisienne, famille Lucas-Guillaume à Paris 7e, merci pour vos accueils bienveillants et nourriciers des jeudis et dimanches - on travaillait alors toujours le samedi, au lycée comme à la Fac de Rennes - autrement sans pain ni vin, qui m'ont évité de sombrer dans la cachexie. Je n'avais rien de l'anorexique mental. J'aimais tout, sauf la MALBOUFFE, qui n'avait alors rien à voir avec ce que dénonce aujourd'hui notre Jean-Pierre Coffe national, sa mémoire peut-être trop détachée du garde-manger en treillis à mailles serrées de nos enfances, moins souvent garnis de belles et bonnes denrées qu'on ne l'aurait alors rêvé.

L'enfant comme l'adolescent que je fus était *rachot* parmi les grands, un malingre parmi les balèzes, un chérubin parmi les tarzans, même avec des vestes aux épaules surcompensées alors à la mode. Je passai le conseil de révision en 1956 à la mairie du canton de Retiers; j'y retrouvai, tous à poil comme moi, mes copains de Martigné; j'étais parmi les plus grands, certainement le plus mince et le moins musclé, l'un des rares à ne porter aucune marque extérieure de rachitisme; le lait dans les fermes, au temps des J2, allait plus à la laiterie Bridel que dans les ventres des gamins. La faim qui dévore les entrailles de l'humain et le pousse aux crimes les plus affreux, j'en ai d'abord entendu parler de la façon la plus terrifiante de la bouche de ma tante Guite, à son retour de déportation à Ravensbrück, quand il fallait qu'elle participe à la chasse aux épiluchures dans les poubelles des kapos pour survivre jusqu'au lendemain par -15° Celsius, après avoir passé sa journée à scier du bois dans la forêt prussienne glacialement enneigée. Moins inhumaine mais tout aussi prenante, la faim de l'adolescent parisien des années 40-44, telle que me

l'a souvent décrite mon ami Jean-Marie Huguenin, reconnaissant à Philippe Pétain le seul mérite de lui avoir fourni des biscuits vitaminés, comme on en distribuait alors tous les jours aux enfants des écoles de Paris.

«De quoi sont les pieds?»
demandait le sergent instructeur...
«L'objet de soins constants»,
devait répondre le bidasse annonçant son manuel,
au temps des Chassepots.

Jean-Marie Huguenin, Parisien de la rue Blomet, effectuant ses humanités à Jeanson-de-Sailly, suit sa famille dans l'exode de juin 40, mêlé à une foule hétéroclite de Français et de Plats-Paysans, fuyant vers le Sud-Ouest voire l'Espagne, beaucoup plus souvent à pied qu'en voiture, parfois en train. Il arrive à temps à Saint-Gaudens pour passer l'écrit du bac; reçu, l'oral l'attend à Toulouse. Son examinateur le prie de composer sur le thème des bienfaits de la marche à pied chez Jean-Jacques Rousseau; l'expression «si mes yeux avaient été des pistolets...» est aussi éculée qu'étaient alors ses godasses aux semelles usées jusqu'à la plante des pieds sans chaussettes... On ne sera pas surpris qu'il fut très bien noté sur... un silence profondément creusé devant un visage d'examineur soudain figé dans la gêne de comprendre sa bévue, valant bien une glose verbeusement opportuniste sur le discours d'un rêveur solitaire parcourant le sein généreux de madame de Warens.

Mais laissons-le se raconter lui-même, dans une lettre datée du 8 avril 2005, en réponse à l'envoi des bonnes feuilles le concernant:

«En 1938, les Républicains de Barcelone n'avaient eu d'autres ressources que de passer la frontière française pour échapper au sort que leur réservaient les Franquistes et Toulouse avait été leur première «ville-étape». Toulouse n'était plus qu'un vaste camp de concentration gorgé d'anisette. (Durant l'exode) elle n'était plus capable d'accueillir tant de trains (en provenance de Paris) bourrés de gens harrassés, manquant de tout, tant de nourriture que de sommeil. À ce point de saturation, les autorités durent prendre la décision de nous empêcher d'y encombrer encore plus la gare de Matabiau, (en bloquant les convois loin en amont de Toulouse), en laissant passer seulement les «AFFECTÉS SPÉCIAUX», tel mon père, capable de diriger un éventuel Corps d'armée dans une troupe réorganisée. Sa place était prête à la Caserne Caffarelli. Mais ses trois fils furent priés de suivre les gendarmes de Montauban, jusqu'à une caserne qui ne servait plus à rien et vide de tout sauf de chiottes (...) Nous ne pensions plus qu'au délice d'avoir le droit de dormir sur des ressorts de lits sans couvertures. Rien à bouffer, même en volant de ci, de là. Dès le lendemain matin, aux aurores, nous contournions les wagons qui ne risquaient pas de remonter sur Limoges où une foule énorme, sans la moindre hygiène, dormait dans le pire désordre, au dessus des voies. Par hasard, un train de rares wagons nous lâcha à Toulouse, où notre père nous avait fait inviter à loger chez le Président de la Pyrénienne d'Electricité, un polytechnicien comme lui. Grâce lui soit rendue, ainsi qu'à sa femme, de nous avoir fait couler des bains, nourris et... laissé dormir enfin! Malheureuseusement pour nous, toutes leurs chambres étaient déjà retenues pour d'autres convives dans les jours à venir. (...) Et c'est ainsi qu'on repartit pour Bordes-de-Rivière, entre Saint-Gaudens et Montrejeau. C'est là que mes frères et moi eûmes à passer l'écrit du Premier Bac. A cause de l'ordre alphabétique commode, j'étais derrière mes frères. C'est pourquoi ils eurent de quoi répondre en maths et en physique, tandis qu'ils ne pouvaient pas me renvoyer

l'ascenseur en français et autres langues étrangères. Mais, soyons justes, j'avais tellement de points d'avance par le jeu des coefficients qu'il ne pouvait rien m'arriver, d'autant plus qu'un prof' d'espagnol eût le bon goût de me donner 0,5/5 pour m'éviter un zéro pointé rédhitoire. (...) Et c'est là (à la Faculté des Sciences de Toulouse) que se situent mes démêlés avec Jean-Jacques Rousseau, mon Sauveur! (...) J'étais bien en savates percées car je n'avais même plus de godasses tant elles étaient elles-mêmes transpercées. Cette fois, nous fûmes accueillis par un colonel qui avait fait la guerre de 14 avec mon grand-père Huguenin. Parfois les relations servent! (...) N'ayant plus rien à faire, mais glorieusement bacheliers tous les trois, d'autre qu'à percer nos furoncles dans une maison précédemment occupée par des Hollandais, certains juifs, d'autres encore pro-nazis, fuyant vers l'Espagne. (...) Je reviendrai dans cette région en 1949, à ma sortie de sana, où ma fiancée et ma mère me veillèrent pendant huit jours de délire dû à une typhoïde dont je n'ai gardé aucun souvenir.» JEAN-MARIE HUGUENIN.

Il y en a encore pire en matière de faim chez l'homo sapiens sapiens de la branche indoeuropéenne: celle qui pousse au cannibalisme de la nécessité.

J'entends dire beaucoup de bien des ouvriers portugais dans la bouche d'un directeur de travaux publics travaillant dans le béton au CEA en 1966, opinion favorable que je partage entièrement. J'apprends aussi incidemment l'existence de mystérieux méchouis clandestins, certains soirs quand la nuit règne sur les campements autour des chantiers et qu'on a la chance d'y pouvoir accommoder le coucou à la viande fraîche lusitanienne capturée lors de rodéos à mobylette, embrochée comme les sangliers d'Obélix.

J'ai survolé à trois reprises la Cordillère des Andes, très près du pic où s'écrasa un avion dont certains passagers ne survécurent que grâce à la consommation de la chair des autres. Je n'ai jamais eu assez faim pour imaginer comment on peut faire le choix entre les rôles du serviteur et du servi, dans cette extrémité à laquelle j'aurais parfaitement pu être exposé à la période ma vie où j'étais plus souvent dans les airs que sur terre.

«On dirait Jean-Louis Barrault tellement il est maigre, notre nouvel externe!», s'exclamera une infirmière à mon arrivée dans le service de chirurgie infantile où je prends mes premières fonctions en 1962. Je pèse alors cinquante-deux kilos pour un mètre soixante-dix-sept et guère plus, deux ans plus tard, quand je me marie pour le meilleur et pour le pire. Ma femme Michèle, une Parisienne née en 1935, a connu la guerre, l'occupation, la dèche toujours, et la faim plus rarement; elle excelle dans les soins diététiques qu'elle délivre aux nourrissons hypotrophiques des hôpitaux Saint-Vincent de Paul ou des Enfants-Malades; elle va prendre mon destin calorique en main, comme sa mère l'a fait auparavant pour sauver son père.

Mon regretté beau-père, GEORGES GUILLAUME, un Basquo-Landais ancien administrateur civil à la CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS, était un bel athlète fêru de sports collectifs au point d'envisager devenir joueur de football dans l'équipe du Stade-Français quand fut créé un championnat de France professionnel au cours des années 30. Atteint à vingt ans d'une très grave tuberculose pulmonaire et osseuse, trop longtemps méconnue, il va vivre treize ans totalement allongé, soigné avec plus ou moins de bonheur par les plus grands médecins de l'époque, tels Robert Debré, alors son voisin d'en-face, rue de l'Université; l'urologue Robert Wolfromm qui lui sauvera un rein - en fait un énorme abcès froid de la gaine du muscle psoas -, grâce à l'une des toutes

premières urographies intraveineuse faites à Paris, l'orthopédiste André Richard qui lui posera en 1941 une magnifique greffe d'Albee sur sa colonne vertébrale pottique qui ne pouvait que le rendre raide comme un bâton, mais stable. Il va expérimenter, encore à Paris, une thérapeutique alors très en vogue, quoiqu'en période de vaches maigres, le régime hypercalorique qu'observa également l'écrivain Maxence van der Meersch, l'auteur de CORPS ET ÂMES, lecture obligatoire dans mon enfance aujourd'hui oubliée. Il s'agissait de rendre les tuberculeux gras comme des baleines par des rations alimentaires surchargées en graisses, huile de foie de morue en tête, de l'ordre de huit mille calories par jour ou plus. La solidarité familiale joua à plein et d'Aire-sur-l'Adour arrivèrent par colis surtaxés, foies gras, confits, cassoulets et cochonnailles, jusqu'à ce que mon beau-père soit au bord de l'apoplexie selon Marco Ferreri. Les tuberculeux pulmonaires se soignaient en montagne ou en plaine, mais surtout pas en bord de mer en principe réservé aux seules formes ostéoarticulaires. Virant lof pour lof, parfaitement soigné, conseillé et suivi par le docteur Fernand Capelle, médecin-chef du sanatorium d'Odeillo, près de Font-Romeu, il fut sauvé par les talents culinaires de ma belle-mère capable d'appliquer à la lettre les principes diamétralement opposés du bon docteur Paul Carton, praticien marginal plus ou moins homéopathe rejeté par l'immense majorité de ses confrères mais pas de ses concitoyens... et, en l'occurrence, un très grand manitou vénéré de ma belle-famille, à dire vrai assez dégoûtée de la médecine officielle au plus haut niveau de l'académisme. Elle n'y reviendra que lorsque leur fille deviendra infirmière chez Marcel Lelong, à Saint-Vincent de Paul, et davantage, après que je l'eus épousée.

JEAN-MARIE HUGUENIN vécut dans sa jeunesse la même aventure de la tuberculose multifocale au long cours, qui sensibilise à une lecture positivement critique des œuvres de Céline et de son double, le Dr Bardamu. Il ne fut pas pour rien dans ma compréhension du vécu des malades hospitalisés dans les salles communes des grands patrons ou dans les sanatoria. De ce fait, j'ai su me méfier très tôt des limites de la capacité des grands professeurs - *un corps que je rejoindrai, à l'âge de trente-sept ans, avec une fierté jamais démentie, mais avec un mental de médecin de campagne* - à assumer, toutes leurs vies durant, des insuffisances diagnostiques et thérapeutiques de moins en moins évitables. Il faut beaucoup de lucidité autocritique pour accepter, sans états d'âme, de cesser toute activité directe dans un domaine où l'on a atteint le grade d'expert consacré, pour la confier à un successeur plus compétent, avant le temps des erreurs qui firent jadis la réputation des morticoles; cette réflexion aidera peut être certains de mes correspondants voire de mes malades, à comprendre ma motivation profonde quand je déciderai de mettre un terme, jugé trop précoce, à certaines de mes consultations les plus spécialisées, telles l'échographie mammaire et l'angiographie. Très tôt, j'ai été un adepte de l'auto-évaluation - chers Frères des Écoles Chrétiennes, une fois de plus merci! - et plus encore de l'évaluation collégiale quinquennale des compétences des médecins hospitaliers, ce qui ne m'apporta pas que des amis, on s'en doute, notamment chez les fils de jésuites et les fins politiques.

Pour clore cette digression sur les fléaux qui fauchaient la jeunesse d'avant les vaccins, qui assumait la charge financière qui tomba sur les épaules de la mère de Louis Guillaume quand son fils de vingt ans développa sa maladie tuberculose? En 1915, son jeune mari, un gadz'art professeur de mathématiques parti képi, gants blancs et pantalon garance, fut fauché aux Épargnes par la mitraille des armées du Kaiser. Veuve de guerre elle dût travailler à la Caisse des Dépôts et Consignations pour élever son orphelin selon les normes de la meilleure bourgeoisie des Années Folles. Il n'y avait pas à l'époque de

sécurité sociale, on ne parlait même pas des assurances sociales que Léon Blum créera au temps du Front Populaire. Ma belle-famille assura en totalité pendant treize ans la dépense financière d'une maladie ruineuse aussi bien pour le porte-feuille que pour la réputation du malade. Hommage doit être rendu au personnel de la Caisse qui, spontanément et ponctuellement chaque mois, lui fera parvenir sous enveloppe anonyme, le fruit de la collecte unissant l'ensemble des fonctionnaires de son service. Bel exemple de solidarité fraternelle que sait sécréter la grande fonction publique quand elle sent l'authenticité des personnes. Les Médecins des hôpitaux de Paris alimentent volontairement une tontine, pour aider similairement leurs collègues malades; elle aida notamment les familles de Jean-Pierre Monnier et Michel Katz, dont nous avons décrit plus haut les tristes histoires; sa trésorerie est traditionnellement assurée par la corporation des radiologistes qui en tirent une légitime fierté.

La tuberculose n'est pas ou plus une maladie honteuse à proprement parler, mais que l'on relise l'extraordinaire scène du *JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE* d'Octave Mirbeau où l'héroïne amoureuse et contestataire aspire le crachat hémoptoïque de son jeune fils de famille d'amant phtisique et diaphane au bord de l'agonie. Moins sulfureux exemple? Frédéric Chopin, tuberculeux en exil avec George Sand, dût s'abstraire de l'hostilité méprisante des Majorquains pour se soigner, isolés qu'ils furent dans une maison retirée, avant d'en mourir à Paris.

Alors que je parcourais le monde de long en large et que je visitais des pays où chaque graine de riz, de maïs ou de blé est en festin royal, je fus profondément choqué d'apprendre la création des *RESTOS DU CŒUR*, sur l'initiative de Coluche. Je croyais jusqu'à ce jour qu'il n'y avait plus de misère en France qui puisse affecter la ration calorique de base d'un de ses habitants, qu'il soit avec ou sans papiers d'identité réguliers. L'effarant gâchis de nourriture que cachent mal nos poubelles parisiennes n'est concevable, pour l'accepter sans moralisme pesant son poids d'hypocrisie, que dans le cadre d'une répartition ubiquitaire, systématiquement assurée, d'une ration calorique égale au moins au métabolisme de base d'un individu moyennement actif, accessible sous une forme étatique respectant la dignité de l'individu, tant la matérielle ne suffit pas à elle seule quand l'affection est absente du don gratuit. J'ai la chance de disposer d'un revenu qui m'assure l'alimentation que requièrent mon grade dans l'espèce animale et ma fonction dans la société humaine; j'ai pu, tout au long de ma vie familiale, assurer la pitance des êtres dont j'ai eu et ai encore la charge. Ma femme m'appliqua les principes diététiques du Dr Carton, sans pour autant négliger une personnalisation des recettes dont la base devra beaucoup à la littérature de Françoise Bernard, parrainée par la margarine Astra. Je ne lui imposai que la seule soupe du soir qui figure à tous mes dîners depuis quarante ans, jamais tout à fait la même, jamais tout à fait une autre, toujours préparée sur la base d'un bouillon de légumes comme dans mon enfance, jamais passée à la moulinette comme dans la tradition Moreau du Perreux-sur-Marne où l'on aimait les soupes épaisses à couper au couteau, jamais pervertie par l'écœurante douceur orangée de la citrouille comme chez les Magneron, où elle arrivait sur la table trop tiède et sucrée.

Je pesais cinquante-quatre kilos quand je me présentai à l'oral de l'internat, franchis la barre des cinquante-cinq lors de mon passage à l'armée, débouchai dans la frange des soixante juste au moment de devenir père de famille et chef de clinique. Je souris, en revoyant les photographies de mon époque Polnareff, persuadé alors que j'étais laid, maintenant que j'ai presque atteint le fatal quintal qui bouffit ma face, boudine mes mains et bibendumise mon ventre dépourvu de muscles abdominaux toniques. *«Il est*

devenu gras!», s'exclama, déçu et réprobateur, l'un de mes amis rennais, perdu de vue et rencontré lors d'un mariage en Mayenne en 1996. Pourquoi et comment devient-on un obèse androïde et un diabétique, après cinquante ans de vie sans tares apparentes? Je n'ai qu'une vision incomplète du dossier, toutefois suffisamment éclairante pour que tout lecteur puisse en tirer des leçons à visée prophylactique sinon une morale behavioriste à but curatif. Je pesais soixante-cinq kilos à l'orée de la quarantaine et me sentais physiquement lassement pas trop mal. Réfractaire à l'exercice physique et grand fumeur, je me remettais assez difficilement de mon passage au statut de professeur agrégé, stimulé seulement par le désir de ne pas trop m'amollir devant un fils qui, lui, était une boule de vie inépuisable, vif, musclé, intelligent, curieux de tout, outrancièrement exigeant et diablement joyeux, davantage le portrait de sa mère que le mien.

Je me dynamisai lors de nos vacances d'été passées à Carnac lors de la canicule de 1976, dans une jolie villa où nous pûmes recevoir pour la première et dernière fois mes parents, tous deux à la joie de jouer les grands-parents gâteux. Mon père, maintenant à la retraite, était très las mais encore prêt à être pour paraître l'hidalgo de tous et surtout de toutes. Nous rentrâmes bronzés et détendus pour affronter un automne qui nous réunirait souvent à Versailles où parents et beaux-parents venaient de s'installer dans le même domaine immobilier des Traditions, pour le plus grand bonheur de leur petit-fils. Pour la seconde fois, j'emmenai ma petite famille pour un voyage universitaire hivernal de deux mois au Maroc qui consolida nos excellentes santés et réveilla en moi, à Ouarzazate, des velléités sportives à concrétiser très bientôt. Au retour, ma mère me demanda de m'occuper sérieusement de la santé de mon père, trop affaibli et déprimé pour ne pas redouter une pathologie organique qu'hélas! j'identifiai dès les premières radios: il avait un cancer généralisé, probablement d'origine pancréatique, dont le pronostic à court terme était sombre, désespérant par la lente et douloureuse agonie qu'il promettait, désespéré par l'absence de thérapeutique curative. J'explosai alors d'une imprévisible réaction kaléidoscopique d'angoisse métaphysique qui s'exprima pendant des mois par une boulimie sexuelle.

Les effets anabolisants des hormones mâles sont bien connus depuis les affaires de dopage des sportifs de haut niveau; même purement naturelles comme dans mon cas, elles bouleversent aussi le physique et le mental des sédentaires brutalement sollicités de faire face à un effet génésique incoercible qui toutefois n'aboutira, dans notre couple, à aucune procréation, notamment celle d'une fille que nous espérions pourtant encore être capables de concevoir. Cela prouve bien que la fécondation reste un mystère que ne résout pas la seule logique mécanique de la copulation non protégée calculée en centimètres cube et en jours d'ovulation.

J'arrêtai de fumer du jour au lendemain sans aucune difficulté, sans doute en réaction répulsive face aux risques de cancer du fumeur que n'était pourtant plus mon père depuis quinze ans, ce qui décupla mon appétit. Je pris soudain quelques kilos qui dépassèrent vite la dizaine, dès lors que je me mis intensivement à tirer à l'arc un an plus tard. A mon départ aux Etats-Unis en 1980, je pesais soixante-dix sept kilos de muscles à peine persillés et j'avais encore le ventre plat. Dans les années qui suivirent, l'arrêt de la pratique du sport de compétition me fit grossir et perdre mes muscles hypertrophiés par l'effet gonflette de la contraction musculaire isométrique dont relève le bandage de l'arc, geste bien différent du swing de golf qui s'apparente au stretching, donc privilégie la souplesse dynamique au détriment de la force brute. Je franchis rapidement la barre des quatre-vingts kilos, me remis à fumer pour freiner mon appétit et entrai dans une phase de vie

débridée qui n'avait plus rien à voir avec ce que j'avais vécu jusque là. Lancé à fond dans la charge de chef de service hospitalo-universitaire et devenu un membre actif de la world company radiologique, je me mis à vivre en bâton de chaise pendant près de vingt ans; je renouai avec l'instabilité qui m'est naturelle et que mon salaire de haut fonctionnaire rendait bien plus confortable et entreprenante. Revenu à Necker en 1988, je m'arrêtai de fumer, toujours brutalement et sous l'effet de ma seule volonté, lorsque mes deux paquets de Phillip-Morris light quotidiens ne me suffirent plus et que je me mettais à brûler mes cibiches la nuit devenue facilement insomniaque, jet-lags obligent. Très lucidement, je me jugeai vite franchement obèse, mais à degré tel que mon sang était devenu une confiture de lait, constat répugnant auquel je ne m'attendais pas. Le lecteur trouvera ailleurs, s'il ne le sait pas déjà, comment je parvins en 1999 au diagnostic de diabète de type 2 non insulino-dépendant. Je pesais alors près de cent kilos; j'étais laid, ventru, décati, profondément dépressif, au bord de la clochardise dorée, alors que je travaillais comme une brute et affrontais de dramatiques difficultés professionnelles.

Le diabète est une maladie qui s'apparente au purgatoire sur terre quand il est de type 2, car c'est le châtement immanent des péchés capitaux par excès de consommation, gourmandise, paresse, luxure..., qui conduisent à la surcharge pondérale par hypertriglycéridémie. Tout ce que ce malade-là peut espérer pour se consoler d'une infirmité coûteuse et répressive est qu'il en aura bien profité avant, car il ne peut guérir que par la mise au pas frustrante de ses désirs oraux. Je ne peux que rendre un hommage appuyé à mes diabétologues qui ont su, tant chez Frédérique Kuttenn à Necker qu'à la Clinique du Bois de l'Ours à Briançon, me faire accepter de dompter mes tendances excessives à m'empiétrer de sucreries de tous types et de beurrées Poilâne de beurre des Charentes, par une pédagogie simple et humaniste sans que je sombre dans une psychasthénie définitive, ni devienne anachorète aux Indes. Le diabétique de type 1 par insuffisance insulinique organique congénitale ou acquise vit, elle ou lui, son enfer sur terre. L'on mesure alors le poids essentiel de la culture qui permet de vivre au quotidien une survie que la seule insuline ne suffit pas à rendre supportable, comme Jean Cocteau le fit pressentir dans *LES ENFANTS TERRIBLES*, pièce écrite dans la foulée de la découverte de cette hormone par Banting et Best en 1925. Fred Siguier en est un autre exemple, issu du milieu médical cette fois.

LA GUERRE DES CULTURES INTELLECTUELLES N'AURA JAMAIS EU LIEU

Jamais, même dans le ventre maternel, je n'aurai eu à souffrir d'une carence en nourritures destinées à éveiller, développer et entretenir mon intelligence abstraite et conceptuelle qui différencie l'humain des autres primates censés ne connaître que sa forme pratique. La lucidité est la flamme de la bougie qui ne brûle que d'un seul bout.

L'on sait, depuis que l'échographie ultrasonore ne nous cache plus rien de son anatomie, que le fœtus n'aime pas qu'on l'emmerde et qu'il est certainement capable de tirer profit des discours intérieurs que sa mère lui tient en aparté, comme du vibrato de ceux qu'elle échange sur son portable avec ses copines ou la future grand-mère. De la même façon, mais moins facilement étudiables par ultrasonographie, les variations des milieux ambiants dans lesquels la mère se déplace pendant neuf mois ne peuvent pas ne pas exercer d'effets sur les organes sensoriels en voie de développement.

Il ne faudra sans doute pas attendre le XXVe siècle pour qu'une Catherine b., microcosmonautiquement équipée d'une nanocaméra-vidéo THFD MPEG 38, optique Zeiss et disque dur de 1024 To, ne s'injecte dans la circulation sanguine d'une mère

gestante exhibitionniste. Avertie d'une vieille croyance africaine de l'avant-SIDA, elle viendra nous confirmer, en direct sur PinkaTévy, par l'image et le son mastérisés, la réalité des effets roboratifs légendaires de l'alimentation spermatique transvaginale itérative du jeune Harry-Sosthène Ivoire-Ebony, que permet la position coïtale rétro dorsale, coutumière de ces ethnies. La voie intra-matricielle directe maximale est alimentée par l'étreinte de la mère porteuse par l'organe viril d'une noria de mâles nourriciers, bachiquement excités par la projection itérative de gravures rupestres érotiques obligeamment sponsorisée par la Fondation Murdusson. A cours de budget, elle y substituera, pendant leurs RTTs qu'elle oubliera de payer, des godemichés brevetés Sonickel-Rycka, disponibles en taille X à XXL, en exclusivité dans les meilleures pharmacies orthopédiques, les sex-shops superbioniques ou sur le net en Cinquième Dimension.

Une telle expérience couronnée de succès, suivie de plusieurs autres, sera bénéfique à la création du programme multimédiatique destiné à créer l'ambiance idoine pour assurer le bon développement psycho-moteur des fœtus placés dans les utérus artificiels en aluminium-titane anodisé, dont le principe n'appartient déjà plus à la seule science-fiction orwellienne. Ces matrices impérissables et non vulnérantes pour les mères et les organismes sociaux des robots mutualisés, périmeront vite la gestation dans un utérus de chair et de sang, selon Gustave Courbet, depuis longtemps sorti du monde des morts-vivants, à découvrir au Musée des Arts Sidérants de Paris-Plage-sur-Volga.

«J'N'ÉTAIS PAS SITÔT ARRIVÉ...

QU'ILS ÉTAIENT LÀ ...

FAIS MOI RISSETTE...

COMMENT VOULEZ-VOUS QUE J'TÊTE,

SANS CALME ET SANS TRANQUILLITÉ?

QU'Y S'CONTENTENT DE M'DONNER MON BIBERON

A HEURES FIXES ET POUR MES LANGES

QU'Y N'OUBLIENT SURTOUT PAS D'LES CHANGER

LES COUCHES PROP'ES SONT PLUS DOUCES AU TOUCHER»

chantait spirituellement le délicieux Stéphane Goldman.

Foin de biberons Nestlé, ma mère me NOURRIT AU SEIN, d'où une excellente prédisposition à jouir de l'esthétique d'une jolie poitrine féminine, comme le sera aussi mon fils, et un manque de plaisir à consommer le contenu des laits concentrés sucrés en tubes ou en boîtes. Je me développai normalement en taille et en sagesse et n'imposai pas à mes géniteurs de délais prolongés à discipliner mes sphincters pelviens, donc pas de pipi-au-lit, ni d'encoprésie. Je fus un enfant pédiatriquement correct dans le versant exploré par Françoise Dolto. Toutefois, j'émettrai une réserve sur mon comportement quand mon père fut mobilisé en septembre 39. Très lucidement, je dois envisager d'avoir été, jusqu'en juillet 1940, le père-équivalent de mon frère cadet, né le 18 août 1939.

J'ai eu accès à tout ce qu'on pouvait trouver, en ces temps et lieux, qui incite les FACULTÉS INTELLECTUELLES à se développer exponentiellement. J'eus rapidement la réputation d'être un enfant précoce - jamais on ne m'a traité de surdoué, et je ne me suis jamais senti intelligent - et mes parents réagirent, me confièrent-ils plus tard, d'abord par une surexcitation de mes sens naturellement aiguisés, pour leur plus grande fierté devant des résultats exceptionnellement brillants hors les maths. Je ne me souviens de mon enfance qu'à partir de l'âge de trois ans, lorsque je me revois patauger dans une flaque d'eau d'un jardin tourangeau. Après, je deviens l'explorateur de tout mon bled natal, constamment

assisté de mon frère que je traîne partout avec moi. Ma mère était alors une femme affectueuse quoiqu'assez autoritaire - *pas baisante, la mère Moreau!* disait on là-bas, quand on était assez loin de sa très fine acuité auditive - mais émancipatrice, et ne parut jamais éprouver la moindre inquiétude sur ma capacité de me débrouiller seul, comme ce fut le cas pour tous ses enfants en bas âge, jusqu'à ce que ma sœur Dominique se fasse piquer par une vipère en avril 47. Seul incident qui témoigne de mon ardeur à imiter mon père au plus vite: je me rappelle très bien prendre son coupe-choux aiguisé sans morfil pour me raser le poil de barbe; il m'en reste une mince cicatrice de deux centimètres près de la commissure des lèvres du côté gauche.

De même, je me revois être conduit en voiture à la Clinique de la Sagesse de Rennes où mon futur maître Abel Pellé me CIRCONCIRA en urgence, pour un paraphimosiis bêtement déclenché par une figure maladroite lors d'un jeu acrobatique totalement innocent par ailleurs. Cette année-là, l'on trouvait plutôt, en France occupée, des gens qui souffraient d'avoir été *coupés* au nom d'un rite qui les expédiait aux fours à gaz sans billets de retour. Je n'en tirerai jamais la moindre raison de fierté ni d'humiliation lorsque je devrai, plus tard, exhiber mon mont pelé selon Pierre Perret, devant mes copains tous munis de plus ou moins grands chauves à col roulé; bien au contraire, je m'en féliciterai quand il faudra s'occuper sérieusement de mon hygiène génitale à l'adolescence. Dans le bled algérien, je constaterai que la circoncision résulte d'un rite commun aux sémites et que seul l'âge auquel elle est pratiquée différencie le judaïque du musulman. Comme je me sens aussi bien arabe que juif, j'ai éprouvé une immense émotion le jour de 1990 où j'ai pu me recueillir - chrétien, roumi et goy à la fois - devant le Mur de Salomon, à Jérusalem.

Ma culture née de mon éducation œcuménique et peut-être de mes antécédents poitevins me fait refuser toutes les formes de discrimination, qu'elles soient raciales, religieuses ou sexuelles, et expliquent aussi sans doute ma grande disposition à m'adapter à toutes les civilisations que j'ai rencontrées lors de mes pérégrinations dans le monde. Quoique! - *j'aurais bien voulu être missionnaire en Afrique ou Médecin sans frontières, mais je ne supporte pas la chaleur!* - pour reprendre une réplique de Michel Blanc dans un film innomé dans ma mémoire. Les humains n'ont que les régimes politiques qu'ils méritent, à condition qu'ils ne cèdent pas à la tentation de les exporter là où ils n'ont rien à faire pour faciliter la vie des citoyens au nom d'un monde meilleur. Je suis heureux dans la France qui intègre. Je n'ai pas été séduit par les pays qui cloisonnent. J'ai la phobie de la ségrégation comme des castes. Je voudrais ne pas considérer l'état d'Israël comme un vaste mellah au sein du monde occidental ni qu'il se comporte comme tel, mais il fait tout pour y parvenir et j'ai aussi rencontré des Palestiniens hautement cultivés; heureusement on trouve à Jérusalem des restaurateurs libanais qui servent à dîner le soir du sabbat. Mais comment ne pas évoquer la tendre chanson de Jean-René Caussimon exprimant notre amoureuse admiration pour les sabras de Ben Gourion, du borgne Dayan et de Golda Meir? Pourquoi avoir assassiné Isaac Rabin, un homme qui me rappelait Jules Roy plutôt que Fehrat Abbas? Une distance de quarante kilomètres sépare Bethléem de Jérusalem, la distance d'un marathon olympique: un Golgotha pour nos coureurs à pied? Tout le monde sait que l'édification d'un Mur ne fait qu'exciter l'envie de l'abattre, n'est-ce pas Josué? Dis, Sharon, aurais-tu perdu les trompettes de Jéricho?

Dans mon pays, l'on disait que, quand on travaille trop du cerveau, on risque d'attraper une MÉNINGITE, un mot qui exprimait à lui seul toute la pathologie neuropsychiatrique humaine. Ma grand-mère paternelle vécut obsédée toute sa vie par la mémoire de sa petite Hélène, sa fille aînée, décédée quelques mois après sa naissance d'une méningite tuber-

culeuse. Ma femme contracta dans l'enfance une méningite cérébro-spinale à méningocoques que diagnostiqua parfaitement le grand pédiatre Robert Debré, très pessimiste sur le pronostic d'une infection curable par les seuls et alors rarissimes sulfamides. C'était mal connaître ma belle-mère. Elle fit toutes les pharmacies de Paris et finit par en trouver une, dans le dix-septième arrondissement, où un potard tabagique, dont elle arracha les dernières précieuses pilules à prix d'or - *sa réserve de cigarettes en échange!* - au marché noir. Michèle se souvient encore de l'atroce sensation de fatigue qui la terrassa au retour de l'école au pied de l'escalier de son immeuble, mais n'en garda heureusement aucune séquelle psychomotrice, hormis une allergie aux sons défoncés. J'ai très récemment entendu rendre hommage au grand savant de l'Institut Pasteur, Jacques Tréfouël, auteur avec Tribondeau de cette découverte qui leur aurait valu un Prix Nobel, si la deuxième guerre mondiale n'était venue l'occulter, car aussi essentielle pour la médecine que celle, plus tardive, de la pénicilline par Fleming.

J'ai été épargné de ces terribles maladies, mais je conjecture encore sur une réflexion que me fit ma mère, quand elle m'exprimait son incompréhension devant ma supposée excessive intelligence. Alors que je progressais à toute vitesse dans l'apprentissage de la lecture en raison d'une mémoire exceptionnelle, mes parents, finalement inquiets, décidèrent de freiner mes ardeurs, en me faisant diversifier mes champs d'intérêts, car on ne peut pas empêcher un cerveau de penser. Ce type de défense parentale instinctive explique-t-elle certaines inhibitions révélées à la puberté? Nous nous poserons la question lorsque notre fils démontrera une encore plus grande précocité; en fin de compte, nous lui créerons, involontairement ou non, des frustrations certaines; positives ou non? je ne sais. Il lui appartiendrait de s'exprimer sur ce sujet quand il sera en fin de carrière; je me pencherais sur son épaule en irréalité virtuelle, puisque j'aurais alors plus de cent ans.

Pompidou disait de Giscard d'Estaing que le peuple serait le seul problème qu'il ne saurait pas résoudre; Jean-Marie Huguenin, qui avait été à son contact en math-élem à Jeanson-de-Sailly, m'avait vanté sa phénoménale intelligence qui l'isolait de ses camarades de classe, car il n'avait jamais eu besoin de plus de cinq minutes pour traiter les problèmes les plus ardues sans jamais se tromper, quand il leur fallait, à eux tâcherons, des heures pour y parvenir, imparfaitement qui plus était; de ce fait, ils ne jouèrent pas assez ou jamais ensemble, condamnant notre futur Président de la République au ghetto des aristocrates adultes des deux sexes, sinon aux amours ancillaires ou vénales.

Plongé dans la médecine de campagne dès le berceau, je n'aurai jamais de mal à m'adapter à tous les milieux, même quand je sombrerai dans la gloire, sauf justement à ceux de la jet-set et de la haute; je m'y sentirai toujours crasseux! Du coup, je n'accueillerai, ni amis inattendus venant briffer à ma mangeoire, ni leurs femmes légitimes dans les lits de l'adultère, dans un appartement cossu du boulevard Saint-Germain, 75006 Paris, sois en bien sûr, Léo!

Rien n'était sous clé à la maison parentale ni chez nos aïeux des deux bords. Nous avions un tel respect pour notre médecin de père que, jamais, il ne nous viendra à l'idée de jeter un coup d'œil subreptice sur les dossiers médicaux de ses malades. Nous avions accès à toutes les bibliothèques. J'ai donc tout lu, pratiquement toujours plusieurs fois, avec le cœur pur et en positivant tout, privilégiant évidemment tout ce qui débouchait sur des aventures, amoureuses ou non, peu important du moment qu'elles se terminassent bien. Même encore aujourd'hui, je n'aime pas les histoires tristes dès lors qu'elles n'ont pas le messianisme d'un Hugo ni la profondeur sociale d'un Zola ou d'un Dickens. A six ans à

peine, je commandai une géographie à mon oncle Paul Magneron, instituteur à Angers; il me rapporta, à la ferme de la Guérvais où mes parents avaient pensé nous avoir trouvé un havre contre les bombardements alliés, un magnifique manuel destiné à la classe du certificat d'études de 1937; je me revois, scrutant le planisphère ovalisé qui coloriait en rouge les territoires de l'Empire Colonial français, et décidant que j'apprendrai l'anglais et le latin d'abord, l'espagnol ensuite pour couvrir le monde entier de mes voyages incessants, ce qui s'exécutera pratiquement dès ma quarantaine sonnée, avec un succès dont la raison tient quelque peu à cette initiation enfantine.

A sept ans et en fouinant dans les rayons du haut, mon frère et moi tomberons sur un très beau livre de luxe à tirage limité, traitant des chansons de salle de garde les plus célèbres, illustrées sans aucune censure mais avec élégance par des dessins flamboyants qui restent gravés dans ma mémoire. Dire que nous ayons alors compris ce qu'ils sous-tendaient serait exagéré; ils ne m'inspirèrent aucun dégoût, ni aucun désir obsessionnel d'en cultiver les thèmes, mais bien plutôt d'en rire, vu les contorsions des acteurs des deux sexes; informée par nous en toute candeur, ma mère n'apprécia pas outre mesure notre initiation prématurée mais n'en fit pas six caisses; un mien cousin devenu carabin emprunta le livre et le perdit; il ne fut pas remplacé et nul ne lui tint rigueur. Alors que j'allais avoir quinze ans et que mon frère cadet avait une maturité plus avancée que la mienne, mon père me demanda d'arrêter son Aronde sur un bas-côté et nous fit un cours d'initiation sexuelle d'une rare qualité qui augmenta encore d'un étage l'immense admiration inconditionnelle que nous lui portions.

Ce n'est qu'un peu plus tard que j'aurai ma première érection sous la douche et découvrirai par le fait le plaisir par la masturbation. Je savais tout de la théorie grâce à la lecture précoce de PRÉLUDE CHARNEL, un livre poétique aussi soft que hard, que je considère toujours comme une pièce essentielle de mon bagage culturel, et d'un petit fascicule plus pédagogique destiné à la civilité puérile et honnête écrit par un docteur Besançon dont j'ai perdu la trace. Je savais aussi que je resterai un inconditionnel de TRISTAN ET ISEULT par Joseph Bédier, illustré par Leymarié. Jamais, je ne saurai baratiner les filles pour seulement les peloter: je ne supportais pas l'idée de voir la rupture avant le démarrage de l'approche, pas davantage le corps sans le cœur. Ma sensibilité s'accommoda mal des subtiles finesses de la stratégie amoureuse, - *l'art et la science faux-cultistes à la conquête des vrais à jeter!* - mais je me retrouve dans le cinéma de Christian-Jacques et de Michel Deville. Loin d'être un bel indifférent, je devrai tenir compte de l'image du couple parental, exigeant tant sur la beauté que l'intelligence de la femme. Aujourd'hui, grâce à ce charmant passé plein de vides, impossible à blaser, je peux découvrir encore certaines formes de fraîcheur auprès de femmes qui m'auraient terrorisé à seize ans, l'âge où l'on avait le droit de voir enfin certains films exhibant furtivement des seins nus voire des fessiers en vrai, comme AH! LES BELLES BACCHANTES, le premier du genre que je verrai le cœur battant, trois jours avant l'anniversaire fatidique, au cinéma PALACE, derrière le Théâtre d'Angers.

En 1972, le regretté cinéma DELAMBRE projeta le film regrettablement oublié J'AI DÉJÀ RENCONTRÉ DES TSIGANES HEUREUX, pourtant primé à Cannes et, immédiatement après, se convertit au porno soft. Curieux de savoir ce que sous-entendait un sex-western, un ami cinéphile interrogea la caissière, tout en lui faisant connaître son manque d'appétence pour ce type de septième art. Elle connaissait bien son monde: «Non, docteur, ne dites pas que ça ne vous intéresse pas! Dites que ça ne vous intéresse plus ou que ce ne vous intéresse pas encore!». Un mien collègue et néanmoins ami, spécialiste de la ques-

tion dans les années 75, quand démarrait la sexologie médicale, m'emmèna au CHAMPO' voir un film porno japonais assez hard et crade, transformé en une sorte de pamphlet situationniste et m'affirma que tout le monde voulait savoir comment les autres baisent. Egalement à ce moment-là, Thémouraz Abdoucheli qui avait des responsabilités syndicales, me confia que les psychanalystes s'inquiétaient vivement de l'essor de la sexologie, plus expéditive, mais parfois plus efficace que les coupures de cheveux en quatre proposées par les disciples de Freud, revisité Lacan ou non.

Comme tout être vivant, j'ai besoin d'érotisme, l'art et la science de l'amour au quotidien, au singulier comme au pluriel. Cette pulsion me porte vers la femme et tout ce qui lui est relié, y compris les hommages que les hommes et la nature lui offrent en permanence pour la valoriser. La détestation - des autres, pas de moi - ne m'inspire pas, non plus que les bas-fonds me portent vers le septième ciel. Ce n'est pas qu'une retransmission passive à travers un miroir ou sur un fronton. J'ai cette chance de pouvoir créer moi-même des expressions écrites ou imagées de mon érotisme, dès lors que le sujet me transporte soit dans la satisfaction soit dans la frustration de mes états amoureux. Je mentirais en disant que je n'ai pas eu besoin de la pornographie hard à certaines époques de ma vie, notamment lors de la découverte du cancer de mes parents, donc déjà anciennes, quand il y avait un souci esthétique plus ou moins sincèrement et habilement cultivé. Aujourd'hui, elle me dégoûte. Je n'aime l'érotisme que beau, beau, beau et pas con à la fois, autant que possible indemne de toute pathologie vénérienne ajoutée, comme Brassens l'apprit à ses dépens. Je suis confus de dire à cette superbe créature de fiancée du pirate, Bernadette Lafont, que les antibiotiques ne guérissent pas tout, et que certaines histoires vécues racontées aux médecins au tréfonds de leurs consultations n'incitent pas à passer à l'acte au nom de la matérialisation de tous les fantasmes.

Il a le vélo dans le sang, ce sacré gandin libertaire de la Belle Epoque, fan de Rochefort, qui se destine au notariat mais ne résiste pas à l'idée sympathique de s'aligner à une course Paris-Madrid, avant de s'embourgeoiser définitivement. Il y conduit sa petite reine jusqu'à la Puerta del Sol et finit à une place honorable qu'il arrose au bordel où une Carmencita, qu'on lui souhaite avoir ressemblé à la brune Ava Gardner ou à la blonde Victoria Abril - pourquoi pas les deux?, lui colle une fieffée vérole qui lui pèle le cuir chevelu, un signe qui ne trompe personne. Son frère médecin le soigne avec les moyens du temps de LA LANTERNE et le guérit. Mais la maladie est honteuse et l'homme, condamné à porter un bonnet de coton en permanence, s'entertera dans un sombre office, clerk de notaire seulement, avec une insignifiante de femme à qui il ne fera pas d'enfant. Fin d'une lignée, sans compter les illusions perdues qui servirent toutefois à l'éducation des neveux! Mais, et les nièces dans tout cela? Entre la vérole de l'un et la banqueroute frauduleuse de l'autre, elles s'enterrent aussi, vécurent longtemps et n'eurent jamais d'enfant.

Aujourd'hui, la syphilis refait surface, comme la tuberculose, et reste une sale maladie qu'on ne sait d'ailleurs parfois plus diagnostiquer faute d'en avoir vu pendant les études de médecine.

Il a le prestige de l'uniforme, ce jeune bachelier au fort tempérament qui sort en héros FFL de la Résistance et va épouser sa jeune marraine de guerre de dix-sept ans au cœur et au corps encore vierges de tout accroc. Le soir de la nuit de noces, il lui offre sa chaude-pisse comme cadeau et l'hôpital pour une salpingite suppurée comme voyage nuptial. C'est vrai, Bernadette l. et vous Nelly k., il n'y avait pas encore les antibioti-

*ques, mais les beaux seront toujours les mêmes et les grand(e)s comme les petit(e)s
duduches aisément circonvenu(e)s.*

Ces histoires de chasse, comme nous médecins les appelons, ont pris une autre allure avec le SIDA et autres maladies sexuellement transmissibles encore plus graves que jadis. Je n'ai de leçons de morale à donner à personne, mais il n'est pas douteux que le retour à la notion de fidélité à un seul partenaire n'est pas le fait du hasard ni des seuls intégristes de la Congrégation de la Foi et fanatique du culte marial. Personnellement, je ne suis physiquement fidèle qu'à une seule femme à la fois et je lui demande seulement de me faire savoir loyalement si elle pense faire l'amour avec un autre homme; qu'elle passe alors à l'acte, même sous latex, et qu'elle m'en informe signerait la fin définitive à l'amiable d'une rencontre jusque-là agréable. Que je sache, cela ne s'est jamais produit et je suis séronégatif garanti. Je n'ose penser à ce qu'il arriverait si c'était moi qui découvrais un pot-aux-roses ainsi fanées. Qu'en pensait la jeune suicidée pour cause de SIDA transmis par un homme averti qui n'est rien d'autre qu'une ordure à abattre sans pitié, comme dans un roman de Paul Féval? Culturellement parlant, je reste lucide et déterminé: mis devant des situations intimes comme celle du père de la blonde héroïne violée d'Ingmar Bergman; vérolée ou non, victime d'une tournante ou non, je suis Bronson et Eastwood en l'occurrence et réglerai l'affaire moi-même. Car c'est la culture qui guide l'instinct animal vers des choix aussi cruciaux entre l'action raisonnée et la réaction impulsive qui font de vous un criminel de droit commun que tout loubard en herbe redoute de devenir un jour, ou un justicier des temps modernes que ce même loubard rêve d'incarner si l'occasion lui est donnée. Combien de paumés n'ai-je pas rencontrés qui rêvaient de Jean Marais en bossu ou de Gary Cooper en shérif solitaire non violent, plutôt que d'Ernst Borgnine ou de Schwarzy et leurs pétoires qui font boumboum-ketchup? Je suis un grand naïf, il est vrai.

De cette culture humaniste je n'ai jamais été frustré à aucun moment de ma vie, autant pour affronter la merde, le mal et le mauvais, que profiter du beau, du bon et du bien. Un bon médecin est un puits de culture, un puits de culture ne fait pas nécessairement un bon médecin. «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme». Mon ultime recours dans l'adversité réside dans les trois tomes des «Essais» de Montaigne dévorés dès l'âge de quinze ans, que tout individu devrait avoir lu et relu au début de chacune de ses décennies d'âge. J'ai été élevé dans la religion catholique apostolique et romaine et, durant toute mon enfance, j'ai été très pieux. Eduqué ensuite par des parpaillots et à la laïque, j'ai expédié toutes les formes extérieures pratiques mais j'ai gardé la foi dans un Dieu le père qui est toujours mon interlocuteur privilégié. J'ai découvert plus tard l'islamisme puis le judaïsme et quelques autres religions encore marginales en France. Je me reconnais dans l'expression rad-soc du laïcisme et si je devais devenir moine, j'irais du côté des baha'istes dont l'œcuménisme indo-européen me plaît. Par dessus tout, je crois à une vie éternelle et à un Paradis hédoniste, un club med débarrassé des seuls faux-culs qui m'auront hérissé la tige pituitaire toute mon existence terrestre durant.

J'ai un jour conversé avec l'un de mes maîtres les plus brillants qui ne croit ni à Dieu, ni à Diable, ni au ciel, ni à une autre vita æterna. Il n'est pas de l'Académie Française et il doit mettre en forme lui-même l'image valorisante virtuelle qui lui garantira l'immortalité chez les humains, comme perdurent les personnages d'Adam et Eve, Ramsès II et Aristote, Confucius et Sartre, Avicenne et Léonard de Vinci, Napoléon et la reine Victoria, Charlemagne et Charles de Gaulle. Dès lors, se posent à ce type de mécréants les problèmes d'une morale existentielle tout au long de leurs parcours terrestres qui leur permette

de justifier toutes les tricheries qu'ils ne manqueront pas de commettre pour peaufiner leur image léguée à la postérité. Ces créatures-là sont volontiers de la race des prédateurs, tenant plus du rat que du lion, peu portés à rendre à César ce qui lui revient puisqu'ils se veulent idoles auto-déifiées. Qui saura établir, à l'instar de Gregor Mendel pour les petits-pois, le schéma génétique à l'échelle atomique de la Philosophie universelle et ses filles Morale, Ethique et Déontologie, sans lesquelles le monde ne sera jamais autre chose qu'un perpétuel champ de bataille et une boucherie d'Eylau surmultipliée? Durant toute ma vie d'adolescent de l'après-guerre, je serai souvent traité d'amateur de philosophie fumeuse par des adultes, eux, forgés à l'acier de l'hyperréalisme empirique et attelés à la charrue du paysan labourant la rocaille, ne rêvant jamais à rien d'autre qu'aux moyens de la remplacer par un tracteur Massey-Ferguson sillonnant un champ beauceron. Bien plus tard, je méditerai longuement sur la réaction d'envie lancinante qu'exprimeront quatre de mes amis de l'orbite anglo-saxonne - une Anglaise, un Danois et un couple de New-Yorkais d'origine juive -, lorsque je leur soulignai l'importance des neuf heures hebdomadaires de philosophie du programme de ma classe de sciences-ex dans la genèse de ma personnalité extravertie; eux, dont les parcours respectifs dépendirent tant de hasardeux mentors qu'ils trouvèrent à l'université, comprirent mieux pourquoi mon périple international comme ma carrière professorale en médecine avaient rencontré autant de succès apparemment vierges de toute peine, contrairement à leurs expériences personnelles. *«You always look in holidays! although we know you are workaholic!»* Je voudrais être certain que la bosse des maths permette de remplacer une bonne leçon d'humanisme qui fera d'un pourceau d'Epicure une figure de référence comme l'est toujours le sieur de Montaigne, pour moi déiste, comme pour mon maître agnostique.

A l'un de mes contempteurs qui me raillait sur mon avenir d'intellectuel binoclard, chétif, boutonneux et rédhitoirement puceau, je répondis qu'un Moreau, Morellus en latin, ne pouvait décemment créer de courant philosophique sui generis, sauf à lui donner l'appellation prétentieusement inepte de... moralisme, à défaut de l'affreux néologisme de morellisme! N'est-ce pas un bel exemple de lucidité? Aussi, pleinement lucide, j'affirme pouvoir continuer de survivre à l'an 2000, jusqu'à ce que me soit donné le feu vert pour rejoindre le parcours intersidéral dont le road-book me sera ouvert sur appel à l'agence de voyage inscrite dans un locus de mes chromosomes et activée par l'anoxie agonique, dès mon dernier souffle expiré. Ceci étant dit, non sans ignorer tout de ce qui m'attend réellement durant la dernière étape de mon aventure terrestre au profil jusque là de montagnes russes...

LA GUERRE DES SENS N'A GUÈRE DE SENS

Tu découvriras que ce sont des sens, d'abord, que nous vient la notion du vrai, et qu'on ne peut récuser leur témoignage. À quoi pourrait-on accorder plus de foi qu'aux sens.
Lucrèce, cité par Montaigne, Essais, II, 12.

Et si cette lucidité n'était que le résultat paradoxal d'une erreur de mes sens abusés? Les insensés ne sentent rien, ne ressentent rien d'autre que la douleur de les avoir trop tôt perdus, voire de ne les avoir jamais connus, éprouvés, ressentis. Les cinq sens anatomophysiologiques ont toujours été développés, éduqués, mis en alerte chez les Moreau-Chabiron.

DE L'OLFACTION

Tout le monde y pue, y sent la charogne,

Y'a qu'le Grand Babu qui sent l'eau de Cologne
Pierre Dac et Francis Blanche, Signé Furax!

Jamais grand nez n'a déparé beau visage. Ma grand-mère dut convaincre son fils que l'immense appendice nasal dont la nature l'avait doté l'apparentait aux Condé dont c'était la devise. Mon père avait en effet un vrai nez monumental, un pif, un tarin, un tarbouif qui occupait un bon tiers de son profil en hauteur, en largeur comme en profondeur... Un nez? que dis-je? un pic, un cap voire une péninsule dont Cyrano de Bergerac n'aurait pas dédaigné la concurrence et dont il se serait accommodé s'il n'avait été aussi sensitif aux odeurs de tous ordres. Zeus sait alors jusqu'à quel point la nature est bien plus riche en mauvaises qu'en bonnes. Même la consommation effrénée d'herbe à Nicot dont mon père usa et abusa jusqu'à la cinquantaine, - le tabac irrite, anesthésie puis tue la muqueuse nasale et sa riche innervation, - ne put altérer ce sens méprisé des physiologistes alors que le nerf olfactif est la première paire crânienne des anatomistes par rang de sortie. Il sentait tout avant tout le monde et expliquait ainsi pourquoi il refusa durant sa vie entière toute compagnie domestique à base de chiens alors qu'il tolérait les chats. Tout Moreau avait son parfum attiré dès le premier poil de moustache apparu, legs de notre ascendance mauresque, j'aime à le croire. A OR de Coty du docteur André, avait correspondu HABIT ROUGE de Guerlain du docteur Jean-Paul, qui auraient dû faire une place à l'ENGLISH LAVENDER d'Atkinson du docteur Jean-François, si la rustique Bretagne n'avait promu plutôt l'odeur de la *Javel* sur le corps et celle du PENTO sur la tignasse de sa mâle jeunesse inspirée par Bobet plutôt que le gominé Elvis Prestley.

En PCB, j'en perdis l'habitude récente, car cette odeur là perturbait mes voisins qui sentaient, eux, davantage le cuir de l'écurie que celui de la Russie. Tout jeune homme parfumé s'apparentait à la classe des *pédales*, même aux yeux des filles évoluées, elles-mêmes le plus souvent aseptisées, même quand c'était loin de BARBOUZE, le parfum de chez Fior favori de Philippe Noiret pour faire oublier le métro à Zazie. Femme élégante et mince, blanche à trente ans, ma mère savait choisir son parfum, CHANT D'ARÔME de Guerlain, parmi les plus subtils, ni mièvres, ni sucrés, que lui sélectionnait son esthéticienne. Nous avons passé des heures ensemble à Grasse à nous faire initier à cette alchimie que si peu d'humain(e)s savent manier à leur avantage; ce n'est pas elle qui aurait succombé à la gamme SHALIMAR que seules - et seulement dans leurs boudoirs - les voluptueusement brunes Caucasiennes devaient user pour leurs ensorcelants sortilèges. A la soixantaine bientôt sonnante, aux hasards des duty-frees des aéroports, me viendra aux narines la senteur musquée d'AZZARO POUR HOMME, une eau de toilette à l'odeur délectable qui suscitera beaucoup de désapprobation chez mes partenaires américains, d'autant plus que j'y ajoutais un verre de cabernet-sauvignon au business-lunch, symboles sensoriels de la nouvelle incorrection politique. Ils en seraient presque venus à ne plus me piffer, à m'avoir dans le nez, ces gens qui ne pouvaient presque plus me sentir après m'avoir si longtemps apprécié pour la fraîcheur de mon sens de la diplomatie.

Doukipudonktant? se demandait Zazie, qui passa à côté du métro de la place Blanche que tout enfant de la campagne de l'après-guerre voulait connaître parce qu'il transpirait Paris à plein nez. Le métro de mon enfance sentait bon la vie. L'odorat est un sens précocement perturbé dans les neuropathies du cerveau antérieur dont le nerf olfactif est une évagination plus qu'un vrai tronc nerveux. On peut s'en passer, tant les odeurs déplaisantes sont courantes en médecine, comme elles le sont dans le métro aux narines délicates. Si l'on n'a jamais eu d'olfaction, on ne sait pas ce qu'on perd. Si vous avez connu le parfum de la Dame en noir, vous en garderez la nostalgie la vie durant. Les touilleurs

de merde, les cultivateurs de remugles politiques, les nettoyeurs d'écuries d'Augias, les incendiaires de Suburre et de l'Ergastule exercent des métiers d'homme comme sont masculins les nostalgiques des feuillées et latrines de l'armée recuites au soleil impitoyable du bled algérien. Les femmes ont le nez plus délicat. Je ne sais pas exactement ce que vaut mon odorat. Il n'existe pas encore d'olfactomètre que l'on pourrait ranger à côté du thermomètre et du baromètre, et sortir de l'armoire en même temps que le pèse-bébé.

Pierre Perret a osé le chanter et je chante avec lui, parce que nous les aimons et que nous n'y voyons pas un défaut : les nègres puent le nègre. J'y ajoute volontiers, LE BLANC PUE LE BLANC, lui, moi comme les autres; je peux vous l'assurer, ce sont des amis très chers, affreux asiatiques et afro-cubains, qui me l'ont dit, tous de très bonne foi et animés des meilleures intentions à mon égard. Faute d'avoir pu passer à la salle de bain entre un vol transcontinental et un dîner de gala dans une auberge de Tokyo, j'ai failli faire tomber à la renverse d'asphyxie une tablée de distingués professeurs japonais, tant je transpirais une sueur de coolie transporteur de bagages pesant le double de mon poids corporel; il est vrai qu'ils étaient déjà assis par terre, les talons sous les fesses. Si j'avais l'âge des artères qu'il faut pour cela, je m'investirais dans la recherche par imagerie fonctionnelle de l'olfaction que permet de développer la résonance magnétique; pourquoi pas avec un grant de L'Oréal à durée indéterminée valable dans une université américaine, celle de Nashville, Tennessee, par exemple, pionnière de la caméra à positrons autant que pour son ambiance country? Avec l'amicale collaboration complice des biologistes des phanérones, les hormones qui font qu'on peut ou qu'on ne peut pas se sentir entre humains.

DE LA VUE

Ah! Cachez moi ce sein que je ne saurais voir!
Molière, le Tartuffe

J'aurais voulu voir Syracuse, l'île de Pâques et Kairouan...
Paul Dimet

Voir, c'est vivre. Il est probable que si l'on devait ne préserver qu'un seul sens, c'est la vue que l'on voudrait ne jamais perdre, quand on exerce la médecine notamment. Je n'ai jamais vu d'aveugles commencer des études de médecine; des infirmiers si, qui se dirigent vers la masso-kinésithérapie. Certains, comme Fred Siguier, n'ont pu continuer de la pratiquer que parce qu'ils devinrent aveugles tard et avaient un alter ego à eux totalement dévoué pour supplanter leurs carences. Il est peu probable qu'on invente la radiologie en braille avant longtemps, même si l'informatique peut tout faire envisager à terme. Dès l'âge de dix ans, je portais occasionnellement des lunettes SOLAMOR, les mêmes que celles de Léon Zitrone de l'époque de la RTF, pour corriger une myopie et un astigmatisme qui ne me gêneront vraiment qu'à quinze. La presbytie de la quarantaine aggrave l'inconfort visuel en n'arrangeant ni la vision de loin ni celle de près et le jeu de la séduction des lunettes demi-lune ou des verres à double foyer ne dure que le temps éphémère de la coquetterie de l'andropause, sauf chez l'inoxidable Philippe Tesson. Quand on est retraité, on ne perd pas grand chose à ne plus fréquenter les mecs que l'on ne peut pas ou plus voir, même en peinture. Il est alors moins difficile de fermer les yeux sur commande et de penser à l'Angleterre lorsque l'amour devient un pensum.

On se voit mal aveugle! Je n'échappe pas à cette évidence sensorielle. Certes, j'en ai vu des malvoyants qui paraissaient heureux entre eux parmi les quelques autres plus ou moins bien voyants comme moi, habitués de ce petit restaurant à la gastronomie secrète de la rue du général Bertrand, proche de l'INSTITUT DES JEUNES AVEUGLES, en face des

Enfants-Malades. J'ai trop investi ma vie entière sur l'image vécue, captée, fixée, traitée, archivée, stockée, ressassée, vue et revue, regardée et reprise, améliorée ou mise-à-jour, de tout ce qui m'a environné depuis ma naissance, affectivement, professionnellement, culturellement, pour m'en passer au quotidien. Je sacrifie au privilège du troisième âge qui est de se lever deux à trois fois par nuit pour satisfaire mes besoins naturels; dans mon petit logis, dans un noir quasi-absolu, je ne saurais réveiller mon épouse par une irruption lumineuse violente; je me coule entre les objets saturant les pièces et les couloirs, sans les voir autrement que dans la réalité virtuelle de ma mémoire et grâce à ma sensibilité profonde; je casse moins la nuit que le jour revenu. Les nerfs moteurs de l'œil, nombreux, complexes, sophistiqués tel ce nerf pathétique qui n'innervent qu'un seul muscle, faillent eux aussi qui me font voir double, amputent une partie de mon champ visuel latéral externe, me font trébucher, m'empêchent de saisir à pleine main les objets lourds et/ou fragiles... Les verres à prisme, spécialement taillés sur mesure par des artisans spécialement formés, acquis au prix d'une dépense exorbitante, m'autorisent une vie d'informaticien graphiste auquel ce présent manuscrit doit beaucoup.

DE L'OUÏE

Mieux vaut entendre ça que d'être sourd, pensez vous. Ah! le nerf auditif, huitième paire crânienne, au trajet subtil dans l'os du rocher et à la terminaison si complexe dans l'oreille interne, est un cauchemar pour candidat à l'internat. Ce nerf qui permet d'écouter et d'entendre en même temps, depuis le bruit de perceuse électrique du béton pré-construit jusqu'au flot mélodieux de la voix du nourrisson qui perce sa sixième dent, associés par un nouvel Edgar Varèse dans une symphonie à écrire concrètement pour qu'on apprécie davantage le silence qui suivra la coda, ce nerf, donc, est aussi celui de Monteverdi, de Brahms, de Berlioz, d'Ella Fitzgerald, de Ray Charles, de Django Reinhardt, de Patricia Kaas, d'Alain Baschung... Le marché des sourds du troisième âge est juteux, et à l'origine d'une grande quantité d'inventions présentées au Concours Lépine, comme au show annuel de *MEDICINE MEETS WITH VIRTUAL REALITY*. Je n'aimerais pas être sourd, mais déjà mon oreille gauche traumatisée par une otite est moins sensible et je m'arrange pour placer de mon côté droit les gens dont la conversation m'intéresse. On pourrait concevoir une rétrospective humoristique sur les différentes phases de conception des prothèses auditives, depuis le cornet de Tryphon Tournesol jusqu'à l'oreillette de Bush II. Perdre l'ouïe est déjà une perspective qui me rendrait morose si j'étais en déphasage avec le progrès technique faute de numéraire, mais rien ne m'effraye plus que l'idée de persécution par des acouphènes, ces parasites virtuels s'imposant sans invitation préalable au fond sonore continu physiologiquement inaudible, comparable au plus à un doux et sécurisant zéphyr. J'aime les sons depuis toujours, c'est-à-dire depuis je ne sais quand. Tous ont leur place dans l'aire corticale de l'audition; je suis seulement désireux de définir les seuils de fréquence et d'amplitude qui les rendent agréables en fonction des situations. On sait, au moins depuis Beethoven, que l'on peut être sourd et composer de la musique géniale. Mon ambition est moindre, puisque je ne désire que continuer d'entendre la voix des Muses qui parlent et chantent, sur ma platine, ma radio, ma télé ou mon ordinateur, tout en balbutiant sur une portée électronique ma messe d'enterrement voire un autre hymne à Django. Béotien en tout, je m'abstiens volontiers d'aller communier, avec les musiciens et le public, dans des salles de concert inconfortables, aux sons infernales insupportables aux tympanes sclérosés.

Il est loin le temps des 78-tours en cire et les premiers microsillons en plastique rose, quand, gamin en culottes de golf ou adolescent en pantalons à revers,

j'allais applaudir:
Le communiste YVES MONTAND
et ses chants parigo-texans dans un fauteuil surclassé du Théâtre d'Angers désert,
EDDIE WARNER,
sa musique tropicale et ses chanteuses voluptueuses
dans ce même lieu beaucoup plus fourni,
L'existentialiste JULIETTE GRÉCO,
au balcon du cinéma Les Variétés, lui bondé et survolté,
à côté d'un type qui hurlait debout «Juliette! Juliette!» entre chaque chanson,
JACQUES BREL et PHILIPPE CLAY
débutant chez Canetti aux côtés de Fernand Raynaud,
au Trois Baudets, je crois bien
LES FRÈRES JACQUES
au Casino des Sables d'Olonnes en concert estival select.
LES QUATRE BARBUS
sur la scène du Gaumont-Palace, Place Clichy,
cachetonnant entre les Actualités et le grand film
GEORGES BRASSENS,
suant et amnésique, aux Lices de Rennes,
bourrées d'étudiants déchaînés et de minettes en fleur accompagnées de leurs mères.
JACQUES DOUAI
et ses bandes de groupies des lycées de filles
qui exigeaient qu'il bissât L'ÉTRANGER, un peu partout au hasard des tournées
EDITH PIAF,
en femme de ménage cirrhotique au bord de l'agonie,
ovationnée quand on savait qu'on ne la verrait plus jamais en live,
sur la scène du Royal de Rennes...,
en attendant JANE LAPOTAIRE, à Broadway, vingt ans plus tard
JEAN CONSTANTIN,
son piano et son rêve de gazon à l'eau arabique, à l'Orée du Bois de Boulogne,
LÉO FERRÉ
à l'heure de l'Anarchie, je ne sais plus où à Paris, sur la Rive Droite.

Le dialogue de vieux sourds est soutenu d'un pincement de la bande passante des sons en intensité comme en harmoniques. «Hein? quoi? Parlez plus fort, je suis un peu dur d'oreille!!!... Mais non, pas si fort, je ne suis pas sourd tout de même...». Tout ça, dans un grand renfort de nettoyages d'auriculaire dévissant le conduit auditif externe revissé avec un Q-tips pourtant vierge de cérumen bouchonné, et de secouages de la branche de lunette armée de l'oreillette transistorisée en panne de batterie. Oui, il vaut mieux entendre cela que d'être malentendant, surtout quand on ne parvient pas à discerner clairement le manège trop rapide des doigts de l'interprète des questions orales du mardi après-midi sur FR3. Et depuis dix ans, ma mémoire qui flanche est soutenue par cette huitième merveille du monde qu'est le KARAOKÉ, découvert au Club Med de Phuket; il me permettra de chanter de Sapporo à Pise, de Beijing aux Whitsundaes, arme suprême de la diplomatie du vingt-et-unième siècle, mes tubes auparavant inaccessibles, de la BAMBÀ aux FEUILLES MORTES, YESTERDAY au PLAT PAYS; la VIE EN ROSE me vaudra d'en recevoir une d'une vieille Japonaise romantique et laquée en kimono, lors d'une soirée australienne. La CHANSON DU SCAPHANDRIER que je sais improviser, dès qu'un instrumentiste est à mes côtés, est ma contribution originale initiée à Pise.

DU GOÛT

Il n'est pas si simple de définir des situations où la saveur goûteuse relève vraiment de l'excitation du nerf glosso-pharyngien, à moins que ne soit du grand hypoglosse, je ne me souviens plus très bien. L'agueusie est un symptôme neurologique que j'ai rarement rencontré. Je ne l'ai expérimentée sur moi-même que lorsqu'un gros rhume vous enlève toute sensation gustative identifiable. Je ne compte bien sûr pas les états de grande fatigue où l'on a plus de goût à rien, alors qu'il ne s'agit plus seulement d'une affaire de langue, ni de sucette anisée. Tous les goûts sont dans la nature, mais pas toujours ceux dont on garde la mémoire depuis la prime enfance.

On ne perdait jamais son temps à table, proclamait ma grand-mère Chabiron, qui en profitait pour nous faire tenir des heures autour de déjeuners dominicaux que n'auraient pas reniés Alexandre Dumas, père et fils. Ils commençaient tard, après la grand-messe à laquelle aucun adulte n'assistait et que l'on remplaçait par un apéritif agrémenté de quelques charcutailles, des radis roses, des feuilles de romaine, du céleris crû, le petit gris nantais ou celui des Charentes à la chair inimitable orangé-rose profond, ferme et sucrée, qui permettaient d'attendre les retardataires et les deux heures de l'après-midi; et démarrait le défilé de plateaux de fruits de mer qui déjà aurait suffi à nourrir pour la semaine les enfants affamés qui s'empiffraient avec:

LES *BOUCAUTS* - les crevettes grises -,
 LES PINIONS,
 LES *BALLEREISSES* - les étrilles -,
 LES DORMEURS,
 LES PALOURDES,
 LES BERNIQUES,
 LES *PETONGUES* - petongles - FARCIS,
 LES HÛÎTRES DE *BEAUVOIR-SUR-MER*, les mois en R exclusivement,
 force PAIN, BEURRE, *APPÉTITS* - la ciboulette - ET ÉCHALOTTES;

Vers quinze heures trente, on attaquait le poisson,
 du THON

ou des SOLES;

Une à deux heures plus tard, c'était le tour de:

L'AGNEAU DE PRÉ SALÉ truffé d'ail
 ou du POULET DU MALOIR, droit venu de la poulardière,
 comme du potager sablonneux venaient:

LA SALADE DE MÂCHE,

LES ASPERGES,

LES POMMES DE TERRE DE NOIRMOUTIERS.

Les enfants, libérés vers cinq heures de la tutelle des adultes, eux, quelque peu pompettes, pour cause d'imbibition libre:

du MUSCADET de l'oncle Léo

et des BORDEAUX de la tante Guite

et plongés dans des conversations animées et riantes plus ou moins croisées, faisaient l'impasse sur:

LE FROMAGE DE CHÈVRE DU MALOIR

et revenaient pour le dessert,

PÂTISSERIES

FRUITS FRAIS

servis vers les dix-neuf heures avec son nectar des angelots,

un MONTBAZILLAC,

jaune et délicieusement fruité qui sera notre initiateur des premières ivresses enfantines autorisées. Après le café, mon père, qui avait discoursu sur les mérites des quatre litres d'

EAU PURE DU MALOIR

par lui consommés durant l'après-midi, pouvait battre le rappel de sa marmaille pour que nous reprenions la route, alors que ma grand-mère commençait à évoquer

LES SARDINES GRILLÉES

qui attendaient ceux qui restaient à dîner. Nous repartions avec les reliefs du festin qui nous poursuivraient une partie de la semaine, notamment les crevettes et ce fromage de chèvre pur, unique en son genre, que les restaurateurs parisiens s'arrachaient dès la descente au carreau des Halles. Sur le chemin du retour, vers Nord-sur-Erdre, nous comptions toujours le même arbre, tout en respirant profondément des goulées d'air frais à vertu eupeptique, sans jamais *dégobiller* pour autant.

J'ai un musée des saveurs de mon enfance et une tendresse particulière pour les grosses tomates ovoïde-boursouflées parfumées de Martigné-Ferchaud dont je n'ai retrouvé le goût que dans celles, toutes petites mais sphériques, que l'infirmier d'Inamguel faisait pousser à foison en plantes grimpantes, tel le raisin de la treille, dans le sable hoggarien. Me restent également à la pointe de la langue les goûts de certaines fraises du jardin, des cerises cœur-de-pigeon, des confitures d'abricot aux amandes de ma mère, des meringues cuites dans le four de la cuisinière Aga, qu'il m'a été loisible de retrouver ça et là plus ou moins proches de leurs modèles, tout au long de mes voyages autour du monde, dans les endroits les plus inattendus. Le cidre bouché était un cadeau du ciel à déguster les jours où le crachin breton vous faisait douter du paradis sur terre; une fois en juin 1949, j'en ai bu deux bolées, de ce nectar tiré à la pompe dans une auberge sur la route cotière qui mène de Cancale au Mont-Saint-Michel, avant que le Couesnon dans sa folie ne le place en Normandie avec la recette. Eh bien, j'en ai bu une pinte à l'identique, dans une ferme perdue de Californie du Sud où l'on avait gardé un savoir-faire depuis longtemps oublié en Armorique. Mais jamais plus depuis mes douze ans, je n'ai ressenti le goût comme la texture des fruits du pommier d'orange de nos voisins Gauthier; et des pommes, j'en ai mangé des tas, qui n'étaient pas toutes des Golden ni des Grannie-Smith, dans mes périples, loin de là. Comme l'odorat, le goût manque de mètreur; tant mieux peut être, ils vont si bien ensemble ces deux là, dont on ne peut pas se passer si facilement que cela, condiments de sapidité de synthèse exclus.

DU TOUCHER

Et à la fin de l'envoi, je touche.
Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac.

N'y touchez pas, ça porte pas chance.
Albert Simonin, Touchez pas au grisbi.

Touche pas ci, touche pas ça.
Jacques Dutronc.

Dites 33, 33, 33.
Laennec.

Est-ce ainsi que des hommes peuvent vivre? Sans sentir, sans voir, sans entendre, sans goût? Sans toucher autrement qu'avec l'idée que leurs baisers au loin les suivent? J'

y arrive avec tact et mesure, sans avoir l'air d'y toucher, à ce cinquième sens lié à la vitalité des nerfs sensitifs cérébro-spinaux. Oui, si l'on en croit le pitoyable héros de Dalton Trumbo, revenu de la guerre tête et tronc tronqués de leurs appendices sensitivo-moteurs, vivre l'enfer sur terre de l'homme couché à vie, sans ses quatre membres; sans pouvoir toucher autrement que par la pitié qu'il inspire à une infirmière à tiers temps, ce serait possible. Non, je ne pourrais pas vivre ainsi, mais me laisserait-on le choix, quand l'usage des mains et des pieds nus vous est interdit par une impotence physique? Un médecin aveugle et fortement enrhumé peut faire sentir l'odeur de l'atmosphère et se la faire décrire par quelqu'un d'autre, convenablement instruit, tel Carné, à exprimer des sensations subtiles par les mots appropriés. Pour peu qu'il soit également sourd, on trouvera avec un bon ordinateur le moyen de reconstruire une voix artificielle toute en courbes et en signaux digitalisés, comme quand il faut communiquer avec une rencontre du troisième type analphabète. Les bandelettes chimiques sensibles permettent de se passer de goûter les urines pour différencier le diabète sucré de l'insipide.

Mais personne ne peut toucher à ma place la peau de mon prochain. Adam ou Eve, qu'il ou elle souffre, qu'il ou elle aime, qu'ils soient conscients ou non, qu'ils dorment ensemble ou séparément, seule ma main, seul mon pied, seule ma joue, seul un coin de ma peau peuvent savoir ce que les leur expriment ou ressentent normalement ou pathologiquement. Plus que l'inspection et l'auscultation pour ne pas évoquer la percussion du corps, la palpation est la reine aux mains et pieds nus de la médecine clinique selon Hippocrate et Laennec réunis. Je ne peux pratiquer ni mon art ni ma science si je ne touche pas d'abord, ne serait-ce que la main que je serre ou la joue que j'embrasse pour la seule obligation de satisfaire aux règles de la civilité puérile et honnête, tous sexes confondus. Certes, bien des civilisations, en Orient notamment, prohibent le contact urbain direct, mais cette inhibition, d'ordre originellement hygiénique plutôt que métaphysique en Asie, se lève quand on franchit le seuil de la médecine au secours de la maladie, même dans l'Inde des castes, j'ose espérer.

Je touche la peau de mes malades avec tact et mesure; et je m'effraye de cette évolution apparemment inéluctable vers l'aseptisation des contacts avec les patients, censés être respectés par la mise au frigo de tous les sens qui affûtent pourtant le sens clinique du praticien. Je m'effare de la sexualisation des barrières qui se dressent dans la prairie de la médecine omnipraticienne au nom de cette écoute, devenue une préoccupation légale avant d'être médicale. Déjà, aux Etats-Unis, mais maintenant de plus en plus dans les métropoles européennes, seul un médecin de sexe féminin peut, sans trop de risque d'accusation de harcèlement, examiner une femme seule dans un cabinet médical, même en dehors de toute préoccupation de soins gynécologiques spécialisés. Est-ce le seul effet de ma naïveté que de penser que les médecins, mâles ou femelles, sont capables de s'abstraire de l'obsession sexuelle dépravée, au cours des actes relevant de la seule médecine; et de ne pas succomber à tort et à travers aux tentations, même si on y est perversément invité, n'est-ce pas GRAND PATRON, né Pierre Véry? Sans nul doute, mais comment éduquer les jeunes praticiens à savoir se dissocier, pour que le contact naturel entre un médecin et son malade soit spontanément détaché de suspicions déviantes? Le médecin d'hygiène scolaire n'est-il vraiment qu'un vieux cochon salace, à l'image de l'instituteur ou de l'aumônier, taxés pédophiles par suspicion définitive? Et que faut-il penser si l'on inverse les sexes respectifs des protagonistes? Comment ne pas évoquer les premiers émois de l'étudiant en médecine, garçon ou fille, devant l'exhibition des parties intimes des premiers patients, hommes ou femmes, examinés dans l'intimité? Je n'ai pas lu de lignes spécifiquement consacrées à ce sujet depuis LES HOMMES EN BLANC, comme si la

libéralisation des mœurs permettait de se dispenser de toute éducation des jeunes disciples.

Pourquoi passerais-je sous silence l'émotion distraite qui m'étreignit à chacune des nombreuses fois où j'ai eu à pratiquer une échographie des seins féminins? Que se passait-il dans ma tête? se demandait sans doute la femme qui sentait mamelon et aréole se contracter sous l'effet de l'excitation au contact de la sonde échographique lubrifiée par le gel aquasonique, comme je le sentais moi-même, sans pouvoir inhiber ce réflexe naturel indépendant de nos mutuelles volontés. Que croit-elle que je pense dans ma tête et que se passe-t'il dans la sienne? avais-je le droit de m'interroger. Durant la quinzaine d'années où j'ai pratiqué cet examen spécialement stressant pour l'opérateur comme pour la femme toujours obsédés par le risque de cancer, tout est resté dans le non-dit, avant, pendant et après l'examen, même quand j'imposais à la femme de faire moi-même l'essuyage de la peau de ses seins avec un kleenex, dernière vérification palpatoire des zones que j'avais scannées. Jamais une femme ne m'a fait le moindre commentaire, positif ou négatif, sur cet aspect erotic-like d'une échographie. Jamais je ne leur ai posé de questions ni fait le moindre commentaire sur la sensualité évidente de leurs réponses à ce toucher inévitable et remboursé par la sécurité sociale. Je n'exclue pas que certaines femmes, que j'aurais dû normalement suivre régulièrement, ne sont pas revenues pour cette seule raison de gêne.

Toutes maladresses mises à part, nombre de consœurs ont un comportement plus brutal avec leurs patientes que bien de leurs confrères. Ma main médicale, naturellement dénuée de souplesse, je le sais, est ferme sans imitation ferraille ou pierreuse; elle touche mais ne caresse pas; j'essaye qu'elle soit dénuée de rudesse et reste indifférente à la symbolique des régions traversées; elle ne broie que la main que je serre jusqu'à ce qu'elle en finisse de résister, puisque je suis encore à la recherche d'une poignée plus forte que la mienne. Elle palpe avec la totalité de la paume appliquée sur la zone à examiner pour la comprendre et, de ce fait, ni ne chatouille, ni ne heurte, ni ne blesse; ni chaude ni froide, bien lavée et essuyée, elle est sèche; elle sait que la température de la peau malade s'apprécie avec le dos de la main, lui plus sensible; si elle fait mal à un point précis, c'est qu'il y a vraiment une raison médicale et alors elle sait repérer la réaction de défense qui exprime sa gravité pathologique. La loi physique qui régit une pression peut la transformer en caresse ou en brutalité. Je ne manie pas mes sondes d'échographie à bout de doigts, comme un buvard de bureau ou une pièce d'échiquier; je les fais glisser, avec ma main et mon avant-bras soudés, plaqués sans peser sur la peau de la région à examiner, ce qui implique qu'elle soit nue, débarassée des slips, ceintures, bijoux, chaussettes ou soutiens-gorge.

Je ne peux pas oublier l'extraordinaire nuit d'avant Noël 1972, le jour même où mon fils aurait dû être fêté pour son premier anniversaire, où il nous alerta, sans cris ni pleurs, par une singulière attitude d'inconfort inexprimable autrement que par un malaise relationnel que ma femme, infirmière pédiatrique expérimentée, ne pouvait pas ne pas détecter à la toilette du soir; tant une bourse était gonflée. Nous nous rendîmes aux urgences chirurgicales des Enfants-Malades où il fut longuement examiné par le chirurgien de garde, Patrick Bertin, que nous connaissions bien. Deux diagnostics étaient en balance et il n'y avait pas d'échographie à cette époque pour explorer la région pelvienne souffrant à l'évidence d'une affection non infectieuse, à traiter soit par l'abstention, soit par une intervention urgente. Manquait le diagnostic précis et nous étions inquiets du sort de notre merveille en cas de retard thérapeutique; il pouvait en effet s'agir d'une torsion de testicule à opérer sur le champ ou d'une dilatation aiguë béni-

gne d'un kyste du cordon, urgences du nourrisson très connues des pédiatres. Bertin hésita un long temps qui nous parût durer des heures. A bout de ressources, la transillumination des bourses ne donnant pas le résultat escompté, sempiternellement concentré, très doucement et sans un mot ni un regard à notre intention, il se plaça derrière l'enfant plaqué sur l'infirmière et finit par se redresser; après avoir palpé le ventre du fils curieusement impavide, avec un diagnostic de hernie inguinale étranglée, affirmé sur la seule légère défense recueillie en un point correspondant à l'anneau inguinal coïncant une anse intestinale bloquée par une boule de crotte.

Bon débarras, les autres anniversaires se dérouleront dans une ambiance moins dramatique que cette première fois là où la chirurgie guérit la lésion sans complications ni séquelles psychologiques, tant chez l'enfant que chez les parents.

Maintenant, c'est moi qui suis le mannequin des externes et des internes des différents services où je suis hospitalisé; je me tue à leur expliquer que ce sont les bouts des doigts pointés comme des sagaies vers l'abdomen qui blessent ma sensibilité et me font tortiller hystériquement. Monsieur, qui avez une femme chatouilleuse à faire pâmer sous vos charmes, réfreinez la grossièreté agressive de vos palluches pleines de doigts malhabiles et essayez l'approche par les deux mains en tapinois. Vous êtes droitier et ignorant des mœurs nipponnes, placez vous donc à sa gauche et commencez par la partie la plus éloignée de vos désirs, le pied droit en l'occurrence, avec la pleine paume d'une main gauche totalement à plat sur la peau, qui remonte jusqu'à ce qu'elle arrive au bord de la première contraction musculaire sous-jacente - mollet, genou, cuisse, c'est selon - et immobilisez la là, définitivement inactive, chaude, douce, lénifiante. L'autre main peut faire le chemin que vous désirez si ardemment, toujours la paume appliquée à cent pour cent de ses millimètres-carrés, sachant s'arrêter pour repartir à l'aventure sensuelle que vous aller achever par un triomphe complet. Vous y avez mis la patte avec ce leurre, amant, vous avez le droit maintenant d'y ajouter le menton. Un bon médecin ne devrait pas faire autrement, mais seulement avec sa main professionnelle, et sans mignardise s'il n'est pas un pervers patenté, pour calmer sa patiente voire son patient. Sinon, la paire de claques se justifierait sans tact ni mesure, sans préjuger des procès correctionnels. Reliser quand même avant la prose de Pierre Véry écrite à l'époque pourtant encore prude où il publia LE GRAND PATRON, avant que Pierre Fresnay ne lui donne une face plus conformiste dans le film éponyme où Jean-Claude Pascal en interne des hôpitaux de Paris fit chavirer les cœurs des jeunes filles prêtes à larguer leurs fleurs..

J'ai cessé de pratiquer l'échographie mammaire un jour de grande fatigue, il y a déjà longtemps, quand je me suis aperçu que j'avais passivement examiné la femme qui se confiait à mes soins, alors réputés pour leur pertinence. Tout s'était déroulé en plein automatisme, sans que ma conscience diagnostique sous-jacente ait été mise en défaut, mais sans que j'ai eu le sentiment d'avoir activement construit un diagnostic, là heureusement bénin, comme je le vérifiai immédiatement par une seconde exploration en toute lucidité. Serais-je devenu susceptible d'avoir à commettre des erreurs de par mes sens abusés? Devenu Orange Mécanique, j'étais touché au plus fort de ma vulnérabilité. Je pris sur le champ la très sage décision de cesser alors toute activité d'échographie mammaire, au grand regret de mes correspondants restés très confiants dans mes compétences, cependant aussi définitivement inébranlable. Il est vrai que j'avais formé assez d'élèves pour que la relève soit assurée au mieux de la réputation du service. Il est moins difficile d'être vertueux dans ces conditions.

Rien n'est pire que de se sentir intouchable quand on est médecin, car c'est le début

de la fin de l'emprise autocritique sur sa compétence, base essentielle de l'éthique personnelle, bien plus profondément solide pour la sécurité des individus que toute consécration ordinale ou syndicale couverte par de vieux parchemins ou une récente accréditation. A l'époque des grands mandarins, on entendait souvent dire qu'ils avaient fait leurs réputations sur des tas de cadavres. De nos jours, nul n'oserait exprimer une chose pareille de sang froid. Si l'on avait dû dire la même chose de moi, j'en aurais été également touché à mort. Je sais pourtant que ce qui fait la valeur authentique de l'expérience chez les radiologues chevronnés relève de ce qui est perçu comme une contre-vérité par les horribles économistes harvardiens: la pratique intensive d'examens inutiles chez des individus normaux. Ce qui a fait de nous trois, Jean-René Michel, Annick Pinet et moi, pour ne parler que des temples de Necker et d'Edouard Herriot, des experts au sommet de la réputation internationalement consacrée de l'uroradiologie du dernier quart de siècle, est indiscutablement le nombre d'UIV normales, évalué à la moitié de notre production totale déjà énorme pour l'époque, soit vingt-cinq des cinquante quotidiens. Ce sont toutes nos écoles, avec nos élèves puis les leurs, grossies du CLUB DU REIN, qui en ont fait bénéficier les générations aujourd'hui encore à l'œuvre.

Il n'y a pas d'imagerie médicale macroscopique qui, aujourd'hui, repose sur les seules connaissances des anatomistes du dernier millénaire, héritiers des martyrs de la Renaissance, tels les Testut, Poirier, Paturet, Hovelacque, Rouvière et autres Cordier, les plus récents en France, qui ne furent pas, eux, exécutés en place publique mais au contraire honorés par les Académies, jusqu'à devenir surpuissants. La généralisation de l'imagerie médicale informatisée par les rayons X, l'ultrasonographie, la résonance magnétique, les isotopes radioactifs et autres composants de la matière utilisés à des fins diagnostiques fait entrer le concept de diversité indéfiniment multipliée de l'anatomie humaine, livrée à la fantaisie des morphotypes et de l'hybridation génétique. C'est la connaissance du normal et plus encore de la limite entre le normal et le pathologique qui fait l'expert économe de l'argent de l'individu et de la communauté. J'espère que cette réflexion philosophique vous touchera, vous lecteur malade potentiel, au meilleur de vous-même, quand vous réglerez les K et les Z de votre consultation radiologique en secteur 1 ou 2, avec ou sans dépassement permanent, avec vos cartes Vitale et Visa. Je vous la livre en toute impertinence mais aussi en toute lucidité, en espérant que vous en serez bénéfiquement touché, pour que votre jugement envers votre médecine et vos médecins relèvent également de votre lucidité de citoyen éclairée par une information approfondie sur une réalité technocratiquement difficile à intégrer à un rapport comptable par une simple équation excellente à une seule inconnue, et capable de faire la part des choses auxquelles il ne vaudrait mieux ne pas toucher. De là à évoquer le rôle favorisant que pourrait jouer l'insuffisance quantitative d'examens, véniels ou bénins, dans la formation de praticiens compromis dans des dossiers médico-légaux démontrant une consternante incompétence, est un pas que, trop âgé pour l'étudier moi-même scientifiquement avec les compagnies d'assurances professionnelles, je ne franchirai pas, par pur souci d'honnêteté intellectuelle.

Le ci-devant Merlin de Madouégast, distingué hobereau en bois brut de la forêt de Paimpont, professeur d'économie en très bonne santé bien médiatiquement intronisé, peut compter sur mon silence pour ne pas développer la question qui gêne, et dormir sur ses deux oreilles sans mogadon ni hydromel, à moins qu'il ne veuille en discuter avec la doctoresse Fay Melusin, pour épaissir, d'une expérience de terrain, le dossier d'un futur duel à fleuret moucheté dans l'émission COMBIEN ÇA COÛTE?

A moins qu'il ne soit invité à QUI VEUT GAGNER DES MILLIONS? Merci, Jean-Pierre, de l'inciter à jouer son 50-50, qui lui laissera le choix facile entre les deux seules options

auxquelles il peut adhérer sans risque: La meilleure façon pour un citoyen français de ne pas faire de dépense de santé injustifiée est-elle b) de toujours tomber malade, avant de consulter le docteur Knock? d) de toujours rester en bonne santé, malgré le traitement du docteur Knock?

Le public, lui, aurait opté par la réponse c) selon laquelle qu'il faut d'abord montrer sa carte de Couverture Médicale Universelle, avant le règlement de la consultation.

Son copain de Harvard, Franchy L Murdusson, appelé en PCV au frais de TF1, n'aurait pas manqué de lui conseiller plutôt la réponse a) à savoir, la consultation préventive de l'avocat de l'association des usagers de la compagnie HMO assurant, pour vingt-huit mille euros de cotisation annuelle, son programme de Health Managed Care, pour connaître l'indemnité la plus cost-effective de réparation du dommage corporel appliquée par le Tribunal de Brookline, Mass, dans un jugement du 18 juin 1998, à la complication d'anesthésie locale préalable à une opération de chirurgie d'exérèse de son bourrelet abdominal naissant de cinquantenaire bien installé dans la vie, ayant dû abandonner ses séances d'aérobic, pour cause d'agenda d'expert sursollicité par les Agences Régionales d'Hospitalisation; c'était pourtant une opération réputée capable de diminuer de 18,75 chances sur cent son risque d'infarctus du myocarde, à prévoir de ponter d'urgence à soixante ans sonnés, selon la webpage perso du chirurgien, Dr Tru-Duke Quew, FACS, FRCP. C'est évidemment difficile à débiter en trente secondes, question comprise. Il est vrai qu'économiser sa salive ne mange pas de pain.

Je n'irai jamais à QUI VEUT GAGNER DES MILLIONS? ne serait-ce que parce que je ne gagne jamais aux jeux de hasard. Je ne parle même pas de toucher le gros lot ou le quinté gagnant, mais du simple remboursement de la mise minimale que je joue une fois par an au loto. Je n'ai jamais touché aux cartes que pour jouer au bridge ou à la belote pour le plaisir de jouer, jamais avec l'idée de pimenter ces divertissements culturels déjà hautement excitants par eux-mêmes, ne serait-ce que par la mise-à-prix d'un express ou d'un demi-pression, même quand j'étais étudiant ou militaire. Je n'ai jamais pris le moindre plaisir à jouer à ce stupide et malsain jeu de poker, très et trop prisé de mon grand-père Chabiron - dans le genre j'ai préféré l'anodin baise-couillon des sœurs Chappée. Sans doute ai-je eu à la base un cœur trop pur et le porte-monnaie toujours trop plat pour le vider encore plus vite à mon désavantage, moi qui n'aurais jamais mis les inévitables dettes contractées par mes pertes sur le compte de l'honneur! Du bon sens populaire ou bourgeois, j'en ai toujours eu à foison, à mettre sur le compte de la campagne bas-bretonne qui obligeait très souvent à improviser pour vivre et survivre. Du sens aristocratique des dettes, jamais je n'en ai joui autrement qu'en répugnant à les payer, n'est-ce pas? Thierry, mon cher frère. Que l'on ne s'étonne donc pas que je ne me sois pas enrichi. Tout au plus ne me suis-je pas encore ruiné et n'ai-je pas mis ma famille directement sur la paille, même quand j'étais le plus lourdement imposé par le fisc qui, lui, croit que toutes les dettes qu'on lui doit relèvent d'un sens de l'honneur très pointilleux sur le délai de paiement.

DES SENS ET DE L'ARGENT

Tout cela a-t'il un sens? Des sens, j'en ai des tas. Le sens de l'histoire à anticiper ou des affaires à faire sur le papier pour faire de bonnes affaires fictives que je sais conseiller aux autres à défaut de les réussir pour moi-même. Les sens des responsabilités et du devoir accompli, je les ai et je les cultive, comme je respecte le sens giratoire de la place de Catalogne dessinée par Bofill et ceux qui savent se servir du sens du vent pour régler leurs girouettes. Mais, il y a un sens que je n'ai pas et que je n'aurai jamais, on me l'a dit et répété depuis ma naissance, et je l'ai moi-même vérifié par les raisonnements les plus

cartésiens comme ceux axés sur l'absurde le plus abyssal, JE N'AI PAS LE SENS DE L'ARGENT. Mais j'ai toutes les excuses pour cela. Né avant la guerre, j'ai joué avec les timbres allemands de cent milliards de marks 1928; je conserve en souvenir encadré un billet de cinq mille francs de 1938, rescapé des lessiveuses essorées gratis par le génial René Mayer à la Libération, cadeau d'un copain mayennais à qui j'aurais pu fourguer des emprunts russes ou panaméens en échange. J'ai connu les gigantesques dévaluations du franc Ramadier au franc Gaillard sous la Quatrième République, entrecoupée de la baisse Pinay à laquelle fit suite la panique du Nouveau Franc toujours Pinay et l'emprunt Giscard indexé sur l'or mythique du Nap' que je sus faire acheter à mon beau-père à défaut d'en acquérir moi-même, comme l'or de Fort-Knox garantissait le dollar de Bretton-Woods. J'ai connu les billets torchonnés de cinquante mètres carrés pesant leurs poids de millions de lires italiennes ou de pesettes espagnoles, le peso bolivien dévalué de trois mille pour cent par an, les billets suisses craquants, les roubles inconvertibles, les cent yens pour un franc Barre.

Comment aurais-je fait du temps où les échanges humains étaient basés sur le troc? C'est de là que date la loi du trompe-qui-peut qui régit encore de nos jours nos commerces en tous genres. J'ai appris comment Philippe le Bel à court de numéraire dévaluait ses écus en diminuant leur teneur en or, sans rogner sur leur diamètre, ce qui en fait le précurseur des faussaires modernes, excellents ingénieurs physico-chimistes. J'ai comme tout le monde vérifié dans LE BOSSU comment John Law introduisit la fausse monnaie à base de papier-chiffon; et j'ai bien entendu encadré aussi un ou deux assignats imprimés sous le Directoire. Avec Gutenberg, était apparu le support technique de l'expertise comptable qui permet, par des jeux d'écritures à imprimer enseignés dans les écoles, de transformer à son gré le PNB et les réserves de change d'un pays civilisé en masse critique positive ou négative à archiver dans les sous-sols de la Banque de France, en fonction des argumentations électorales à développer en blanc ou en noir. A force de ne plus pouvoir maîtriser le système trop coûteux en poids et mesures palpables, il fallait trouver autre chose; le calcul binaire et l'informatique en terrabytes par seconde arrivent à point pour contenir les déficits budgétaires encore plus abyssaux du monde occidental, maintenant dédoublé en monde asiatique bientôt arbitré par les nouveaux riches hispaniques. Seule l'informatique permet de vivre en cinq ans un monde comptable où le dollar de Carter à trois francs cinquante monte à dix francs soixante quinze sous Reagan, sans que vous ayez rien compris des raisons profondes à l'origine de ce boom artificiel et transitoire. Seuls les changements de règles comptables,

- valets de l'impérialisme capitaliste, alignez vous sur les registres du Département d'Etat, pour qu'on parle enfin le même langage lors des Conseils d'administration; même Jean-Marc Sylvestre n'y comprend plus rien, et Jean-Pierre Gaillard a pris sa retraite dorée sur tranches, au grand dam de ses admiratrices, frustrées du silence imposé à sa voix érotissima, jusqu'à la self-promotion de son prochain livre -,

permettent d'éviter que la diplomatie ne quitte les offices feutrés du Quai d'Orsay et de Downing Street pour l'Ecole Militaire, le Royal Highlanders et la mobilisation générale de l'Internationale Prolétarienne contre les pétroliers texans et les trappeurs du Kamptchatka, les Triades de Hong Kong et les mafieux corsico-maltais, les jardiniers philippins et les ayatollahs caucasiens incorporés.

Nous sommes, nous les sexas, nés avec la planche à billet dans nos fouilles et nous ne savons plus vivre avec les déflations fictives à moins dix pour cent par semestre, ca-

mouflées par des inflations officielles à deux pour cent. Ah! parlez moi de l'époque où, tranquillement, on pouvait déguster son café-croissant au bar de l'Ecluse en lisant dans un journal payant la réévaluation des 200 et quelques articles du smig et la bonne nouvelle de la dévaluation de nos dettes immobilières de vingt pour cent après impôts. Et combien raison auraient ceux qui hurlent après les contraintes de l'euro qui interdit à nos éphémères ministres des Finances de, disons le mot, dévaluer franchement le franc de cinquante pour cent avant impôt afin que, de de Villiers à Bezancenot, tout le monde soit content de dépenser nos deniers sans renoncer à nos augmentations pour renchérissement du coût de la vie, alors que nous, citoyens français enfin également bien payés, sommes maintenant presque tous assujétis à l'ISF, sans avoir dû renoncer aux CSG depuis peu presque toutes intégralement non déductibles. Et bien non! Je ne hurle pas avec ces loups-là qui jouent un jeu que j'ai dénoncé dans son temps. Figurez-vous que moi qui suis totalement incapable de vivre au jour le jour sans recourir au surendettement avec surpassement de mon dépassement autorisé par ma banquière désespérée, j'ai exercé des fonctions de trésorier pendant près de trente ans et ce, avec succès, félicitations, remerciements et honneurs reçus à la fin de chaque mandat. J'ai su gérer un trésor français pendant vingt ans, ce qui n'est pas difficile, à partir du moment où j'ai pu me décharger de la responsabilité de la gestion quotidienne des comptes sur ma distinguée secrétaire, constitutionnellement honnête et cependant strictement contrôlée lors de la rédaction du rapport financier annuel toujours excédentaire. La loi 1901 n'autorise pas la spéculation sur les excédents de recettes à rentabiliser par les seules sicav de trésorerie. J'ai hérité, en 1993 à Innsbrück, de la charge de Honorary Treasurer de l'European Federation of Societies for Ultrasounds in Medicine and Biology, dont les finances étaient passablement malmenées par une Anglaise insuffisamment contrôlée par mon prédécesseur, malgré des accountants également connus sur la même rive de la Tamise.

Je reste étonné, je l'ai constaté à plusieurs reprises dans mon existence, en France comme ailleurs, que certaines personnes d'un rang assimilable à celui de sous-officiers dans la vie militaire, aussi souvent des femmes que des hommes d'ailleurs, soient douées du pouvoir autocratique infini de terroriser des corporations entières, sans troupes ni canons. Alors qu'elles sont dénuées de missions constitutionnelles officiellement reconnues, elles arrivent à elles seules à bloquer tout un système de hiérarchies naturelles en principe régies par des règles et des régulations, comme on dit en anglais, qui font les institutions réellement démocratiques aux pouvoirs équilibrés. J'en ai connu en France, dans la médecine comme ailleurs, des tyranneaux et des tyrannelles indomesticables n'exerçant leurs perversions que du fait de l'abandon volontaire ou subi par l'échelon supérieur de sa responsabilité exécutive.

Mrs X terrorisait son monde aux frais réels des sociétaires auxquels elle fournissait des rapports truqués tous les trois ans que nul ne contrôlait. Elles fut remerciée et, sur de nouvelles bases, nous ferons face au seul vrai problème des années 1990: l'inclusion des échographistes de l'ex-bloc soviétique de l'Europe de l'Est libérée par l'explosion du Mur de Berlin, puis l'élection de Boris Eltsine aux destinées de la Russie. Toutes les anciennes démocraties populaires vivaient encore sous la référence monétaire au mark est-allemand qui cotait cinq fois moins que son revanchard jumeau de Bonn. L'inflation galopait à toute vitesse, du zloti au lev, et les contributions de ces pays membres, déjà symboliquement faibles en elles-mêmes, passaient en commissions bancaires hors de prix. J'imposai aux Britanniques, peu enthousiastes comme on l'imagine, de tenir les comptes de l'EFSUMB en écus, Ce qui déjà simplifiait la compréhension des très nombreuses disparités observées entre les cotisants en provenance des sociétés de l'Est comme de l'Ouest, plus que

largement dominées par le colosse ouest-allemand. Pour fortifier la position française, j'utiliserai la formule expérimentée quand j'étais trésorier du FONDS D'ETUDES ET DE RECHERCHE DU CORPS MÉDICAL DES HÔPITAUX DE PARIS en crise: une donation généreuse pour alimenter un THÉRÈSE PLANIOL FUND et une THÉRÈSE PLANIOL LECTURE, à programmer lors de chaque congrès européen.

Avec le président Sturla Eik-nès, nous passerons une importante partie de notre temps à tempérer les espoirs fous du président du premier Congrès de la Fédération organisé à l'Est, à Budapest. Les Hongrois croyaient que l'Europe vivait encore une ère de prospérité paradisiaque et que tous les Occidentaux se précipiteraient à Budapest dépenser larga manu leurs devises extra-fortes, comme au temps jadis, alors que depuis naguère la guerre du Golfe, on commençait à compter nos boutons de culotte, plus nombreux que les écus de la boulangère dans nos bourses. De même que l'espérance en la création d'une Europe unie sous la houlette de François Mitterrand soufflait dans le cœur des Polonais jusque dans celui des Bulgares, j'appelais de tous mes vœux l'extension de Brest à Brest-Litovsk de l'écu, une vraie monnaie affublée d'un beau nom, regrettablement transformé en vulgaire euro, monnaie unique qui nous sortirait de l'insupportable Europe des banquiers. Tout le monde rêvait, mais sur des thèmes aussi différents dans leurs âmes que dans leurs porte-feuilles. Le congrès EUROSON'96 aura finalement lieu, succès de pure estime dont les comptes financiers négatifs seront à apurer avec la banque des organisateurs hongrois; ce ne serait plus mon problème, mais celui de mon successeur. Je serai remercié de mes efforts par l'attribution d'un cadeau princier, un pélican en céramique spécialement moulé par un artiste réputé, en hommage à mon appétit dévorant pour les nourritures terrestres les plus exotiques, y compris tsiganes, un choc pour les Magyars.

En 1994, à l'occasion du congrès mondial de radiologie de Singapour, j'avais rejoint l'Executive Committee de l'International Society of Radiology. Le décès subit de deux des leaders conduisit à une crise dont le dénouement inattendu surviendra un an plus tard à Kuala-Lumpur, capitale de la Malaisie, où se tenait l'Asian-Oceanian Congress of Radiology. Je me portai candidat à la Vice-présidence vacante et fus battu par l'Américain Joseph Marasco, jusque-là Trésorier. Je m'y attendais, mais mes collègues, moins expérimentés que moi, n'avaient pas anticipé le jeu de chaises musicales qu'ils déclenchaient avec ma défaite. J'allai sur le champ féliciter le nouveau Vice-Président et me portai immédiatement candidat à la Trésorerie de l'ISR. Ils n'avaient pas prévu cela et je fus élu par KO technique de ceux qui auraient bien voulu en fait se débarrasser de moi grâce à un strapontin éjectable. Je devins donc le business-manager d'un Trésor à transférer d'une banque suisse à une institution américaine, l'AMERICAN COLLEGE OF RADIOLOGY. Calculer en dollar US me devint donc un nouveau hobby qui durera cinq ans, épicé par une ahurissante joint-venture avec les Chinois de Beijing que je raconterai peut être un jour, tant j'ai aimé cette aventure à comptabiliser en yuans ou en RMBs, selon les interlocuteurs, et plus tard en roupies avec les Indiens. Antoinette Béclère avait fait don à l'ISR d'une énorme quantité de francs Barre à dépenser internationalement pour consacrer la mémoire de son génial de père. Je ne manquerai pas de créer la BECLERE MEDAL et la BECLERE LECTURE pour exaucer son souhait.

Que suis-je en train de vous démontrer, pour vous amuser à défaut de vous toucher, vous, Français, qui êtes censés avoir le cœur à gauche et le porte-monnaie sur votre fesse droite? Qu'aujourd'hui, encore moins qu'hier, je ne sache pas définir ce qu'est l'argent sinon le ballon d'un jeu de cons dont seulement quelques individus tiennent la règle qui fait que le monde vit la guerre ou la paix toujours dans l'horreur économique, est une

évidence qui n'a rien de secrète. Il n'est de scénario-catastrophe que je n'ai eu à vivre en réalité virtuelle pendant quinze ans, en l'anticipant plus souvent qu'en l'expérimentant lors de la gestion de mes finances personnelles ou sociétales. La monnaie électronique est un autre monde, toujours divisé en tranches par vingt-quatre méridiens en décalage horaire par rapport à Greenwich, marchant à une énergie nouvelle, à moins que ce ne soit la force centrifuge, dont nul ne sait aujourd'hui si elle sauvera le monde ou l'engloutira. Les hommes sont capables de tout pour perdre la tête à propos d'un sou, d'un centavo ou d'un penny. Les Français, inspiré par le souffle du christianisme versant catho, sont effectivement les plus capables de s'extraire de l'avarice sordide, mais il y a des limites que seuls les mystères de la comptabilité peuvent justifier. Le même Yankee sera capable de dépenser cent eurodollars par tête pour vous faire dîner royalement chez Lapérouse, à l'occasion d'un voyage à Paris que vous aurez rendu plus amicalement confortable, et de vous shooter au Colt 45, pour dix cents de déficit sur \$9,999,999.99 de profit des stock-options que vous gérez pour lui sur son compte numéroté des Bahamas; sans doute un effet de déclaration fiscale! Il ne faut pas s'étonner de lire dans un historique bancaire que les Anglais de la City ou les Ecosseis du duc d'Edimbourg sont à l'origine du système des fonds de pension; que peut espérer un aristocrate monarchiste parlementaire darwinien sinon être grassement payé à ne rien faire, et trouver des sous-fifres pour faire le reste, au prix de la cacahuète exprimé en roupie de sansonnet? Rien ne me fera plus hurler de colère comme de rire que les leçons de morale économique sur ma façon de gérer mes finances privées dans la meilleure orthodoxie keynesienne, que le Crédit Lyonnais, notre banque familiale depuis un siècle, elle complice du scandale immobilier de la Cogedim qui m'a coulé en 1990, comme à l'origine d'un naufrage fraudulo-dément outre-atlantique! J'en passe, la source paraît moins épuisable que ma patience qui me conduisit au CIC.

*Erreur des sens abusés? non-sens? ou DÉMENCE? THAT'S THE QUESTION, SIR.
I'm gonna goin' to coverin' that topic, dear folks! now!*

Aurai-je l'impatience de ne pas attendre que vous y soyez disposé, vous qui ne pètez jamais vos plombs ni ne perdez la tête - sinon le jugement dans la douleur - pour vous faire un fric fou et vous payer une petite folie éventuellement au frais de la princesse?

II-2

OU DÉMENT?

... *Notre sagesse n'est que folie devant Dieu.*
Montaigne, Essais, II, 12.

Y a-t'il une autre entité qui ait autant inspiré le vocabulaire français que celle qui exprime le mental qui déraile - la FOLIE, quoi! - bien plus riche que celui qui dénomine l'état inverse de non-folie - la RAISON- ? Substantifs nominatifs et adjectifs qualitatifs, auxquels l'adverbe donne la notion quantitative qui fait que l'on est toujours le déraisonnable d'un un et le raisonnable d'un autre. Comment l'appeler ce mec qui va-pas-bien, qui disjoncte quand y-fait-très-chaud-là-haut? Fou est bien sûr le plus divulgué mais il peut être plus ou moins élégamment remplacé ou complété par cinglé, dingue, délirant, branque, siphonné, braque, azimuthé, cintré, déjanté, toqué, gaga, nase, glauque, pas-net, louf, fool, crazy, mad, tonto, loco..., bien plus familièrement évocateurs dans le degré de progression du processus que déraisonnable, déséquilibré, aliéné ou insensé, et qui peuvent se nuancer en un peu à complètement, doux à furieux... jusqu'à ce que l'on bute sur l'extrême avec le mot glacial et glaçant d'effroi, DÉMENT.

DÉMENT et DÉMENGE se démarquent des précédents purement fonctionnels, éventuellement réversibles, par leur caractère organique et le plus souvent définitif, pour beaucoup de spécialistes auxquels on s'adresse pour un classement clinique simplifié sinon simpliste. Pourtant, comme tout ce que l'esprit peut exprimer comme variations des états d'âme est dans Baudelaire, Arthaud et Aragon, il faut bien rappeler qu'Elsa Triolet vint tirer ce dernier de sa démence, au cœur du désarroi, définitivement en apparence puisqu'il ne tenait qu'à lui de mourir académicien, certes des frères Goncourt mais nourri terrestrement chez Drouant, pas de celle qui immortalise à jeun et en habit vert, après accord du Président de la République Française, et loge quai Conti. Il me faudra alors démêler le tien du mien pour savoir précisément si la démence est l'état basal et la folie sa démonstration sur le théâtre de l'espace humain où je vais continuer d'évoluer sur terre ou l'inverse. On ne confondra pas bien sûr les fous avec les pauvres d'esprit, débiles, imbéciles, crétins, nans, idiots, *stupid asses*... les cons et autres connards, puisqu'il est bien convenu de tous que la folie n'a rien à voir avec la capacité intellectuelle, l'intelligence qui sait établir des liens entre les choses. Dupont-d, qui ne brille pas par une intelligence sorbonnarde, sait reconnaître quand son jumeau siamois Dupont-t se met à *grésiller du trolley*, expression belge que les titis parisiens ne tarderont pas à comprendre quand ils seront véhiculés en tramway de la Porte de Choisy à la Porte de Charenton, qui, elle, conduit à un asile psychiatrique jadis très souvent cité comme référence.

Il n'y a pas de monde plus cruellement pervers que le cercle hospitalo-universitaire plein-temps qui, la quarantaine sonnée, en passe une partie, à se situer, les uns par rapport aux autres, sur l'échelle de Richter du gâtisme. Répétez donc trois fois de suite la même phrase devant un collègue, pour qu'il incruste bien dans sa grosse tête le génial paradigme que vous venez de phosphorer un max, et vous verrez la réaction: «*Tiens! t'as vu Moreau, il radote maintenant, tu vois c'que j'veux dire, j'ai pas besoin d't'expliquer...*». J'ai entendu cela pour la première fois il y a bien trente ans. Sauf à moi de devenir trappiste, je

n'ai donc aucune illusion sur la capacité de mes contemporains à diagnostiquer sur moi les signes avant-coureurs d'une pathologie que j'ai constatée d'innombrables fois chez mes malades vieillissants, regrettamment parfois encore jeunes. Jusqu'à présent et de mémoire de femme sur trois générations, il n'y pas eu de cas de démence sénile dans mes antécédents directs, tant chez les Moreau-Mathieu que chez les Chabiron-Tesson. Tous ces mondes de mon enfance moururent parfaitement conscients de la réalité de ceux qui les entourèrent jusqu'à leurs derniers souffles, même ma mère malgré sa tumeur cérébrale qui me réclama quelques heures avant sa fin, pour me dire quelque chose d'important que je ne saurai jamais, faute d'être arrivé à temps.

Parmi mes collatéraux les plus immédiats, apparaissent deux cas très récents, aujourd'hui décédés, de démences séniles qui se démasquèrent très tard, bien après les octantes égrenées, un âge qui impliquait qu'elles trépassent après l'an 2000. Ces personnes furent taxés de MALADIE D'ALZHEIMER, ce qui implique un diagnostic anatomique que seules des techniques d'imagerie très pointues permettent d'authentifier in vivo sur des stigmates microscopiques qui caractérisent la sclérose cérébrale. Avec l'histoire instructive de la tumeur cérébrale de ma mère révélée par une confusion mentale, on comprend bien que le diagnostic d'Alzheimer -

*qui sonne encore aujourd'hui le glas d'une existence socialement supportable
d'une vie humaine corporellement normale, sauf à sucrer les fraises,
mais psychiquement incontrôlable -*

doit rester le résultat ultime de l'exclusion certaine de nombreuses causes de maladies organiques éventuellement curables par des traitements spécifiques. L'état de plante verte dans les formes les plus calmes conduit à l'isolement asilaire et au nursing aléatoire, expression la plus connue du traitement préventif et curatif des escarres cutanées, du thrombo-embolisme veineux et des complications urologiques de l'immobilisation continue. Exceptionnels sont les vieux pépés qui se verront alors gratifiés par la vision par devant du corps splendide de Bernadette Lafont, et je souhaite à Catherine Breillat le même bonheur devant la virilité bien membré du Rococo qu'on saura lui offrir dans de très nombreuses décennies car je ne souhaite bien sûr pas sa mort. Les accès violents, souvent imprévisibles, spécialement brutaux et clastiques pour les gens et les objets, font la majeure gravité physique de la démence précoce selon Alzheimer. Encore faut-il ne pas les confondre avec un état apparemment démentiel, employons ce mot sans doute impropre pour un puriste, symptomatique d'une hypoglycémie chez un diabétique hypershooté à l'insuline ou d'un hématome sous-dural chronique chez un vieil arsouille ayant chuté dans sa baignoire.

«C'EST QUOI LA FOLIE POUR VOUS?» Plusieurs psychiatres, ébranlés par la teneur des discours que je leur débitais quand je les consultais pour cause d'angoissants bleus à l'âme, m'ont posé la question, au moment où ce que je prenais, moi, pour de la folie n'était sans doute que le reflet dans le miroir sans tain de leur propre état mental qu'ils jugeaient eux normalement ordinaire. Ma folie, c'est quand la fiction et la réalité évoluent comme des parallèles dans la géométrie non-euclidienne de Rieman ou de Lobatchevski, quand elles se croisent dans l'espace. Allez donc dire cela à un poseur de rail marseillais et il vous traitera de fada, comme la Cité Radieuse, un chef-d'œuvre architectural de le Corbusier, se vit transformée en Maison du Fada, pour cause d'exposition de sa façade au plein soleil du Midi provençal. Jusqu'à l'âge de vingt ans, je n'ai pas eu l'impression de vivre, ne serait-ce qu'une fois, ce que pouvait être la folie, celle qui va vous isoler du commun

des mortels pensants pour cause de divergence illogique de votre destin soudain devenu funeste. Le jour de 1960 où je reçus brutalement sur le crâne la massue de mon échec définitif à l'externat de Rennes au terme d'un parcours dont je ne pouvais plus contrôler l'absurdité, j'ai d'abord ressenti un K.O. m'anesthésiant totalement, puis un temps mort d'une minute ou deux, et enfin, un moulin, un manège, un petit vélo, un bolide infernal se mirent à tourner dans ma tête de plus en plus vite, obsessionnellement, échappant à tout contrôle de ma volonté. La folie était dans ma tête, comme, je le sais maintenant depuis longtemps, dans la tête de tous les gens ayant été poussés jusqu'au fond du désespoir. La thérapeutique autoprescrite par l'instinct vital menacé, la plus courante sinon la meilleure

-
mais c'est aussi un signe de désespoir souvent mal interprété dans notre univers consacrant la stabilité comme valeur de référence de l'individu normal -

est toute dans la fuite, comme en ont fait l'éloge Henri Laborit, le découvreur du cocktail lytique un exclu lui aussi de la médecine académique qui aurait pourtant gagné à être nobélisé, et Alain Resnais, un cinéaste génial quelque peu cérébral. La fuite, oui! mais vers où? pour trouver quoi? La mort? Ben non! quand la Seine, elle, elle préfère à ceux qui s'y jettent à l'eau les bateaux des amoureux qui s'bécoteront sur les bancs publics jusqu'à la fin de leurs jours. Je vous en ai déjà entretenus, comme je pourrais vous entretenir de la fuite vers Varennes, la Légion étrangère ou le Far West. Après tout, ce qui m'arrivait n'était pas plus exceptionnel que la course éperdue du lapin à travers les champs sans trouver la lapine de ses rêves, celle de Poulidor à ne pas revêtir le maillot jaune de la Grande Boucle avant la Vuelta, celle de Diogène dans un tonneau à la recherche d'un homme improbable, celle de Grosminet à mettre un terme à l'histoire de l'insupportable Titi. Seul Lucky Luke a le pouvoir de tirer plus vite que son ombre. Il n'y avait pas de dissociation, m'avait garanti le psychologue de Rennes, puisque j'exprimais un désir parfaitement noble pour un étudiant en médecine de devenir un BON médecin. Il y avait manque de pragmatisme, puisque je voulais passer par la filière de l'externat des hôpitaux, la seule formatrice avant 1968. Il y avait narcissisme exacerbé par une dramatisation hystérique puisque je voyais dans mes échecs une injustice et une atteinte à mon honneur.

Jusque-là, mon vocabulaire est compréhensible à tout candidat au bachot qui aurait le droit de rétorquer «Ouais, bon d'accord, mais vous, vous avez eu du pot, votre bac, vous l'avez eu, vous n'avez jamais été collé à un examen de fac, vous êtes docteur en médecine... moi, si j'ai pas mon bac!!!». Je pourrais répondre: «Certes, jeune homme! mais si vous avez votre bac sans mention, vous aurez une fac au rabais... et vous, jeune fille! avec un bac C et mention très bien, vous, vous pourrez vous pointer du côté de Normale Sup avec plus de chance de succès que votre copain!»

Alors, vous, êtres humains en cours d'études au lycée ou à la fac, qui vous vous suicidez, paraît-il de plus en plus souvent, alors que le désespoir devrait vous insuffler son énergie à haute pression, évitez de vous trouver aux prises avec les patagons, médecins psychiatres ou non, qui assènent leurs vocabulaires barbares pour vous cataloguer dans des univers abscons, inaccessibles à la raison, affectivement et socialement carcéraux... Hergé souffrit de troubles maniaco-dépressifs qui le conduisirent chez le psychiatre; l'angoisse devant les mots s'exprime dans ses bandes dessinées. En témoignent les «*Schizophrène! Paranoïaque!*» par lesquels le capitaine Haddock réplique aux singes hurleurs de l'Ile sans trésor qui le bombardent de noix de coco. Le professeur de philo qui a des lettres va, lui, vous classer dans la catégorie *schizophrène paranoïde* si vous clamez que vous êtes le plus fort des pilotes d'astronef en route pour alpha du Centaure dans votre

swatchmobile à kérosène uranisé et que vous feriez mieux de faire vos cours en queue-de-pie framboise-pistache. Vos amis et néanmoins collègues concurrents vous étiquèteront de *paranoïaque dangereux*, si vous vous excitez trop fort envers la hiérarchie qui refuse de vous reconnaître grandiose, en gueulant baveux que vous leur vitriolerez la tronche à la cafète. Ils l'ont dit chez Pivot, - et ça branchait beaucoup plus la femme-auteure que la supposée morne sexualité de Claude Mauriac -, pendant que Gabriel Matzneff s'occuperait du garçonnet futur *pervers polymorphe*, Philippe Sollers initierait votre fillette, gentille petite pucelle *schizoïde*, à la métaphysique du sens interdit, s'il peut glisser sa paluche d'or sous sa jupe, entre ses jambes dédoublées gainées filet de pêche à la crevette. Le flic, au courant de votre état, suite au cycle de formation dont il vient de sortir gradé deux matraques de velours doré, et qui vous embarque pour avoir tiré un joint, tout en s'étonnant grave de votre agitation, vous dira qu'il en voit tous les jours des *hystéro-maniaques* dans votre genre. Revenons dans une optique moins médicale et donnons dans le réalisme pragmatique: le lecteur de l'ALLUMEUR DE LA RAISON DU ROUERGUE vous traitera d'*anarcho-fasciste barrésien*, si vous menacez de vous les faire tous devant la statue d'Auguste Comte; l'échotier de L'HUMA, de *romantique trotskyste* à goulagiser au knout chimique, si vous insistez à vouloir faire la grève de la faim sous une tente de survie, place du Colonel Fabien, avec écrit dessus en noir «MORT AU CONS... ALLEZ VOUS FAIRE ENCULER PAR LE CHÉ»...

Pourquoi ces évidences truistiques exprimées sous formes de sarcasmes qui se voulaient humoristiques? Ce n'est pourtant pas le moment de plaisanter, puisque vous voulez mourir. Parce que j'ai vécu cela, soit directement moi-même, soit parce que j'ai écouté bien des misérables des deux bords du fleuve Raison arrosé de la rivière Folie. En ce qui me concerne, ma fuite vers la folie résulta de la rencontre d'un étudiant en médecine en plein désarroi, devant faire un stage de psychiatrie programmé en cinquième année, et d'un exécrable professeur chargé d'enseigner cette matière maudite à Rennes.

«Si vous êtes allergiques à la psychiatrie, n'en faites pas», *me conseilla très pertinemment Cyrille Koupernik, mais vingt ans plus tard. Dans le même ordre d'idées, mon maître Maurice Deparis, après nous avoir lu LA HORLA de Maupassant, à voix haute et à la perfection, nous enseignait que, si on ne se sent pas solide des neurones, ce qui peut arriver même quand on est externe des hôpitaux de Paris, il valait mieux s'abstenir de sombrer dans l'occultisme: faire tourner les tables, histoire de tâter de la queue du chat, nous prévenait-il, n'est pas plus sain que de s'attaquer à la découverte du système universel de première espèce.*

Alors qu'un dimanche soir de lugubre hiver rennais, mon copain Bertrand Guio-mar et moi y allions pour rigoler un brin entre deux sous-colles, je rentrai terrifié pour des lustres après avoir vu Christopher Lee dans le premier Dracula. Méfions nous aussi des idées géniales!

Un soir, après un dîner d'hommes, j'écouterai, sidéré, mon père, le pharmacien Huguenin et le vétérinaire de Martigné-Ferchaud, raconter des histoires ahurissantes de magie noire qui s'étaient déroulées dans le fin fond de certaines fermes, pour conjurer les maléfices de jeteur(euse)s de sorts à l'origine de troubles morbides gravissimes dans le cheptel animal autant que chez les représentants locaux de l'homo sapiens sapiens agricolus.

Depuis que j'ai un téléviseur B&O de luxe, je regarde tout et n'importe quoi, en

zappant comme Bernard Giraudeau sur les filles. Si on en juge par ce qu'on peut voir aujourd'hui sur les chaînes du câble, il n'y a pas que chez les paysans que ce type de dramatiques se joue! Ne soyons ni sexistes, ni chauvins, les Anglaises descendantes des Sœurs Brontë et d'Edgar Allan Poe n'ont pas le monopole du gore.

Avec de la chance, car de nos jours cela se trouve, vous tomberez sur quelqu'un, un quidam ou un praticien, psychiatre ou non, chrétien ou sans-Dieu, qui saura faire la part de ce qu'il faut jeter dans ce que vous dites et ne dites pas toujours complètement, et de ce qui mérite d'être cultivé pour que vous vous recycliez dans les bonnes chaussures de l'espoir et de la sérénité ; celui-là n'aura pas d'idées préconçues et fumeusement théoriques de droite ou de gauche, mais aura une vision positive de son rôle: cela signifie qu'il ou elle prendra son temps pour vous étudier, vous et votre milieu ambiant, au lieu de bâtir une construction théorique absconse à partir de vos seuls dires, rarement clairs à la première rencontre, et de l'exprimer par un langage sobre, non pas seulement rassurant, mais et surtout, pas plus terrifiant que celui que votre propre cerveau utilise à la vitesse d'une Formule 1. Espérons que vous êtes suffisamment cortiqué(e) pour éviter l'enrôlement par enjolage des gourous dans des sectes ésotériques.

Je suis médecin, spontanément je vais vers un médecin; d'autres vont au café du coin ou chez le curé, le coiffeur, la putain, le barman... , la liste n'est pas exhaustive. Au début, je ne connaissais personne et le hasard guida mes pas vers des expériences plus ou moins sécurisantes, jusqu'à ce que j'ai suffisamment de connaissances pour faire des choix personnels. Indiscutablement, être professeur de médecine aide, mais j'ai toujours demandé à être traité comme un malade ordinaire, ce qui n'est pas vraiment possible, ne serait-ce que pour une question de vocabulaire pour exprimer ses cogitations. À une époque où, sauf à être très riche, l'économie de santé restreint la liberté du choix des humains, la prise en charge médicale d'un fou est aléatoire, mais couverte par le règlement de la Sécurité Sociale et les maladies de longue durée. Alors que, dans ma jeunesse, c'est la réputation de la psychiatrie comme des psychiatres qui était l'obstacle essentiel à l'accession à des soins spécialisés. Déjà nettement mieux acceptée après le grand défolement de mai 68, bien qu'encore angoissante du fait des excès de l'antipsychiatrie, la consultation d'un spécialiste devient un acte partiellement déculpabilisé - sauf pour les compagnies d'assurances -, grâce au courage héroïque de gens dont les parcours socio-affectifs ont été autobiographiés avec une grande intelligence et un grand retentissement dans le public. Citons Ted Turner, fondateur milliardaire de CNN et ex-mari de Jane Fonda, et Philippe Labro, un professionnel du multi-média aux innombrables talents, qui sont des lumières éclairantes, autant que des écrivains comme Alexandre Soljenitsyne ou William Styron qui ont vécu ce qu'ils écrivent mais ne peuvent être représentatifs de la classe des grands managers supposés invulnérables, non plus que les humains qu'ils infusent par les ondes. Sans oublier ce que transposèrent, au théâtre, Madeleine Robinson, ou, au cinéma, Serge Reggiani, dans la matérialisation de la puissance et de la fragilité dont ils insufflèrent leurs personnages pathétiques. Et autant j'aime les compositions de Victor Lanoux sous toutes ses formes, comment ne pas compatir avec Marie-France Pisier - comment ne pas céder au charme de cette délicieuse artiste? - qu'il quitte pour une plus sipide cousine qui me branche moins?

Le lecteur l'a compris, je vais évoquer des CHOSES PERSONNELLES. C'est de la folie pure; mais je sais, maintenant que j'en ai le temps, que je n'ai plus de responsabilité clinique et que je peux écouter les auditeurs et les téléspectateurs tous les jours dans des émissions ouvertes aux expériences et aux questions personnelles, qu'il n'y a plus de

risques autres que personnels, à avouer mes tares et en tirer d'éventuelles leçons à disperser au hasard des vents de l'intelligence des gens ordinaires. Ils et elles, ces personnes interviewées ou spectatrices, sont soulagés, quand ils ou elles peuvent parler et entendre parler de ce qu'ils et elles ressentent au fond de leurs êtres. Ces gens-là sont rarement spontanément impudiques, tant il est lourd de seulement paraître dans la vie de tous les jours pour faire comme si on n'était pas un être malade de la tête. Je le fais parce que, quand j'étais adolescent, j'ai failli écrire au COURRIER DU CŒUR de Marcelle Ségal dans ELLE? Si Macha Béranger ou Ménie Grégoire avaient existé à la radio des années 50, je les aurais appelées pour leur dire, puisque j'ai la chance de savoir les exprimer par des mots ou des écrits plus clairs que la moyenne, mon désarroi, mon désespoir devant la folie qui s'installe et qui me coupe du monde des autres. *«J'voudrais pleurer comme Soraya»* chante très finement Marie-Paule Belle; peut être échangera-t'elle la femme du dernier shah de Perse pour Lady D, car les vedettes de la jet-set se périment d'une génération à l'autre.

LA DOULEUR MORALE est la même pour tous, Sissi, Romi, Soraya, Lady D, Johnny, Marilyn, Véronique, Joe, Marie... et moi, et vous MPB, et vous Juppé, et vous Tapie, et vous Cavada, et vous Professeur Choron, et vous Einstein! Nous ne sommes pas égaux face aux moyens de lutter contre elle, ni face aux moyens de s'exprimer pour en réclamer la sédation. Le médecin, si clairvoyant soit-il, ne peut pas et ne doit pas souffrir à votre place, même si ce vœu est contenu dans les mots sympathie et compassion, qui veulent dire étymologiquement en grec et en latin souffrir avec, que je n'ai jamais utilisés volontiers, sauf pour exprimer des condoléances funèbres. Un médecin ne doit pas - ou plutôt ne devrait pas - souffrir comme ses malades, sauf à rapidement se détruire lui-même ou à devenir prêtre, ce qui n'est pas le même métier. Le terme d'EMPATHIE me paraît mieux approprié s'il signifie qu'une atmosphère de communication, non additionnellement vulnérante, peut s'établir entre deux êtres, l'un devant soulager l'autre, sans jouer pour autant les rôles du buvard ou du scotch. Le thérapeute ne sort pas indemne de l'expérience - *l'on m'a parlé d'anti-transfert et j'ai moi-même fait parfois la thérapie de celui qui était censé me soigner!* - mais il s'enrichit et élève le niveau de sa compétence. A ce titre, j'ai beaucoup aimé LA MALADIE DE SACHS qui met en scène un médecin généraliste au milieu de ses malades, comme le fut mon père et comme j'aurais pu le devenir, si je n'avais dû, par le fait d'un échec prolongé, me transcender vers des emplois et des exercices de la médecine sans commune mesure avec mes objectifs initiaux, nonobstant des avatars qui auraient dû les éradiquer de mon parcours vital. Je sais, j'en parle trop souvent de cette blessure. J'ai peut-être tort, si ça vous donne des raisons d'évoquer des redondances pré-alzheimeriennes! On ne peut pas comprendre les moteurs de ma vie et ses avatars, si on la prend pas en compte comme un acquis et non pas un pré-requis génétiquement imposé, indépendant de mon libre-arbitre.

La folie, d'abord c'est pour moi les symptômes parasites qui s'appartiennent au mal d'être. Je souffrirai pendant près de deux années de PHOBIES IMPULSIVES dont je garde le pire souvenir. Impulsions meurtrières que jamais je n'aurai envie de voir se concrétiser, tant elles me paraissaient absurdes, idiotes, inconcevables. Impulsions suicidaires qui rendront intolérables mes voyages en train et en métro, mais, au moins, elles ne relevaient pas du *«Tu ne tueras pas ton prochain»*. Jean Bergès me les expliquera pour une fois avec des mots simples: *«Vous donnez un visage à vos angoisses; vous ne passerez jamais à l'acte; les exprimer suffit à les calmer»*. Il me faudra une psychanalyse freudienne réglée sur divan pendant un an pour parvenir à les annihiler. Faut-il le regretter? J'ai mis infiniment plus longtemps à comprendre la différence qu'il faisait entre le symptôme que

représente la phobie d'impulsion et la névrose qui les sous-tend. Or, les malades sont plus sensibles à la disparition du symptôme qu'à l'identification stérile d'un diagnostic précis, surtout quand l'adolescent retardé ou l'adulte immature ont encore leur vie sociale à construire et à ne surtout pas gâcher.

Nul ne s'offusquerait d'apprendre que Jacques Chirac ou Lionel Jospin prennent du bicarbonate de soude pour faire disparaître leurs brûlures d'estomac, ni que Bush II ou Poutine usent d'un comprimé d'Alka-Seltzer pour un mal de crâne. Combien de douleurs morales s'évanouissent dans de solides rasades de whisky ou de vodka, traitement que nul ne condamne s'il est conjoncturel, sauf le Professeur Got, mais que je ne pratique pas sur moi? Certainement pas Marguerite Duras ni le cher Professeur Choron qui, eux, avaient fait du whisky ou du beaujolais le matelas de leurs confort quotidiens, ce qui n'avait pas altéré le talent de l'auteur de L'AMANT ni celui du directeur de HARA-KIRI pour autant. Pas davantage que Spencer Tracy ou Véronique Sanson, ces deux littérateurs n'avaient fait outre mesure la propagande de leur intoxication alcoolique, alors que certains esprits concernés par l'application stricte de la loi Evin peuvent accuser Antoine Blondin de prosélytisme, malgré sa prose non moins délicieuse à consommer sans modération, même et surtout sous la forme de concentré Gabin-Belmondo-Cowl. On conçoit bien de nos jours les bienfaits, les défauts et les insuffisances de la lutte contre l'alcoolisme. Nombre de Français se hérissent contre les consommateurs de cannabis et autres drogues plus dures et tout aussi assujettissantes que l'alcool, alors qu'il n'en va pas de même dans les cultures asiatiques avec l'opium, africaines avec le qat et le haschich - la drogue des hachachins d'Asie Mineure -, latino-américaines avec la marijuana et la coca, oublieux qu'ils sont de mentionner leurs effets sédatifs sur la douleur physique et la sensation de faim, à défaut de s'appesantir sur la douleur morale des coolies et des peones, souvent d'ailleurs incapables de s'en procurer faute de numéraire, si on les en prive. Il faut donc différencier la lutte normale contre toute forme de douleur aiguë, peser les risques d'une thérapeutique des douleurs au long cours, et s'acharner contre l'assuétude provoquée par les déviations qui inversent les rapports normaux entre la chimie et la biologie des troubles de mal-être. Qu'importe le cancéreux bourré de métastases hyperalgiques qui devient morphinomane! A l'inverse, comment sauver les innocents qui se laissent bernier par les discours pervertissants des esclavagistes modernes censés les conduire au nirvana et s'engraissent baleinièrement, tout en laissant à la solidarité civile la prise en charge de la pathologie de toutes les vies gâchées qui en résulte?

De mon expérience de la folie, je tire l'enseignement qu'il ne faut à aucun prix attendre que s'installe le sentiment qu'on ne guérira jamais du désespoir, pour traiter énergiquement et en urgence celui ou celle qui exhibent une douleur morale comme avertissement toujours symptomatique d'un état grave. Toute douleur morale ou physique relève d'un déficit d'endorphines ou d'autres médiateurs chimiques, n'attendons pas le stade de la banqueroute du système pour intervenir; la liquidation du fond de commerce émotionnel d'un individu, alors qu'il n'y aura plus de repeneur, signifie un handicap socialement et financièrement ruineux. Sachons séparer ce qui est réparable de ce qui ne l'est pas par un discours clair des spécialistes des neuro-sciences et des moralistes, au sens noble du terme. S'il vous plaît! cessons de traiter systématiquement de gonze ou de greluce, trop gâtés ou cas sociaux darwiniens ou lamarkiens, celui ou celle qui se plaignent avant qu'il ou elle n'aient eu au moins une fois l'occasion de s'exprimer, avec la possibilité de faire appel. Alors, on aura le droit de saquer les vrais auteurs des délinquances sociales multiples, les dealers comme les banquiers, les politiciens comme les souteneurs, les parents indignes et les enseignants pervers, et cette liste n'est pas limitative, quand on se

penche sur le trou qui pue. Mais Confucius est là pour rappeler les risques que font courir les positions excessivement pure: Pol Pot ou Pinochet se pointent à l'horizon, sans coup férir. Ces délinquances pourraient résulter de ces douleurs que provoque l'état pathologique d'ULCÈRE CÉRÉBRAL, une entité à décrire comme on vient de reconnaître le YUPPY'S SYNDROME et le SYNDROME DE FATIGUE CHRONIQUE.

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES
Tu es mon compagnon de presque cinquante ans
Irritant dans les creux excitant dans les bosses,
Je te hais constamment et je t'aime pourtant
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant, sulfureux durant l'adolescence
Maintenant dépoli mais profond grisonnant
Tu te creuses en douceur, tu t'indures en m'usant
Tu rétrécis aussi. Je sens que tu me quittes
Est-ce la mort enfin, qui vient me soulager
Ou la vie qui s'annonce sans douleurs et sans peine
Celle que tout petit, je savais inventer?

Le monde du psyché comme celui du soma de l'être humain relèvent de cycles biologiques connus sous le terme de rythmes circadiens. Il y a probablement d'autres influences qui font que chacun connaît des phases de up-and-go et de down-and-slow, mais aussi leurs contraires, up-and-slow et down-and-go. On ne voit pas pourquoi nos molécules chimiques organiques, nos atomes ionisés ou combinés, ne seraient pas soumis aux règles de la mécanique ondulatoire, de la physique quantique et autres nano-sciences. Sans aller jusqu'à sombrer dans une littérature de fiction que je ne saurais pas maîtriser faute de connaissances suffisantes, je crois qu'un jour les scientifiques trouveront la nanophysico-chimie du fil du rasoir, le key-point qui fait que le sommet de la parabole de la lame de fond est suivi d'une déflexion plus ou moins symétrique à l'inflexion qui l'a fait s'élever. Que l'on relise *THE RAZOR'S EDGE* de Somerset Maugham ou *LE PETIT CHEVAL* d'Elsa Triolet et l'on comprendra mieux ce que signifie cet état de transition impalpable qui fait basculer le jeune homme promis à un destin brillant et qui échoue dans le marasme. Cette lecture complètera ce que vous avez appris de Roger Martin du Gard, Scott Fitzgerald et de John Steinbeck.

*Je remplace le docteur P*** à Chevreuse en juillet 1967. La chaleur est caniculaire, mais je n'ai pas à supporter un surmenage comme celui que j'avais connu en Bretagne et la propriété qu'il habite est immensément superbe. Un soir, sa femme invite à dîner un confrère au profil alors marginal, doux médecin acupuncteur et homéopathe, profondément intelligent et cultivé. Il raconte avec une émotion non feinte, qu'il a tout récemment perdu une de ses jeunes malades souffrant de terribles éruptions cutanées allergiques qu'il soigne habituellement comme on cultive un bonsaï. Cette fois-ci, elle dut consulter un excellent allopathe pour une raison subsidiaire. Celui-ci ne tint pas compte de son conseil implorant de ne surtout pas céder à la tentation de traiter un urticaire géant par une injection intraveineuse de corticoïde. Elle guérit immédiatement de sa dermatose et se suicida illico. Je suis un allopathe exclusif qui n'a jamais oublié cette leçon, absente de mon enseignement théorique à la Faculté. Spontanément et non averti, j'aurais agi très probablement comme le malheureux praticien de la médecine officielle de l'époque qu'on ne peut accuser d'avoir failli à la loi hippocratique du *primum non nocere*. Averti, j'aurais appliqué ce que m'avait appris mon père en matière*

de médecines parallèles: la tolérance et l'acceptation de notre trop insignifiante connaissance des mystères touchant l'humanité souffrante.

Les malades, au moins dans la phase aiguë, consultent à proximité du sommet de la parabole, au mieux dans la phase toute précédente du fil du rasoir. La thérapeutique psychoactive contre la douleur va-t'elle effondrer la courbe, cassant alors plus ou moins brutalement un rythme jusque là sinusal? Ou bien va-t'elle créer un effet booster sur la courbe filant alors vers le même acmé prolongé vers le haut ou un autre, divergent de son axe initial, comme un dérailleur produit un changement de vitesse et de rythme, comme on peut insérer un point correcteur sur un dessin vectoriel pour en modifier le profil. Si le fil du rasoir une fois atteint fait intrinsèquement passer un individu conscient du stade de guérison ressentie comme certaine pour lui à celui de je ne guérirai plus jamais, l'amorce d'une maladie cyclique risque d'être définitivement engagée pour la vie. Ce fut mon cas, je le crains. En consultant un calendrier du dernier demi-siècle, je pourrais vous dire quand j'ai ressenti cette blessure ulcéreuse qui n'a jamais guéri depuis.

Vainquant tous les tabous sociaux qui me rattachaient jusque là à la philosophie de mon milieu rennais, je vous offre cet air de rap composé pour vous distraire:

*LA FOLIE DÉPEND DE LA VOLONTÉ,
TU ES FOU QUAND TU N'EN A PAS
ELLE EST SOCIALEMENT SÉGRÉGATIVE,
LES PSYCHIATRES SONT DES FOUS,
IL NE FAUT SURTOUT PAS LES CONSULTER,
INSTALLE TOI,
TRAVAILLE,
MARIE TOI,
SOIS HEUREUX,
FAIS DU SPORT
ET BEAUCOUP D'ENFANTS
PENSES TOUJOURS AUX AUTRES
ET À TOI MOINS SOUVENT...*

Je me déplace pour prendre rendez-vous avec Jean Bergès à son cabinet de consultation de la rue Beaujon. Il est absent ce jour-là et la jeune femme qui me reçoit m'offre un rendez-vous une quinzaine de jours plus tard. Je suis désappointé car je suis accablé par mes épreuves et ces phobies d'impulsion à me jeter sous le métro. Cela doit se voir car elle me demande soudain si c'est urgent. Cela fait maintenant quatre ans que je suis dans la débîne, que représentent alors deux semaines? La délectation morose s'y complaira un peu plus longtemps malgré mes efforts incessants et j'ai fait celui, ultime, de sonner à la porte d'un psychiatre réputé. Tout n'est pas perdu, j'espère encore!

Si! C'EST PERDU, LE VER VA S'INSTALLER DANS LE FRUIT. Au cours d'une des marches forcées que je fais dans Paris pour rentrer épuisé et m'endormir écroulé tard le soir, soudain, en traversant la Seine au Pont-Royal vers la rue des Saints-Pères au crépuscule, l'idée pointe, s'ancre en moi d'emblée maximale, s'incruste obsessionnelle: JE NE GUÉRIRAI JAMAIS! Or, j'avais appris dans mon cours de psychiatrie que c'est un signe de psychose. Que serait-il arrivé, si j'avais été étudiant à Sciences-Po ou à Supélec et ignorant de ces symptômes? Je ne sais pas.

Je rencontre enfin Bergès le mercredi suivant, il m'écoute attentivement, me pose quelques rares questions, sauf celle que je redoute sur mon propre pronostic, car je ne lui dis rien, tant j'ai peur de la folie à hospitaliser à Sainte-Anne, et me fait des commentaires que je ne relève pas - Ah! si je savais combien il en a assis dans le fauteuil que j'occupe à ses côtés, des gars de l'X ou de Normale Sup en rupture d'existentialité, des chevaliers de l'industrie en panne de romantisme, des banquiers privés de l'argent du beurre! Il me demande s'il y a longtemps que je suis déprimé. Spontanément, je répond non et fais état de mon caractère heureux jusqu'à cet épisode, ce qui ne reflète pas la réalité du dernier couple d'années que je viens de passer.

J'arrive à la période cruciale pour l'avenir de la psychiatrie ambulatoire de la dépression mélancolique qu'ouvrent les premiers tricycliques, une sorte de tofranil. Bergès rédige une ordonnance pour que j'aille à la pharmacie de Sainte-Anne me procurer un produit encore en expérimentation qu'il me prescrit par demi-comprimés. Les effets secondaires sont presque plus effroyables que la dépression elle-même. Je continue mes fonctions d'externe aux Enfants-Malades mais j'ai tout du zombie. Totalement absent du monde qui m'entoure que j'essaie toutefois de considérer comme si j'étais normal, intarissablement assoiffé, anorexique, hypotendu, je suis affligé de signes de tétanie neuromusculaire qui me paralyse aux points de pression dès que je suis couché. La pulsion suicidaire devient telle que je me bunkeriserai pendant le week-end.

Le mercredi suivant, je suis en avance dans la salle d'attente et je lis un article de Jean Cau dans Paris-Match dressant un portrait baroque de Fausto Coppi qui vient de décéder; il y décrit son admiration pour ses énormes cuisses, contrastant avec ses mollets de coq, un torse de barricade et son esthétique bien différente de celle de Gino Bartali. Toujours comme un ilote, je revois Bergès, qui me trouve nettement amélioré et ne s'inquiète pas de mes pulsions.

Le vendredi, je prend l'express pour Rennes et me rendre la mort dans l'âme au mariage de mes amis Péron, accompagnée d'une amie. Quels effets les phobies vont-elles me produire? Je m'attelle à lire un polar d'Exbrayat et soudain, miracle! apothéose! entre Chartres et le Mans, le rideau de brouillard se lève, une joie intense me submerge de la tête au pied qui dure, dure, dure..., et je démêle l'intrigue compliquée bien avant la fin du roman. Le reste du voyage jusqu'au retour à Paris se déroule comme dans un rêve et très vite les copains me trouvent meilleure mine. Le nouveau problème est que je me sens totalement frigide, beaucoup plus qu'impuissant, état que, dans les traités, l'on ne décrivait que chez les femmes.

En 1962, l'on soumettait les déprimés sous tricycliques à des traitements très courts, pour qu'on ne prenne pas chroniquement goût à ces puissantes drogues. Par contre, et ce n'est pas un reproche de fond, Bergès ne résista pas à la proposition à me plonger dans la recherche de la cause, la dépression n'étant pour lui qu'un symptôme auquel il avait sans peine mis un terme, qu'il pensait être un épisode sans suite. Depuis la classe de philo, le freudisme et ses variantes étaient des sujets de conversation courante entre nous, étudiants en médecine préoccupés aussi par la vogue contestée des lobotomies préfrontales et l'apparition des neuroleptiques puissants que les Soviétiques allaient utiliser dans le goulag, mais je ne m'étais longtemps pas senti concerné. De digressions en digressions sur l'angoisse de la masturbation aux inhibitions névrotiques alors que je n'étais plus sous contrôle médicamenteux durant l'été sans soutien, comme font souvent les vacances sur les déprimés, je rechutai de plus en plus vite. Je le savais maintenant, je ne guérirais jamais, et les portes de la démence précoce par schizophrénie m'étaient largement ouvertes, comme aussi la psychose maniaco-dépressive, la névrose obsessionnelle, la camisole

de force, tout le cours du professeur rennais..., ce qui en soi était plutôt rassurant pour un tiers neutre; on ne peut tout de même pas tout avoir, la vérole et le bureau de tabac, comme on disait en conférence d'externat.

Paniqué, je me ruai début septembre à la consultation du psychanalyste freudien conseillé pour une thérapie analytique censée être légère et conviviale. Le docteur A*** était absent pour trois semaines, m'apprit son père, un petit homme frêle et voûté, en chemise et pantalons bouffants retenus par de larges bretelles, se tenant à l'entrée d'un petit appartement à l'odeur de musc, situé près du métro Emile Zola et du Pont Mirabeau. Je redevins méconnaissable, et ça alla de mal en pis car, à son retour, le thérapeute me proposa une psychanalyse réglée sur divan pendant quatre ans avec son cortège de contraintes tant sociales que financières, bien que j'apprisse plus tard qu'il me faisait un prix d'ami mais supérieur à ma paye d'externe. Kafka, quoi!

Mon père, qui avait été l'externe du neuro-psychiatre Laignel-Lavastine à la Salpêtrière et qui savait de quoi il parlait, s'effondra à la nouvelle, lui qui avait tout fait pour que je n'aille pas fréquenter du côté des pys et qui haïssait les méthodes psychanalytiques. Il avait élevé ses enfants dans le laïcisme catholique et libéral le plus ouvert, et ne comprenait pas que l'on appliquât sur moi des techniques introduites par un juif pour traiter les névroses juives; il n'avait toutefois rien pu faire pour me convaincre de renoncer, car je n'avais pas de solution de rechange. La réaction de ma mère fut la plus classique qu'on puisse espérer à l'époque: «*Mais mon fils n'est pas fou!*». Je me retrouvai emmuré dans une prison aliénante, puisque je ne devais surtout rien dire à quiconque, hormis un cercle très restreint d'intimes, et que je réagissais très négativement aux silences prolongés de mon analyste. A*** mit-il un certain temps à comprendre que je ne connaissais rien de bien structuré en matière de psychiatrie analytique ou non? Il me laissa patauger, comme s'il m'appliquait une analyse didactique pour devenir un confrère dans son cénacle. Au milieu de l'hiver particulièrement glacial de 1963, je revis Bergès pour qu'il me remette sous tricycliques, tant il devenait évident que j'allais me suicider un jour prochain; ma grand-mère comme mon amie Françoise en étaient également persuadées; il refusa après un long débat et, avec le recul, je comprends son attitude; sur le moment je la trouvai inhumaine. Peu de temps après, je m'effondrai en pleurant à la fin d'une séance d'analyse et décidai derechef de mettre un terme aux séances.

Je trouvai le réconfort dans le retour du printemps et surtout dans la complicité de plus en plus affectueuse de Michèle Lucas, infirmière aux yeux bleus que j'informai loyalement de mon état et des thérapeutiques que je suivais. Elle deviendra ma fiancée puis ma femme, l'année suivante. La suite fut heureuse puisque je fus nommé avant-dernier au concours de l'internat des hôpitaux de Paris à ma première tentative, effectuai un service militaire aventureux et m'investis dans le choix définitif de la spécialité radiologique. Dès lors, persista une insécurité subaiguë sur mon avenir de médecin, éventuellement sur ma santé mentale à terme. Bergès, reconsulté, se réjouissait de mon parcours rendu seulement difficile par ma névrose d'échec et mon ambivalence, un terme dont je cernais mal la signification, mais qui remuait en moi des souvenirs déplaisants de schizophrénie. Néanmoins, je pouvais renouer avec les valeurs traditionnelles de la famille, enrichi intellectuellement d'une expérience abominable, mais professionnellement utile et affectivement éclairante. Seule manquait la paternité au tableau du bourgeois en passe d'arriver après un démarrage pénible et démesurément lent. Je savais que je n'étais pas allé assez loin pour m'être décoïncé, mais je m'étais écarté de la voie de la démence. J'avais fait du dérapage contrôlé en quelque sorte.

Je jouissais d'un bonheur presque complet lorsque démarra l'année 1968. L'air me paraissait plus léger au fur et à mesure que le printemps s'affirmait. Un état d'excitation se développa en moi qui ne faisait que s'accorder au climat général en France comme dans le monde, de Pékin à Los Angeles, de Berlin à Mexico. Il fit rapidement place à un état de surexcitation et je m'enflammai dans un délire entrecoupé de phases de lucidité qui me conduisirent à une hospitalisation narrée précédemment. Avec cet état de décompensation d'allure maniaque suivie d'une dépression assez vite maîtrisée par des tricycliques mieux tolérés, l'évidence d'un terrain mentalement fragile s'affirmait qui servit peu élégamment à certains pour me barrer ma route vers l'agrégation, sans y parvenir toutefois. Me sauva de la folie furieuse la solidité de ma famille et de ma belle-famille toujours solidaires de mon épouse dans sa lutte pour son homme qui aboutira trois ans plus tard à la naissance d'un enfant de la Providence. Me sauva également la loyauté de mon futur patron de Necker, Jean-René Michel. Et bien sûr, mon installation dans une médecine interne de haute qualité éthiquement défendue par des hommes comme Patrick Segond, François-Charles Mignon, Pierre Massias, Roger Lévy, Claude Bétourné, Pierre Dupuy, Jean Crosnier, Jean-Pierre Grünfeld, Jacques Cukier, Daniel Beurton... et leurs nombreux élèves et collaborateurs devenus des amis - je regrette de ne pouvoir nommer aucune femme, active à ce stade. Je n'avais plus à craindre une situation de médecin raté par insuffisance de formation et K.O. technique.

Les efforts surhumains que j'eus à déployer pour préparer l'agreg' et dont j'avais moi-même fixé les standards sans jamais songer à l'épuisement des moyens physiques et mentaux, me firent passer du côté de l'état hypomaniaque dont l'issue fut immanquablement une dépression extrêmement sévère vers 1975. Même sans me prendre pour le roseau de Blaise Pascal, je la pressentais, j'essayais de la prévenir par des appels au secours qui ne furent pas entendus. Je m'adressai de nouveau à mon père pour lui demander une solution urgentissime qu'il me trouva à l'établissement psychiatrique de Saujon. Quand un Poitevin évoquait ce nom de ville charentaise, c'était à voix couverte pour chuchoter que ce pauvre type ou cette pauvre vieille, *chut! étaient vraiment très FATIGUÉS*. Aujourd'hui, on dirait qu'ils font une hépatite ou une mononucléose. Jean-Claude Dubois était un psychiatre AIHP de type provincial solide, hydrothérapeute et pas excité par les débats lacaniens; il ne s'embarassa pas de détails superflus, diagnostiqua un état de désespoir comme il n'en avait jamais vu - état de mélancolie aiguë: le meilleur pronostic de la psychiatrie! Il s'effara à l'idée que j'avais fait le parcours en voiture seul, mais sans le moindre accident, Dieu merci! et me proposa tout de go une injection de morphine et une sismothérapie! Les ÉLECTROCHOCs! la plus terrifiante des thérapeutiques en dehors de la camisole chimique, celle qui vous classait alors définitivement dans la catégorie des fous à lier. Je trouvai la force de refuser et les chocs et la morphine, pour me retrouver sous perfusion d'anafranil, un tricyclique très efficace mais très dur à supporter à des doses de cheval. Pour la première fois, je me trouvais au milieu de malades atteints de troubles psychiatriques divers; ma réaction fut de les ignorer à l'exception d'une enseignante également très déprimée et avec qui on pouvait parler de choses et d'autres, tout en se promenant dans la magnifique campagne charentaise où fleurissaient les colchiques, chantées par Charles Trenet.

*Colchiques dans les prés,
Fleurissent, fleurissent,
Colchiques dans les prés,
C'est la fin de l'été.*

Ce n'est qu'en rentrant en voiture à Paris, trois semaines plus tard - trop tôt pour Dubois, mais il le fallait pour garder le masque de banal vacancier mis au vert à la campagne, crédible auprès de mes collègues - que je ressentis vers Orléans la même vague de bonheur intense et de puissance créatrice illimitée qui m'avait soulevée treize ans auparavant.

Je rechutai l'année suivante et consultai un éminent psychiatre que j'avais choisi parce qu'il usait d'un langage clairement accessible à un béotien. Cyrille Koupernik est un homme exceptionnel, aujourd'hui nonagénaire, un Russe blanc émigré réchappé de la Révolution d'Octobre, un psychiatre qui m'impressionnait depuis le début des études de médecine par ses séduisants papiers du CONCOURS MÉDICAL dont il était le rédacteur en chef. Il m'accueillit par un laconique *«La seule chose que je redoute ce sont les cons»*, alors que je le remerciais de la rapidité à laquelle il avait répondu à mon appel téléphonique. Cet homme-là comprenait, sans qu'on eut à s'appesantir, qu'un médecin actif et consciencieux ne peut rester longtemps désarmé devant la charge oppressante de ses malades. On était le 1er mai 1976, l'année de la canicule et de la promotion de Raymond Barre, le meilleur économiste de France devenu Premier Ministre. Son traitement toujours à base de tricycliques, suivi tout en continuant mes activités, fut aussi désagréable, mais plus rapidement efficace que les précédents. Guéri de cette poussée, je refusai, comme je l'avais fait précédemment à Dubois, un traitement de fond par le lithium introduit par Bertagna, à la fin des années 60, à dire vrai mollement proposé. Pour Koupernik, j'étais l'illustration évidente de l'infantilisme constitutionnel auquel le système hospitalo-universitaire français soumettait ses jeunes produits et je devrais postuler au plus vite à une chefferie de service voire tâter de la politique. Par contre, je lui demandai de m'indiquer le nom d'un psychothérapeute qui m'aiderait à aimer la vie.

*« Aimez-vous les uns et les autres comme vous-même », dit l'Église...
mais c'est dur quand on ne s'aime pas!.*

Je fis ainsi la connaissance de son collègue et ami, Thémouraz Abdoucheli, un Géorgien émigré lui-aussi, ancien chef de service de l'Hôpital universitaire de Paris, un homme de grande taille, portant beau, élégant, distingué, doté d'un sens de l'humour fort à propos, aujourd'hui retraité, qui m'accompagnera dans mon ascension vers la quarantaine glorieuse de la deuxième moitié des années 70, jusqu'en 1984. La psychothérapie de type analytique qu'il me proposa différait de celle du premier par son acceptation pragmatique de prendre en charge directe le suivi chimiothérapique de mes oscillations, certes de moins en moins amples, mais spécialement remises en branle lors de la phase agonique de mes parents cancéreux. L'association de l'anafanil qui stimule l'angoisse, et de l'élavil qui la bousille, fit merveille à des doses de plus en plus faibles, jusqu'à ce que je puisse m'en passer totalement en 1980, comme de lui d'ailleurs. Profondément investi dans la recherche, je ne pouvais manquer de bénéficier d'une certaine forme d'excitation sous-jacente. Les scientifiques sont volontiers des maniaco-dépressifs en puissance; le tout est de connaître ses limites, une fois bien assuré que les bases du raisonnement sont saines et l'environnement solide, ce qui évite de sombrer dans le personnage du savant fou bien connu des littéraires et des cinéastes. La qualité du sommeil est un excellent test de bon dosage et de lucidité.

Dans les années qui suivirent mon retour des Etats Unis, mon statut changea:

Moreau est international-labelled, il est devenu intouchable!

Alors que ma vie conjugale pâtira de mon changement de valeurs, que je continuerai mon ascension internationale et me lancerai dans le bain des responsabilités de chef de service et d'école de radiologie, je trouverai dans la bouche de mes psys, consultés aux hasards de mes angoisses et de mes impulsions, quelques expressions plus ou moins identiquement significatives:

Moi:

Et quand je crois tenir mon bonheur, je le broie. Pourquoi?

Lui-eux:

Belle illustration d'une névrose d'échec!

Moi:

Mais c'est un vers d'Aragon chanté par Brassens!

Lui-eux:

Vous êtes la victime de votre ambivalence...

Moi, regard inquiet et implorant:

???

Lui-eux:

Nous en sommes tous là!

Moi:

Mais qu'est-ce que je dois faire?

Lui-eux:

La psychanalyse n'est pas une thérapeutique...

Moi

Il faut que je cesse de tourmenter ma femme, mon fils, mes élèves...

J'en ai marre de faire chier tout le monde, ça me nuit vachement!

Lui-eux:

Quel narcissisme! Refermez le couvercle sur la marmite de vos démons familiaux...

Moi:

Mais je vais divorcer. Dois-je le faire? Est-ce que c'est un signe de psychose?

Lui-eux:

Quelle immaturité affective!

Moi, regard inquiet et implorant:

???

Lui-eux:

Ecoutez, nous, les hommes, nous sommes tous pareils...

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce type de propos débiles sur le papier aide à se situer. La quête de Woody Allen relève sans doute du même processus. C'est alors que l'un d'entre eux me conseilla d'essayer les inhibiteurs de la mono-amine-oxydase, dont l'iproniazide, un isomère du rimifon, un bactéricide anti-tuberculeux. Durant toute cette époque, je me prescrirai mes ordonnances moi-même. Ce type d'antidépresseurs, aujourd'hui peu prescrit, crois-je savoir, a l'avantage d'être beaucoup mieux tolérés que les tricycliques. Presque dénués d'effets secondaires à condition de faire attention à ne pas consommer de fromages fermentés - ce que fis pourtant sans complications de flushes vaso-moteurs -, ils m'aiderent à supporter la pathologie familiale, les heures d'échographies entrecoupées de réunions administratives de plus en plus contraignantes. Il ne s'agissait plus de plonger dans le marasme quand on a la responsabilité d'un service, de la globalité des malades et de ses élèves. Je réussis très bien dans cette tâche valorisante pour mon narcissisme et mon immaturité. J'arriverai à la conclusion que la maturation

d'une personnalité bénéficie largement de la dépression, à supposer que cette dernière ne soit pas nécessaire, quoique non suffisante, pour émerger de nouveau au soleil. Faire des dévaluations réussies, dirai-je alors souvent, et non pas des crises à la 1929 et le national-socialisme au bout du fusil hitlérien de MEIN KAMPF, le fascisme gongorique de Mussolini, le franquisme bon-grand-papa de Philippe Pétain, les procès des blouses blanches de Staline, le maccarthisme aux Etats-Unis, Pol Pot et ses Kmers rouges au Cambodge...

Dans cette perspective, je n'avais plus qu'à redouter le versant adverse de l'excitation maniaque, puisque, en 1985, je venais de gagner le 17e Congrès International de Radiologie, un pari impossible qui m'avait obligé à me surpasser, et que j'allais entrer dans une phase d'hyperactivité inconcevable pour le commun des mortels..., disons le mot, démente. Je m'en ouvris à Jean-Marc Alby, psychiatre de l'hôpital Saint-Antoine; il m'avait été recommandé par Roger Lévy en 1974; il ne m'avait pas envoyé dire alors que j'étais un pur produit de la névrose chrétienne, me laissant dès lors pantois, tant cette interprétation m'était incompréhensible. Cette fois-ci, il me regarda d'un air différent, nous étions tous deux chefs de service et en charge de responsabilités considérables. L'on ne pouvait plus se contenter de quelques vérités premières et l'enfoncement de portes ouvertes sur un beau jardin à l'anglaise. Il me fallait le nom d'un psychothérapeute d'un autre style que les précédents appelés, eux, à m'aider à combattre l'état de dépression. Henri Danon-Boileau sera l'homme de la prévention de l'excitation maniaque, que j'augurais déjà être un vecteur potentiel d'une catastrophe sidérale, si elle se déclenchait. J'avais alors dans la rétine le dessin animé classique du Grand Méchant Loup skieur dans les Rocheuses, fonçant à tombeau ouvert sur la pente enneigée et ne se rendant compte qu'il a quitté le bas de la piste pour planer dans le vide que lorsqu'il arrive à l'acmé de la courbe, ce qui entraîne illico une chute vertigineuse vers le ravin. La prise de conscience d'un risque soudain concrétisé entraîne incontinent cette dégringolade, inévitablement, inexorablement, le dommage ne dépendant plus que du confort du tapis de réception. Le lithium, en aplatissant la courbe de l'humeur, tend à transformer le profil du maniaco-dépressif de l'état de massif himalayen en chaîne des Alpes Mancelles. Je refuserai très longtemps cette thérapeutique de terrain, faute d'imaginer une vie de légumineuse. Dans le magnifique film THE UNMARRIED WOMAN, une amie de Jill Clayburn lui exprime son regret d'avoir perdu les *hauts* depuis qu'elle prend du lithium; elle dit aussi qu'il lui faudrait une *bonne guerre* pour s'en sortir. Eros vs Thanatos, indeed.

Avec Henri Danon-Boileau, j'ai fréquenté un homme cultivé, bienveillant, discret, que je rencontrerai dès potron-minet une fois par semaine dans son bureau de l'Île Saint-Louis entièrement décoré d'objets d'art africains, introduit par une jeune femme splendide du plus bel ébène. Le résultat sera un fantastique essor de mes activités tous azimuts pendant deux ans. Tout miracle a une fin, celle-là surprendra tout le monde en 1987, à l'orée du printemps, même moi, par son extrême brutalité. J'enregistrerai l'échec de ce que je penserai plus tard avoir conçu à titre préventif des catastrophes annoncées, le coaching, dit-on aujourd'hui.

Je voulais tout connaître de la fabrication d'un congrès scientifique. Je m'étais mis dans la tête de mener de A à Z la totalité de l'organisation du premier Symposium international sur la recherche en produits de contraste CM'87, selon le premier modèle proposé après le succès de Lyon en 1981; je l'avais discuté avec Elliott Lasser à San Diego et les sept compagnies industrielles mises sur un pied d'égalité à Hawaï. J'avais choisi le château d'Artigny, le fabuleux Relais & Châteaux de Montbazou, en Touraine. Tout marchait bien sauf que je n'arrivais pas à composer mon programme scientifique, alors que nous

étions à trois semaines de l'ouverture. Un soir, je rentrai épuisé chez moi; le lendemain je pus à peine me lever; ma femme me conduisit dès l'aurore chez Danon-Boileau qui, consterné et fort inquiet, m'emmena lui-même chez Alby pour une hospitalisation qui ne pourrait excéder quinze jours. J'étais hors d'état de discuter quoique ce soit et j'acceptai, sans aucune résistance, une sismothérapie de la dernière chance. Je n'ai aucun souvenir de ces séances qui se déroulèrent sous anesthésie générale. La sismothérapie induit généralement de gros troubles de la mémoire; je n'en souffris pas spécialement, mais je me retrouvai dans un état visqueux pour récupérer tous les éléments matériels du Symposium, les transporter à Montbazou et constater que je n'avais toujours pas imprimé de programme. Je ne sortis de ce drame que par la solidarité de bronze de plusieurs personnes, incluant ma femme, ma surveillante, Nicole Laborie, ma secrétaire, Armelle Tiercelin, Sophie Tixier de la société Convergences obligeamment prêtée par un Contenay légitimement inquiet, Trudi Cantonwine, la secrétaire de Lasser, et les six majors de la recherche mondiale, Lasser, Fischer, Grainger, Wolff, Sovak et Benness. Il n'est nullement exclu que l'extrême dénuement mental dans lequel je me trouvais n'ait pas été pour rien dans l'énorme succès de ce symposium qui dura cinq jours de cauchemar, néanmoins transformé en conte de fée pour les participants.

Je m'envolai immédiatement après pour le congrès européen de Lisbonne où il fallait que je montre que j'étais toujours vivant, sauf à saboter la première réunion plénière de l'ISR que j'avais suscitée, et compromettre définitivement ma réputation en passe d'être consacrée aliénée. Je passerai la quasi totalité de mon temps dans ma chambre, mais donnai ma conférence programmée heureusement à la fin du congrès. Quelques semaines plus tard, je retournai chez Alby pour un traitement par perfusion d'anafranil qui me permit de m'envoler pour Toronto et le ranch de mon ami Thomas Meaney, alors représentant des USA à l'ISR, chez qui mon fils avait été invité à passer ses vacances. J'en profiterai pour regarder les chutes du Niagara, côté USA à l'aller, côté canadien avec lui au retour. S'ensuivit le premier voyage en Asie du Comité d'Organisation d'ICR'89 officiellement reçu à Séoul, lors d'un autre Congrès où je tins mon rôle. Ma réputation avait souffert mais le Congrès de Chicago en novembre démontra ma restitutio ad integrum aux yeux de la communauté internationale rassemblée au grand complet et de nouveau prête à me suivre.

Après ICR'89, j'aurais dû prendre plusieurs mois sabbatiques, mais j'avais à faire fonctionner le nouveau service de radiologie de Necker, tel Vulcain dans ses forges et le capitaine Némó à la barre du Nautilus. Au moins espérais-je que j'aurais professionnellement la paix. Il n'en sera rien, comme je l'expliquerai dans le chapitre «EPILOGUE AU CRÉPUSCULE D'UN FAUVE» du volume 1.2., MÉMOIRES COURTES, (en préparation), tant désastreuse fut la dérive hospitalo-universitaire dans les années Rocard-Balladur. Le parcours à la Rieman continuait, cependant que je cherchais le bonheur là où il ne se trouvait pas. Si j'avais été un pur carriériste, sans doute me serais-je contenté de vivre auprès des miens le reste de mon âge. Mais non, il fallait encore aller plus loin dans l'exploration de scénarii. Et toujours cette certitude, organique maintenant, sur la fragilité à terme du mental. «MONSIEUR MOREAU, ON NE PEUT PAS EMPÊCHER UN CERVEAU DE PENSER!» Après que j'eusse arrêté pour la troisième fois de fumer - ce fut la bonne, elle tient depuis quinze ans - et que j'eusse enregistré une montée en flèche de mon poids corporel, ce fut le début de la période Prozac qui m'apporta pendant un temps le moyen ambulatoire de tenir le coup à la barre du navire.

Je n'avais plus besoin de cogner à la porte pour qu'Alby comprenne quand j'avais

atteint la limite au delà de laquelle une hospitalisation s'imposait. Quand je le sollicitai une dernière fois en 1992, il parût gêné aux entournures. Non pas qu'il eût perdu de sa compétence, mais il n'était plus le chef de service: il bénéficiait de la position de consultant, apparemment sans beaucoup de congruence avec son successeur. Pour la dernière fois, les perfusions d'anafranil firent leur effet, mais un infirmier maladroit - il en existe, nobody's perfect, il était gentil, je lui pardonne volontiers - massacra quelque peu mon système veineux et quelques thromboses se développèrent au niveau du système cave supérieur qui me vaudront des varices sur les épaules. L'une des infirmières me demanda si j'accepterais de participer à des réunions anonymes pour aider d'autres malades aux défenses moins élaborées que les miennes; je déclinai l'offre au nom de la nécessité de préserver l'essentiel de la confidentialité de mon dossier médical. Danon-Boileau m'avait rassuré quant à l'étanchéité du service d'Alby vis-à-vis des indiscretions. Un hôpital est un marigot dont la salle de garde des internes n'est nullement une succursale des Ordres contemplatifs; toutefois, un bon économiste sait faire appliquer le règlement moral qui interdit de parler médecine à table. Comme m'avait dit un collègue avec qui j'avais beaucoup travaillé au sein des sociétés savantes, «*On sait que tu déconnes de temps en temps...*». Diable, comment l'avait-il appris sinon par la rumeur publique qui, quand il s'agit des Médecins des Hôpitaux, sait malgré tout rester underground. La sauvegarde d'une réputation à Paris tient dans l'immensité de la ville, le cloisonnement des multiples sous-ensembles nets ou flous qui peut boucler deux unités d'un service l'une par rapport à l'autre, jusqu'à un arrondissement, une rive de la Seine ou une banlieue, mais paradoxalement, la transversalité joue au niveau d'électrons plus ou moins libres. Peut ainsi se faire un travail de petite souris véhiculant des brèves de comptoir. Cela ne me gênera jamais vraiment, mais il ne fallait pas donner prise à l'officialisation d'un état pathologique précis. Le non-dit est nécessaire et suffisant pour bloquer l'expansion de la rumeur. Ils ne veulent pas savoir, alors la question ne sera pas posée. Et même si elle l'est, Monica ne fera rien pour empêcher Clinton de fumer sa pipe vénéneuse.

Depuis toujours, j'avais tenu à prendre en charge PERSONNELLEMENT tous les frais financiers de mes soins psychiatriques, sans passer par une couverture sociale. Que l'on ne s'en offusque pas. Tous les thérapeutes qui me suivront tout au long de cinquante années de dérive, ont su que mes préoccupations principales auront été la garantie de la qualité des soins que je délivrerai aux malades et ma rectitude face aux responsabilités collectives. Les Germains appellent cela le *debet*, je crois avoir lu quelque part.

*L'un d'eux, un éphémère, me knock-outera en me balançant, acide, un;
«Bon, vous êtes un homme de gauche!».*

J'y sacrifierai sans rémission et mon propre confort personnel, ce qui ne sera jamais qu'un moindre mal - *oh! le masochiste!* -, et - je suis bien conscient que ce sera plus grave - celui de ma famille proche que je n'épargnerai pas - *ouh! le sadique!* L'invincible armada radiologique que j'avais eu le bonheur de pouvoir constituer en vingt ans me protégea autant qu'elle le pût de ce que j'appelle LE SYNDROME DU CAPITAINE QUEEG, le héros paranoïaque de S.O.S. CAINE, magistralement interprété par Humphrey Bogart. «*On ne va pas à Necker quand on n'est pas paranoïaque, eh! connard!*» entendrai-je dire un jour de grande déprime dans la bouche d'un confident avisé et sans illusion sur le monde. Le système fonctionnera jusqu'en 1996. Après, je ne sais pas ce qui sera le plus sado-maso. Le système qui démolira mon œuvre? La dérive hurlante que j'adopterai pour y résister? Comme souvent, on cogne plus volontiers sur ses amis et on donne des verges pour se faire battre par les autres qui n'en demandent pas tant. Que ne prirent-elles pas, au cœur

du psyché, «mes femmes», si douces et si aimantes? Pas de brutalités physiques bien entendu, mais combien de désillusions, de renoncements, d'émotions piétinées, de défenses inutilement plaidées pour des causes perdues d'avance ? Les hommes, sauf exception, ne reçurent rien qu'ils ne méritaient: mon refus de la rancune et la liberté d'agir librement, sans moi devant eux, sans coups de pied aux fesses derrière non plus.

Ma convalescence après la colectomie gauche de 1996 se passera mal. Une langueur inhabituelle se prolongea bien au delà des fêtes de fin d'année, faisant évoquer des diagnostics aussi sévères qu'une hypothyroïdie voire un début de maladie d'Alzheimer, une forme précoce comme celle qu'on décrit chez l'acteur Maurice Ronet ou Rita Hayworth. Je dormais dix-huit heures par jour, j'étais constamment gelé, je ne parvenais plus à gérer toutes mes affaires. J'élus domicile pendant un mois dans une chambre du service de Frédérique Kuttent à Necker, tout près de mon bureau; le bilan biologique ne révéla rien d'organique. Pour éviter un drame équivalent à celui de Montbazou et alors que je butais sur le congrès de la SFAUMB, je finis par me mettre moi-même au Prozac. L'effet rapidement désinhibiteur de cette drogue me permit en mai 1997 de conduire Jean-Michel Corréas, que je voulais introniser à mes lieux et place dans les institutions de recherche sur les produits de contraste. Nous allâmes sans encombre au CMR de Kyoto, via Hong Kong, avec nos conférences et notre bonheur d'être en Asie; il obtint un plein succès, grâce aux travaux effectués sur les micro-bulles à effets échogéniques. De même, je pus participer un mois plus tard à un symposium dédié à la molécule étudiée avec Sonus Pharmaceuticals qui intéressait de gros laboratoires, dont Abbott et Guerbet en France, en vue d'une commercialisation que j'appelais de tous mes vœux mais n'obtiendrai pas. J'étais donc une fois encore à Washington, D.C., dans un excellent hôtel de Georgetown, quand je démarrai un syndrome de surconsommation d'objets divers et variés. Je ne suis jamais aussi généreux que quand je suis fauché, mais il y avait là un désir irréprouvable d'offrir des cadeaux de valeurs démesurées par rapport à la décence, gênant alors davantage les destinataires que les gratifiant.

Commença en juin une histoire délirante qui dura jusqu'en octobre, sans que j'en perde ma lucidité ni la mémoire un seul instant. Tous les événements se succédèrent sans que je n'en oublie aucun, comme cela avait été également le cas en mai 68. A la différence, cette fois-ci, j'étais le seul protagoniste; l'environnement dans lesquels se déroulèrent les étapes de cette saga sera constamment le support de la réalité dans laquelle je serai le seul à vivre follement. Elle est trop riche et trop longue pour que je fasse plus qu'un résumé seulement destiné à éclairer le fond psychiatrique d'un parcours qui aurait pu me conduire à la prison ou la camisole de force à Buenos Aires. La baraka ne me quittera pas pendant cette épopée; il y a un dieu pour les excités, ou alors mon âge gardien fit bien son travail de garde du corps, laissant à celui de Lucifer le soin de le distraire par des expériences originales. J'en tirerai une nouvelle ou un court roman, si Dieu m'en laisse le temps plus tard.

Je passai six semaines dans le Finistère et retrouvai ma vitalité. Je me mis à photographier à tour de bras tout et tout le monde, le plus souvent sans résultats, mais parfois fort artistiquement. Je sillonnai le centre de la Bretagne au point de visiter à fond la ville de Carhaix, bien avant qu'on ne la connaisse par les VIEILLES CHARRUES, où j'entrepris d'acheter l'exposition complète des toiles d'un excellent peintre inconnu de tous, après un marchandage particulièrement avantageux pour nous deux. J'écumai nombre de galeries et achetai de plus en plus d'œuvres d'artistes également sans renom. Je n'achetais pas pour spéculer, mais parce que je les aimais; je les trouvais parées de

grandes séductions aptes à me faire méditer sur des thèmes de plus en plus étendus aux espaces extragalactiques.

Je quittai la France fin août pour San Francisco où j'avais été invité par le très fidèle Bruce J Hillmann en tant qu'auditeur libre à un symposium exclusif sur l'économie de santé en radiologie. Pendant mon séjour à l'hôtel Intercontinental, au sommet de Nob Hill, je passai une partie importante de mon temps libre à explorer Chinatown où je continuai ma vague d'achats et enrichis considérablement ma collection de photos dont certaines ont aujourd'hui valeur d'archives.

Grâce à l'hospitalité de mes amis Mazzara à Palo Alto, j'étudiai les richesses de la Silicon Valley alors en décrépitude, initiai leur fils cadet aux ouvertures offertes par la University of California at Berkeley pour le détacher de Stanford University qui ne lui serait à l'évidence pas accessible, et découvris Jewel, une étonnante chanteuse qui m'envoûta.

J'avais loué une voiture pour descendre le long de la côte Pacifique jusqu'à l'aéroport de Los Angeles que je gagnai d'extrême justesse. Je m'envolai pour Buenos Aires alourdi d'un gros excédent de bagages à main, aisément métabolisé dans la première classe du Boeing d'Aerolineas Argentinas presque déserte. J'avais tellement dépensé d'argent que mes cartes bancaires, Visa Premier à Lima et American Express Platinum à Ezeiza, furent bloquées, juste après que j'eusse tiré de l'argent pour payer le taxi qui me conduisit à l'hôtel Hilton de Buenos Aires. Je retrouvai la délégation française dans le hall de l'hôtel pour participer au Congrès International d'Ultrasons. Je rencontrai mon ami Hacène Gharbi, un délégué tunisien influent, ce jour-là très triste, dont la première question fut: «Sais-tu que Lady D est morte dans un accident d'auto à Paris?».

Oui, je le savais depuis l'escale de Lima; je ne l'aurais jamais crû aussi sentimental. Mes amis me permirent de vivre au smic local pendant la semaine avant de reprendre le 747 d'Air France pour Paris avec mon billet heureusement payé avant mon départ pour San Francisco.

Non sans auparavant avoir acheté quelques toiles supplémentaires dans une galerie de l'Odéon et avoir été propriétaire de deux étages du nouvel immeuble de la Cogedim à Issy-les-Moulineaux pendant trois semaines, je m'envolai pour Rabat afin de convaincre le Professeur Farida Imani de l'intérêt de présenter la candidature du Maroc à un congrès international de l'ISR. Dans l'avion du retour, je lus un numéro de LIBÉ annonçant un concert de Jewel le soir même à la CIGALE. J'y emmenai ma femme incontinent. Plus tard, j'apprendrai qu'elle s'installera à San Diego et se serait convertie à la religion mormonne.

En France, il fallut se faire une raison, je m'étais endetté pour des sommes astronomiques dont le règlement sera l'objet de sept ans de discussions orageuses avec mon épouse et ma banquière. Nous nous étions mariés, trente-trois ans auparavant, pour le meilleur et pour le pire. Le pire, elle le connut alors. Dieu me le pardonne, comme je le pardonne au Prozac qui disparaîtra dès lors à jamais de ma pharmacopée. Dois-je préciser que j'ai exercé de 1978 à 2000 des fonctions de trésorier d'associations et de sociétés diverses, tant nationales qu'internationales. J'ai géré, avec une scrupuleuse honnêteté, les trésors qui me furent confiés. Aujourd'hui, on le sait maintenant, je ne connais toujours pas la valeur de l'argent, notamment du mien. On apprend avec l'analyse, paraît-il, le sens de la valeur de choses matérielles. Je n'ai pas d'opinion sur cette question, car je ne crois qu'au travail et surtout pas - ô folie sacrilège en cette époque d'économie de marché! - à la haute valeur morale des banques non plus qu'à celle de la monnaie électronique qu'elles manipulent bien plus que Philippe le Bel l'écu d'or et John Law le billet de banque. Tel est le prolongement social de ma folie qui me classe dans la catégorie des surconsommateurs

surendettés.

Après ce long épisode, je pris mes dispositions pour dégager ma vie professionnelle de l'absurdité. Il me fallut un an et demi pour cela. Un an et demi de plus de douleur morale que plus rien d'autre que la bouffe voire l'alcool pouvaient calmer, et encore! J'allais jusqu'à sérieusement envisager la grève de la faim dans un couloir en cul-de-sac de mon service. Je consultai mes assistants sur l'opportunité de mettre un terme à ma chefferie s'il la jugeait opportune, mais ils se récrièrent à cette idée saugrenue. *On ne change pas un capitaine de navire en pleine mer*, arguera Joël Chabriais, un marin authentique qui refusait de me prendre pour le capitaine Queeg. Je passerai outre à la rentrée de 1998, lorsque je me rendis compte que ma vie du second âge était achevée et qu'il fallait préparer le troisième, sans plus me carboniser dans un système ayant dépassé les bornes de l'absurdité, devenu marxiste tendance Groucho.

Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne, distribuée par mes soins assassins en direction de quelques fumiers de sadiques destructeurs d'écoles sinon d'idoles, le Doyen de Necker en premier, mais il n'y a que le premier accroc qui coûte, la suite aléatoire est sûrement plus facile à développer. Il m'aura fallu toute la sagesse des fous pour m'extraire de ce film gore au scénario encore original dont je n'ai pas écrit le script non plus que préservé l'exclusivité des droits d'auteurs.

En 1999, fidèle à une méthode qui consiste à aller jusqu'au bout d'un désespoir épuisant pour enfin se tirer la balle dans le pied qui stoppe l'avancée jusqu'à l'absolu dans la destruction, je quittai les responsabilités hospitalières et la médecine clinique pour remonter la pente, soigner mon diabète et préparer ma retraite à venir en 2003, pensais-je alors. Danon-Boileau m'orienta vers le docteur Annie Quéting, la première femme qui s'occupera de moi et dont je serai le dernier client. Elle me conseillera une hospitalisation d'urgence à l'hôpital de Bicêtre, et m'accompagnera chez Patrick Hardy qui allait succéder à son patron à la tête du service de psychiatrie. Les tricycliques avaient épuisé leurs effets. De nombreuses molécules furent essayées sans grand succès. Le moteur était cassé. Je demandai à Hardy de me mettre sous lithium, une thérapeutique que j'espérais maintenant susceptible de me rendre moins insupportable envers mes proches. Le résultat ne sera pas à la hauteur des espérances, et la dégradation de nombreux organes corporels cibles du diabète nous conduisit à l'abandonner au bout de trois ans.

Après un bref séjour improductif à Saujon, j'entrai en 2003 dans un cycle qui ne pouvait plus échapper à la sismothérapie. J'y étais consentant puisque je n'avais plus aucune responsabilité médicale exigeant une totale lucidité. Je n'y croyais pas. J'eus tort. L'effet fut exceptionnellement positif. Les séances eurent lieu d'abord trois fois par semaine, toujours sous anesthésie générale. L'effet sur la thymie n'est pas spectaculaire et il faut beaucoup de force d'âme pour supporter la perte de la mémoire qui s'ensuit. Je savais que l'état d'amnésie n'est pas définitif, mais le doute ne manquera pas de s'installer pour bien plus longtemps que je ne l'imaginais dans les moins bons scénarii. Il me fallut toute l'année 2004 pour en sortir mais sous une perspective radieuse que conforte une cure d'entretien continu par la paroxétine, le déroxat, une molécule à la fois antidépressive, sans effet d'excitation secondaire, et active sur l'érotisation avec plus de bonheur que le viagra. Je réussis l'exploit de rendre cohérents et associés et les diabétologues et les psychiatres, trop longtemps cloisonnés dans leurs spécialités respectives. Pour des raisons autant éthiques que financières, j'avais pris ma retraite hospitalière en 2003, tout en conservant la fonction de professeur consultant à Paris V. Je fermai mon bureau de Necker et

déménageai mes affaires durant le printemps 2004, après une première cure d'altitude à Briançon.

CLAP DE FIN POUR LE DOCTEUR JEAN-FRANÇOIS MOREAU, ANIMAL SORTI DU ZOO DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE-HÔPITAUX DE PARIS, MAIS PAS POUR LE PROFESSEUR ENCORE APPOINTÉ PAR L'UNIVERSITÉ PARIS V RENÉ DESCARTES POUR QUELQUES MOIS QUE JE PASSE À COORDONNER LE DIU D'IMAGERIE MAMMAIRE ET À ESSAYER DE LANCER UN DIPLÔME D'IMAGERIE DE LA FEMME, ENCORE MAL VU DE LA DISCIPLINE ET MÉCONNU ACTUELLEMENT DES ÉTUDIANTS, À L'EXCEPTION NOTABLE D'UN MALIEN. A TOI, VIEUX, POUR UNE *ÉPIPHANIE*? AUJOURD'HUI, UNE NOUVELLE VIE S'OUVRE QUI NE MET PLUS EN CAUSE LA QUALITÉ DES SOINS À MES MALADES NI EN PÉRIL LA CARRIÈRE DE MES ÉLÈVES. PENDANT CINQUANTE ANS, JE ME SERAI COUCHÉ CHAQUE SOIR EN ME POSANT L'ULTIME QUESTION DE SAVOIR DANS QUEL ÉTAT JE SERAIS LE LENDEMAIN POUR ASSUMER MES RESPONSABILITÉS. LUCIDE, JE LE FUS TOUJOURS, OU DÉMENT, LE SERAI-JE DEMAIN?

PRÉLUDE À L'AURORE D'UN VIEUX FAUVE

Vous avez tout lu, vous allez déjeuner chez Lucullus et banqueter chez Platon. Le DE SENECTUTE de Cicéron pas plus que l'ENFANCE D'UN CHEF n'ont de secrets pour vous. Vous avez dégusté les Sages de l'Antiquité gréco-romaine, Lao-Tseu et Saint Thomas d'Aquin, Paracelse et Averroes, la Bagavad Gîta et les Tables de la Loi, Montaigne et la Boétie, Jonathan Swift et Mark Twain, L'ENFER de Dante et LE DISCOURS DE LA MÉTHODE, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, Emile Zola et Dostoïevski, DAS KAPITAL et LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, les CONTES DES MILLE ET UNE NUITS selon Mardrus et la Comtesse de Ségur, Herbert Marcuse et Kontratieff, AUTANT EN EMPORTE LE VENT et 1984, Auguste Comte et Comte-Sponville, Philippe Sollers et Paul-Lou Sulitzer. Vous vous offrez le luxe de feuilleter de temps en temps quelques phrases de Marcel Proust, et vous lisez dans le texte Machiavel et Clausewitz, Sigmund Freud et Jacques Lacan, Umberto Ecco et Pablo Neruda. L'IMMORALISTE, LE SAVANT COSINUS, LE HASARD ET LA NÉCESSITÉ sont sur votre table de chevet, avec le dernier LARGO WINCH et le DA VINCI CODE... Vous savez faire l'éloge de la Folie et la critique de la Raison Pure... Vous avez tout lu et vous savez tout de la vérité sur Bébé Donge, le crime de Sylvestre Bonnard, le voyage au bout de la Nuit, l'énigme du Masque de fer, le fantôme de l'Opéra, le scandale de Panama, le Triangle des Bermudes et le secret de la Licorne... Vous, vous savez vous situer entre la folie des sages et la sagesse des fous. Vous savez, vous, où vous allez aller et vous y allez gaiement. Immortel éthéré en sursis parmi les mortels, ou mortel osseux et charnu au seuil de l'immortalité gravée sur une pierre tombale, selon que vous croyez au ciel ou que vous n'y croyez pas...

Je n'ai pas lu tous les livres et je voudrais bien savoir si ma chair sera gaie longtemps, moi qui m'enfoncé dans le troisième âge avec des états morbides dont il faut m'accommoder. Je vais faire mon maximum pour qu'elle se dégrade le plus lentement possible, mais je sais déjà que je ne parviendrai pas à faire tout mon impossible. Je ne fume plus, je bois de moins en moins d'alcool et mieux en qualité, je ne mange plus de chocolat, je ne sale plus mes aliments, je n'épice plus à l'excès les mets les moins goûteux. Je ne voyage plus à Petaouchnoq et je sais que je ne reverrai plus John Amberg à San Diego, mes amis Meaney en Floride, mes copines Lilian Leong à Hong Kong ou Farida Imani à Rabat, mon copain Geoffrey Benness à Sydney, ma petite Rose-Marie à Buenos Aires... Je risque de ne jamais connaître Syracuse ni l'île de Pâques et je ne retournerai pas à Kairouan. Je serai passé quatre fois au dessus des chutes de l'Iguazu, sept fois près de Macao, l'enfer du jeu, sans m'y arrêter ni le regretter davantage. Je marche chaque jour de plus en plus longtemps et continue de monter systématiquement tous les escaliers que j'emprunte sans recourir ni aux ascenseurs ni aux tapis roulants. Je ne lutte plus contre le sommeil quand il m'habite et je me laisse aller au farniente quand il s'impose à mes sens fatigués. Je me ressourcerai à Briançon tant que la Sécurité Sociale voudra bien m'aider à assumer des séjours intensivement actifs de moins en moins longs pour perdre en quinze jours les sept kilos au dessus de mon poids de forme fixé à quatre-vingt-sept, tout en normalisant ma glycémie et mon hémoglobine glyquée. Je continuerai de m'occuper de plus en plus de mes proches, de mes amis, de mes voisins, des gens ordinaires et extraordinaires que je rencontre sur rendez-vous ou que je drague, par hasard, dans la rue ou dans les établissements de soins hospitaliers que je fréquente maintenant par nécessité.

Je m'investis de plus en plus dans le maniement des arts graphiques sur la Rolls informatique que je me suis payée au dernier Apple Expo, après m'être formé laborieusement chez IPECI, juste avant sa regrettable fermeture, et je réalise mes affiches comme un bon ouvrier. Déjà, je suis submergé par le flux massif voire excessif de photographies numériques magnifiques de tout et de n'importe quoi sur mon Nikon D70, que j'arrive à magnifier sur mes logiciels de la Creative Suite Adobe, mon G5 biproc et son écran de trente pouces qui me bouffe les yeux tous les jours un peu plus. Je sais déjà que je vais pouvoir fabriquer, moi-même ou avec l'aide de quelques happy fews, mes livres, mes céderoms, mes dévédés, mon site web, mon blogue, et même ma musique, grâce à l'équipement de disc-jockey que je me suis offert pour écrire en premier ma messe d'enterrement, le concert dont je gratifierai les oreilles de ceux qui m'accompagneront jusqu'à l'église Notre-Dame des Champs, avant de poursuivre au cimetière Montparnasse. Je vais approfondir encore davantage mes travaux historiques en médecine et creuser le puits familial, mal sondé jusque-là, qui me conduit jusqu'au Directoire. J'ignore si mon investissement formel dans la démocratie locale ira bien loin au-delà de la défense de mon secteur au sein du Conseil de Quartier Montparnasse-Raspail dont j'ai dessiné le logo, sans penser à déposer le brevet.

Je sais déjà que physiquement la vieillesse est un naufrage, car j'ai bien plus de projets que je ne pourrai jamais en exploiter. Je ne suis pas vraiment fatigué, bien au contraire, je me sens seulement limité par mes pathologies organiques qui se rappellent à moi à chaque épidémie ou à chaque écart de régime. Mais j'ai juré de vivre jusqu'à encore au moins soixante-dix-sept ans, pour lire une dernière fois le Crabe aux Pincés d'Or qui fut le premier album d'Hergé reçu à la Noël 1945, à l'âge de sept ans bien sûr, et aller jusqu'au bout du remboursement de mon dernier emprunt finançant un ultime investissement immobilier. Si ce bouquin a du succès, il sera peut-être le sponsor de ma cuisine conçue avec CESA en nous inspirant de Mondrian. Je suis même en bonne voie pour achever la rédaction des documents réglant mes successions familiales et universitaires. Je vais attendre avec philosophie le moment heureux où j'apprendrai que mon fils va enfin s'accoupler avec une compagne de son choix, - pas du mien, ce serait déjà fait! - et me donner la petite-fille, avant le petit-fils, que je boue d'impatience de sentir sur mes genoux et enfin tirer sur ma barbe de Père Noël en friche.

ULCÈRE CÉRÉBRAL, QUI RONGE MES NEURONES
Irritant, excitant, depuis dix fois cinq ans.
Tu es mon compagnon. Je te hais constamment
Tu me tues, tu me brises et je t'aime pourtant
Je n'ai senti tes coups que quand j'ai eu vingt ans
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence
Maintenant dépoli, induré, grisonnant.
Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère
Poison invertébré, insidieux, infiltrant
Aveuglement brutal, perfide anesthésiant
Je me suis labouré pour te donner l'aumône
Nous avons tous les deux vécu tant de misères
Que je ne sais qui maintenait l'autre en vie
Tu rétrécis ami, je sens que tu me quittes
Tu caresses en brûlant, tu baises en dévorant

Me rends-tu au plaisir? quand je ne sais plus jouir.

Mais le vrai problème n'est pas là. Il est dans ce vieux copain démoniaque des mauvais jours, cet ULCÈRE CÉRÉBRAL qui m'a dicté sa loi cyclique durant toute ma vie d'homme, depuis le stade de l'adolescence prolongée jusqu'à aujourd'hui. Continuera-t'il de m'excéder ou, au contraire, a-t'il fini son travail de tenancier du purgatoire sur terre? Saurai-je alors me passer de cet accélérateur de catastrophes et de ce frein à l'expression du bon et du bien? Peut-on vivre en prenant son mal en patience et le temps de ne plus se faire de mal à se faire du bien, comme le dit si gentiment cette friponne angélique de Paulette Dubost? Je fais tout pour ce que soit ainsi que mon futur vers le quatrième âge se déroule sans aucune envie profonde de l'atteindre. Mais qu'y puis-je si l'on n'avance pas dans la solution de ce dilemme par la science dont je pressens bien qu'elle va être le moyen de la fusion de la physique et la métaphysique, l'astronomie et l'astrologie, le psychique et le métapsychique? Etre ou ne pas être ressuscité des morts sous une enveloppe charnelle comme dans les Evangiles, comme un séquoia plutôt qu'un géranium chez les bouddhistes, ou sous une nouvelle forme corpusculaire plus ou moins ondulatoire à orbite intersidérale comme je le crois, capable de sortir de la géométrie d'Euclide pour adopter celle de Lobatchevski qui feront se croiser quelque part toutes les vies parallèles qui n'ont jamais pu le faire harmonieusement sur terre, comme je viens de le lire dans LE MONDE à la recherche d'une nouvelle astrophysique débarrassée d'Einstein.

«Votre cartésianisme nous gêne!» me confiera un grand savant néo-américain d'origine vietnamienne. Voyons ce qu'en dit le romancier Luc Dietrich dans LE BONHEUR DES TRISTES: *«Je lus LE DISCOURS DE LA MÉTHODE et songeai que Descartes devait être une crapule de mon genre et qu'à force de vivre seul dans son poêle ou dans la cohue des hommes, il avait fini par concevoir tant de doute sur son existence qu'il éprouvait le besoin de la justifier en pensant.»*

On le voit, j'appartiens à ceux qui croient au ciel sidéral et je me réjouis de pouvoir sélectionner, sans a priori, ceux et surtout celles qui y croient ou n'y croient pas et que je pourrai enfin chérir en toute impunité, bien loin des effets néfastes des péchés capitaux enfin réhabilités sans colère, sans avarice, dans l'autre monde, celui des extra-terrestres. Saurai-je vivre sans cet ulcère cérébral, cause ou conséquence de mes heurs et malheurs, sel et poivre de l'existence humaine que je quitterai sans regret à l'heure dernière qui se présentera à moi, sans la hâter ni la différer? *L'enfer, c'est les autres*, démontrait Jean-Paul Sartre en se fondant sur l'éternalisation claustrophobe du ménage à trois mis en boîte à huis-clos, un homme que l'ulcère cérébral rongea toute sa vie de mâle mortel amateur de petites morts à défaut de la grande unique en son genre; je m'en irai lui faire visite quand je reposerais dans notre cimetière Montparnasse, histoire de voir si Simone de Beauvoir était si complaisante que ça quand tous les hommes et son castor étaient mortels. Le ciel pour moi, ce sont les uns, ceux que l'on choisira dans une liberté incommensurable au sein d'une foultitude d'infinis indéfiniment renouvelés. A l'instar de Satan, version Lubitsch, Saint Pierre saura bien expédier en enfer les autres, saints faux-culs que je ne saurais voir, seins tartuffiers que je ne saurais nitoucher.

Suis-je dans le vrai? Je ne sais pas car je ne sais toujours pas où je vais, mais je vais m'efforcer à m'en foutre. A chaque âge son Essai de Montaigne: j'ai épuisé les vertus du stoïcisme adolescent et mon scepticisme n'a pas fait place au *désintéret* sicilien - qu'en pensez-vous, légiste Roger Vaillant? Je vais m'attacher à vivre mon troisième âge dans l'esprit du troisième tome, vieux pourceau d'Épicure que je suis et surtout *veille estre*

jusqu'au Jugement Dernier...

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES
Nous avons labouré pour nous faire l'aumône.
Brûlant en caressant, dévorant en baisant
Nous sommes compagnons depuis cinq fois dix ans.
Cratère rouge et propre au sortir des urgences
Bourgeonnant sulfureux jusqu'à la sénescence,
Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère
Nous avons tous les deux vécu tant de misères.
Poison invertébré, insidieux, infiltrant
Aveuglement brutal, perfide anesthésiant
Tu m'as trouvé toujours, je t'ai cherché souvent,
Délectable terreur, insupportable amour.
Maintenant dépoli, induré grisonnant
Cicatrice fossile, carburant impuissant

JE SENS QUE TU ME QUITTES ET QUE TU VAS MOURIR
ME RENDANT AUX PLAISIRS DONT JE VEUX AUJOURD'HUIR.

FIN DU VOLUME 2

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Nombre de titres cités par l'auteur appartiennent aux littératures nationale ou mondiale consacrées qu'il juge inutile de lister ici, hormis les œuvres complètes de Montaigne. Il a par contre notablement tiré profit d'ouvrages oubliés, peu connus ou très récents dont il recommande la consultation aux lecteurs désireux d'approfondir certains sujets abordés dans ces MÉMOIRES LINÉAIRES et ÉCLATÉES, en les priant de les interpréter en fonction de l'époque où ils ont été lus ou relus. Il n'adhère pas nécessairement aux thèses qu'y développent leurs auteurs.

JACQUES ARLET, *Jacques Forestier, des Stades aux Thermes* - Aix-les-Bains, National Publi Publications Privat, 1988.

ANTOINETTE BÉCLÈRE, *L'Œuvre et la Vie du Docteur Antoine Béclère* - Paris, JB Baillière, 1973.

CLAUDE BLANGUERNON, *Le Hoggar* - Paris, Arthaud, 1955.

TSAI CHI CHUNG, *Le message de Confucius* - Archamps, BDLys, 2000.

ÈVE CURIE, *Madame Curie* - Garden City-New York, Doubleday, Doran & Co, 1937.

LUC DIETRICH, *Le Bonheur des Tristes* - Paris, Denoël et Le Livre de Poche, 1962.

JAREK KUPSC, *The History of Cinema for beginners* - New York, NY, Writers and Readers Publishing Inc, 1989.

PHILIPPE LABRO, *Tomber sept fois, se relever huit* - Paris, Albin Michel, 2003.

HENRI LABORIT, *Éloge de la fuite* - Paris, Robert Laffont, 1976.

MAXIME LAGUERRE, *L'Ordre Naturel. Essai à contre-courant* - Éditions de l'Éternel Retour, 1993.

ALAIN LARCAN & JEAN-FRANÇOIS LEMAIRE, *De Gaule et la médecine*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1995.

JACQUES LAURENT, *Les Corps Tranquilles* - Paris, Éditions Jean Froissart, 1948.

MONTAIGNE, *Œuvres complètes - l'Intégrale*, Paris, Aux Éditions du Seuil, 1967.

BERNARD PIERQUIN, *En luttant contre le cancer* - Paris, Éditions Payot et Rivages, 1995.

THÉRÈSE PLANIOL, *Une femme, un destin* - Paris, Éditions Rive Droite, 1995.

THÉRÈSE PLANIOL, *Herbes folles hier Femmes Médecins aujourd'hui* - Coudray-Macouart, Chemiments, 2000.

ROGER QUILLIOT avec CLAIRE QUILLIOT, *Mémoires II* - Paris, Éditions Odile Jacob, 2001.

JEAN ROSTAND, *L'atomisme en biologie* - Paris, Gallimard, 1956.

FRANÇOISE SALAÜN, *Boucicaut, un Siècle de Vie Hospitalière* - Paris, Assistance Publique - Hôpitaux de Paris, 1995.

O SÉCHAN ET IGOR B MASLOVSKI, *Vous qui n'avez jamais été tués* - Paris, Librairie des Champs Élysées, Le Masque n°395, 1951.

ROBERT SERMAISE, *Prélude Charnel* - Paris, Denoël, 1934.

JAMES TREFIL, *La science en 1001 leçons* - Paris, InterEditions, 1993.

BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON, *Les Internes des hôpitaux de Paris 1802-1952* - Paris, Hachette Littérature, 2002.

RAYMOND VILAIN, *Jeux de Mains* - Paris, Arthaud, 1987.

MARTIN WINCKLER, *La Maladie de Sachs* - Paris, éditions P.O.L., 1999.

Un opuscule intitulé *CURRICULUM VITÆ, TITRES ET TRAVAUX SCIENTIFIQUES 2005 DU PROFESSEUR JEAN-FRANÇOIS MOREAU*, imprimé sous forme de dossier formaté en Adobe PDF 6 est disponible sur cédérom bistan-
dard Mac et Windows CD-R. Adresser la demande aux Éditions Schtruck en joignant une enveloppe postale adaptée timbrée à ???euros pour l'envoi du document à l'adresse indiquée du réceptionnaire.

REMERCIEMENTS PARTICULIERS

L'AUTEUR N'A PU NI VOULU CONTACTER TOUTES LES PERSONNES VIVANTES À CE JOUR AUXQUELLES IL FAIT RÉFÉRENCE ÈS QUALITÉ HORS DE TOUT ANONYMAT DANS LES VOLUMES 1 ET 2 DES MÉMOIRES LINÉAIRES ET ÉCLATÉES. IL N'Y A PROCÉDÉ, PAR ÉCRIT* OU PAR ORAL**, QUE LORSQU'IL A ESTIMÉ QU'IL POUVAIT Y AVOIR UN RISQUE DE CONTROVERSE OU DE MALINTERPRÉTATION DÉSAVANTAGEUSES POUR TOUS OU CHACUN SUR TOUT OU PARTIE DES SUJETS ÉVOQUÉS. IL FALLAIT LES PRÉVENIR AVANT PUBLICATION PAR SOUCIS TANT D'EXACTITUDE HISTORIQUE QUE DE RESPECT DES PERSONNES MORALES ET PHYSIQUES CITÉES DANS CE MANUSCRIT QUI N'ENTEND NUIRE À PERSONNE. IL EST RECONNAISSANT ENVERS CEUX ET CELLES QUI, DÈS AVANT CE JOUR, ONT EXPRIMÉ PAR ORAL OU PAR ÉCRIT DES OPINIONS DONT IL S'EST EFFORCÉ DE SCRUPULEUSEMENT TENU COMPTE.

TELLE EST LA LISTE EXHAUSTIVE DES PERSONNES CONTACTÉES AU 15 MARS 2005.

DR THÉMOURAZ ABDOUCHELI* - DR JOHN R AMBERG* - PR ÉMÉRITE LOUIS AUQUIER, *DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE*** - MICHELLE BOULOUX* - DR ANNE CALFON* - DR ANNE CLAVIER** - DR JEAN-MICHEL CORREAS* - DR HENRI DANON-BOILEAU* - PR JACQUES FRIJA* - DR LAURE HAGIAGE* - PR PATRICK HARDY* - JEAN-MARIE & ANTOINETTE HUGUENIN* - DR CYRILLE KOUPERNIK* - NICOLE LABORIE* - ODETTE LUCAS-GUILLAUME** - BERNARD MAGNERON* - DR FRANÇOIS-CHARLES MIGNON** - MICHÈLE MOREAU* - PIERRE-ARTHUR MOREAU* - THIERRY, DOMINIQUE & CATHERINE MOREAU* - PR ÉMÉRITE HENRI NAHUM* - PR ÉMÉRITE THÉRÈSE PLANIOL* - ARMELLE TIERCELIN* - PR ÉMÉRITE MAURICE TUBIANA, *DE L'INSTITUT** - BÉATRICE WINDSOR*

ILS ET ELLES SAVENT QUE LE MANUSCRIT SERA SOUMIS POUR PUBLICATION AU VERDICT DES ÉDITEURS,
LE 27 AVRIL 2005

ILLUSTRATIONS & DOCUMENTATION

LES ILLUSTRATIONS ET LES EXTRAITS DE DOCUMENTS INSÉRÉS DANS CET OUVRAGE PROVIENNENT DE LA COLLECTION PERSONNELLE DE L'AUTEUR. IL REMERCIE CEUX ET CELLES QUI ONT CONTRIBUÉ À ALIMENTER CE FONDS DE RESSOURCES ICONOGRAPHIQUE ET DE DOCUMENTS ÉCRITS.

MICHÈLE MOREAU, NICOLE LABORIE, CST, ET ARMELLE TIERCELIN ONT ENTRETENU CES RESSOURCES AVEC UN SOIN PARTICULIÈREMENT CONSERVATOIRE. IL REND UN HOMMAGE PARTICULIER À JEAN-CLAUDE GAU, AIDE-SOIGNANT ICONOGRAPHE DU SERVICE DE RADIOLOGIE DE L'HÔPITAL NECKER, POUR LA QUALITÉ ACHÉVÉE DE SON ACCOMPLISSEMENT DANS CETTE FONCTION DONT IL LUI AVAIT CONFÉ LA RESPONSABILITÉ LE 1ER SEPTEMBRE 1988 ET QU'IL PERPÉTUE DEPUIS.

L'ENSEMBLE QUE CONSTITUENT LES DEUX VOLUMES JUMELÉS
«**MÉMOIRES LINÉAIRES**» ET «**MÉMOIRES ÉCLATÉES**»
SERA COMPLÉTÉ PAR UN TROISIÈME VOLUME INTITULÉ
«**MÉMOIRES COURTES**»,
EN COURS DE PRÉPARATION.